

BULLETIN DE LIAISON DE L'AMICALE
DES ANCIENNES ET ANCIENS ÉLÈVES
DE L'ORPHELINAT GABRIEL PREVOST

N° 212 ANNEE 2012

Site Internet : www.cempuisien.com

Site photo : http://cempuisien.free.fr/

Courriel : contact@cempuisien.com





Gérard Gachelin – visite des parents en 1950



Renée Alberte Charpentier vers 1928



La fanfare. Au premier plan : Evelyne Pellier



Daniel Aubertin, janvier 2012. Photo : Christiane Boulay.



Photo : Christiane Boulay.

SOMMAIRE

Nº 212 - 2012

Couverture **Gérard Gachelin en 1950, Renée Alberte Charpentier vers 1928**

Réalisation : Guy Hachour - Tirage, expédition : Ange Filoreau. 70/29

Pour le prochain bulletin, vos articles sont à transmettre à :
Gérard Weber. Courriel : mf-g.weber@orange.fr - Adresse postale : Le Bourg 71460 Sercy
dans les conditions prévues pages 4.

L'éditorial

Guy Hachour, élève à l'O.P. de 1955 à 1963.

novembre 2012

Mon précédent éditorial a suscité ce commentaire :

« Je suis d'accord avec toi sur le fait que l'O.P. ne nous préparait aucunement à faire face aux embûches, coups du sort et autres tracas, mais ce n'est pas pour autant que nous n'avions pas la volonté de nous battre et celle de réussir à la sortie de l'O.P. N'as-tu jamais pensé : Mon enfance fut un désert social, je ferai quelque chose de ma vie… ?

N'est-ce pas cette volonté, cette rage de vaincre, qui a permis à pas mal d'entre nous de surmonter bien des obstacles ? (je parle ici de la vie professionnelle). Même si le parcours de bon nombre de Cempuisiens infirme ce que je dis là, gageons que la majorité d'entre nous s'en est plutôt bien sortie même avec les maigres études dont nous étions dotés. Je crois au contraire que c'est cette souffrance de l'enfance qui forge le caractère et qui permet pour la plupart de rebondir et d'avoir cette volonté de réussir. Je suis agréablement surprise de voir les quelques Cempuisiens que j'ai retrouvés ou rencontrés et dont le parcours est très honorable, avec ou sans diplôme. Par contre, nous pouvons parler avec certitude d'inégalité des chances dans notre parcours car notre milieu social ne nous permettait pas d'exploiter notre potentiel intellectuel, mais ce n'est pas l'internat qui en est responsable.

Personnellement, je crois que le désert vient surtout du cœur. Les blessures sont profondes et je suis convaincue que le Cempuisien a davantage raté sa vie sentimentale que sa vie professionnelle… l'abandon, la déception, la méfiance, sans doute… » Régine Maublanc

Souvenez-vous, je disais :

« J'ai souvent prétendu, sans pouvoir le démontrer, que l'O.P. ne nous préparait aucunement à faire face aux embûches, coups du sort et autres tracas. ... Rien qui permette de forger le caractère d'un enfant qui sera plus tard confronté, plus que quiconque, aux tourments du quotidien, à l'adversité.

Charles Quette a pu au cours de circonstances exceptionnelles développer les qualités qu'il possédait en puissance et ''non décelées'' à l'O.P… »

Je suis dans l'ensemble d'accord avec le commentaire reçu, mais je persiste à prétendre que les éventuelles souffrances — je dis éventuelles car j'ai rencontré des Cempuisiens heureux d'être allés à l'O.P. et visiblement étant passés entre les gouttes — ne nous rendent pas plus forts, elles ne nous arment pas, au contraire, elles nous rendent dociles, obéissants, voire soumis ; ce ne sont que les circonstances — exceptionnelles dans mon propos sur Charles Quette — qui nous permettent de nous épanouir et j'ose ce mot : nous ennoblir.

En revanche, Cempuis m'a appris des préceptes, mis en application au fil du temps :

— la méfiance, que d'autres nomment prudence, doute ou vigilance.

— le désintéressement, que d'autres nomment détachement ou altruisme.

— la loyauté, en toute circonstance.

— l'indépendance et l'autonomie ; ne compter que sur moi est mon principe premier.

Je ne suis pas certain que hors de l'O.P. j'aurais pu les acquérir.

La dernière affirmation est perturbante. En effet pas mal de Cempuisiens ont davantage "*raté leur vie sentimentale que leur vie professionnelle… l'abandon, la déception, la méfiance, sans doute*"… est-ce la faute de l'O.P. ?

Vous trouverez dans ce bulletin des textes — de Christiane Boulay, Roger Le Blevec et Gérard Weber — écrits il y a déjà un an. Lors de la préparation du bulletin n° 211, j'avais demandé aux trois auteurs la permission de différer leur publication. Je craignais — à tort vous le verrez — que ce numéro — le 212 — soit anémique. Ils ont accepté, merci.

Il s'agit : *"Du secrétariat à l'O.P., un métier pour les jeunes filles"* de Christiane Boulay ; *"Lettre à mes instituteurs"* de Gérard Weber ; et *"À la façon de Je me souviens…"* de Roger Le Blevec.

En 1983, la ville de Paris cédait la gestion du domaine Gabriel Prévost, donc l'avenir, aux Orphelins Apprentis d'Auteuil. L'O.P. avait vécu. Deux procès n'y changèrent rien. Les anciens élèves de l'O.P. continuèrent leurs actions, entraide et solidarité, avec leur association. Plus aucun élève ne sortant de l'O.P., petit à petit les effectifs s'effritèrent, les bonnes volontés se firent moins nombreuses, les prises de responsabilités et l'engagement nécessaires inquiétèrent plus qu'ils ne sublimèrent ceux qui s'y collèrent.

En 2008, après de vaines recherches pour succéder à Roland Léonard, atteignant 80 ans, et notre cher Président, Jean Saïdi, touché par la maladie, l'Association devint Amicale. Les tâches pour ceux qui demeurèrent furent simplifiées : plus de budget à établir et à remettre à l'administration, plus de bureau à déclarer et par voie de conséquence plus de subvention. Mais l'argent selon moi n'a jamais été un réel souci, tant nous étions bien organisés et économes des deniers des adhérents.

Le 25 décembre 2009, notre ami Jean Saïdi décédait. L'assemblée générale de 2010 approuva la proposition d'élire pour trois années les quatre animateurs de l'Amicale : Roland Léonard, Danièle Gareau, René Fressinet et Guy Hachour. Nous nous accordions ainsi, nous le pensions, le temps de réorganiser avec de plus jeunes, de plus audacieux, de plus dynamiques, les activités de l'Amicale, voire la remise en fonction de l'Association. Deux ans plus tard, en janvier 2012, nous nous fîmes pressants. Outre Roland qui décidait, quoi qu'il arrive, de cesser son activité fin 2012, Danièle souhaitait céder ses responsabilités de confection du bulletin (tâches laborieuses de reprographie, de reliure, d'envoi). Ange Filoreau se proposa pour lui succéder. Un essai fut effectué par Ange qui donna toute satisfaction. Il s'agissait également de me trouver aussi un successeur à l'élaboration du bulletin — rassemblement des articles, saisie, mise en page, confection et impression de la couverture —, autre tâche importante.

Fin 2012, où en sommes-nous ? Roland ne se représentera pas en 2013 ; j'ignore si Danièle continuera à se consacrer à la trésorerie ; il est probable que René continuera sa tâche épistolaire en direction des plus anciens, il l'assure à merveille, dans la mesure où une équipe ou un embryon d'équipe se constitue. Pour ce qui me concerne, vous tenez là mon dernier bulletin. Je continuerai néanmoins à m'occuper du site photo, il s'agit désormais d'une activité annexe, voire marginale.

Il y a quand même une bonne nouvelle. Notre ami et camarade Gérard Weber, après longue et mûre réflexion, prendra la responsabilité de l'élaboration du bulletin "Le Cempuisien", à compter du numéro 213. Ou, plus exactement, il sera candidat à ce poste, mais comme nul ne lui disputera la place, saluons son arrivée. Gérard possède les qualités humaines nécessaires et les compétences techniques requises pour mener à bien cet ouvrage. Gérard pourra, s'il le souhaite, compter sur moi pour l'épauler dans ses premiers pas. C'est donc à

lui que vous devrez adresser vos propositions d'articles ou de publication. Ses coordonnées : Gérard Weber

Adresse email : mf-g.weber@orange.fr

Adresse postale : Le Bourg 71460 Sercy

Envoi de textes pour Le Cempuisien

Les textes proposés à la parution doivent être transmis à Gérard, par messagerie électronique de préférence ou courrier postal pour des textes dactylographiés.

Les textes sont retenus ou refusés en fonction de l'adéquation de leur contenu avec les règles d'éthique et les objectifs de notre Amicale. Les auteurs sont informés du refus éventuel.

Avant parution, des propositions de modification pourront être soumises à l'auteur. Ces propositions font l'objet d'une concertation, jusqu'à validation finale. L'auteur reste bien évidemment en droit de ne pas adhérer à ce processus et de préférer conserver pour lui son texte en l'état.

Une fois le bulletin achevé, Gérard en confiera la confection à Ange. J'ignore, aujourd'hui, qui se chargera des expéditions postales, Ange probablement.

Que vous dire après quinze années d'engagement ? J'ai, tour à tour, éprouvé satisfaction, plaisir, mais aussi déception et désillusion, c'est le lot du genre. Quoi qu'il en soit, mon enthousiasme n'a jamais faibli, jamais je n'ai passé une journée sans avoir une idée, un projet pour le bulletin. Au fil du temps, les articles paraissant dans le bulletin — hors articles écrits pas des Cempuisiens — me ressemblaient trop, il fallait changer l'équipage. Je ne doute pas un seul instant que Gérard sera un bon guide, un bon "commandant". À l'O.P. Gérard fut un temps "aide pion", je me rappelle sa rigueur, son sens de la justice ; il fait partie des trois ou quatre "grands" que je considérais avec respect, même si à l'époque je n'avais guère conscience de la signification de ce mot.

—

En mars 2013, nous organiserons une réunion des adhérents. D'autres camarades accepteront peut-être de participer aux activités de l'équipe. Si personne d'autre ne s'engage, il est à craindre que l'Amicale ne subsiste qu'au travers du bulletin et du site photo.

Ce bulletin est exceptionnel, à plus d'un titre : le dernier a paru il y a un an ; son volume est respectable ; l'expression des Cempuisiens y est abondante et captivante.

Merci aux Cempuisiens ayant participé à son élaboration, notamment à Régine Maublanc et Gérard Weber pour leur aide efficace et leurs précieux conseils.

Bonne lecture.





Dans la famille cempuisienne

Boîte aux lettres

De Arlette Maroux : Couverture du Cempuisien n° 211 - Christian Dehaine à gauche et Gilles Parisot à droite.
Les photos de cette couverture étaient originellement en noir et blanc, elles ont été « colorisées » par mes soins.

De Mme Claudine Bergeron (Mouchart) : *C'est avec tristesse que j'apprends la disparition d'Évelyne Aubertin. Toutes mes condoléances à Daniel et sa famille.*

Naissances

Nous avons le plaisir d'apprendre la naissance de :

***Inna**, petite-fille de Marie-Line Bonin.*

***Nathanaël**, petit-fils d'Armelle Halnais*

***Thimothée**,*
Psssst ! Vous savez quoi… Christiane Boulay ne vous a encore rien dit ?
Bien loin de l'O.P., par une matinée d'été, aux aurores du 21 juin, Timothée Falière venait au monde, pour la plus grande joie de ses heureux parents, Laëtitia et Kevin, et de ses grands-parents.
Un petit fils, qui entendra parfois dans le lointain la petite musique de l'O.P. et ses histoires anciennes racontées par sa mamie Christiane (Boulay), comme une histoire que l'on pourrait lire dans les livres de la Bibliothèque Verte. Elles viendront s'ajouter à l'héritage familial, pour une partie, issue des îles lointaines paradisiaques comme la Martinique.
La mémoire de Cempuis traversera les générations.
Sur les rythmes joyeux et entrainants de ce beau jour de la Fête de la Musique,
Bienvenue à Timothée !

Nos félicitations aux parents et grands-parents, nos vœux de bonheur aux bébés.

☙ ☙ ☙ ❧ ❧ ❧

Décès

Nous présentons à Bernadette et Alain Fourrier nos condoléances attristées après le décès de leur maman.

Jean Compérot est décédé le 6 mars 2012, il avait 83 ans. Jean était un ami fidèle de l'Association des anciens.

Acceptez de ma part et de celle de tous les Cempuisiens nos condoléances attristées

Guy Hachour

Du secrétariat à l'O.P., un métier pour les jeunes filles

Christiane Boulay, élève à l'O.P. de 1963 à 1973. Janvier 2011.

À défaut d'être une secrétaire hors pair comme Mlle Vacher, je cède avec malice à la tentation de vous offrir un extrait du film "Potiche" (année 2010) :

Si tu peux voir un homme démolir tes dossiers
Et sans dire un seul mot te mettre à reclasser,
Si tu sais seconder l'homme en difficulté
Sans devenir sceptique quant à sa qualité,
Si tu sais être belle sans être ennuyante,
Si tu peux être vive mais jamais impatiente,
Très expérimentée sans avoir pris de l'âge,
Aimable et souriante même avec un sauvage,
Si tu sais conserver l'orthographe qu'il perd,
Taper, penser, noter, téléphoner, tout faire,
Si tu peux accoucher à l'heure du déjeuner,
N'avoir que des enfants contre tout vaccinés,
Remplacer ton patron qui, au soleil, ronronne
Sans pour autant rêver que sa paie on te donne,
Si tu sors d'H.E.C. sans prétendre à la gloire,
Si tu as fait Sciences Po sans en faire une histoire,
Alors, mieux qu'ingénieur, architecte ou ministre,
Mieux qu'hommasse vouée au célibat sinistre,
À jamais protégée des sommets où "LUI" brille,

… tu seras Secrétaire, ma fille.

Notre avenir tout tracé !

Après le repassage, la couture, le secrétariat fut, dès les années 50, le nouveau métier d'avenir pour les jeunes filles de l'O.P. Beaucoup de souvenirs, les cours de dactylos de Mlle Vacher, bonne pédagogue. On tapait comme des brutes sur des machines en fer, non électriques, avec des touches qu'il fallait enfoncer très fort sur le clavier pour imprimer le papier. Des machines destinées aux musées, aujourd'hui… Taper vite relevait du défi. Utiliser le papier carbone, corriger sans trouer le papier pelure aux couleurs différentes…

Et le protège clavier que nous devions mettre sur les genoux pour cacher l'alphabet et taper de mémoire les chiffres et les lettres, à l'aveugle sur ces touches dures, un exercice difficile, mais combien utile !… Ma fille durant ses études supérieures a suivi avec succès la méthode du cache clavier pour optimiser sa frappe à l'ordinateur.

Mlle Vacher, très appréciée des élèves toutes générations confondues, nous apprenait la rigueur, et nous a permis de décrocher notre C.A.P. pour la majorité d'entre nous. Quand on me fait un compliment sur ma vitesse de frappe, je ne peux m'empêcher de penser à elle avec reconnaissance.

Et la sténographie, méthode Delaunay, pour écrire à la vitesse de l'éclair. De la précision dans la prise de sténo, retraduire les signes lisibles par les seuls initiés puis taper le texte sans contresens ni oubli d'un mot quelconque… De l'entraînement, il fallait. Certes, j'ai abandonné la sténo depuis, sans l'avoir remplacée par une autre méthode.

Je remercie notre ancienne camarade, Françoise Mockel, de l'Agence BIS du 14e arrondissement de Paris, dans les années 75, qui nous trouvait nos premières missions à effectuer dans le monde du travail. Une vraie complice, Françoise. On n'était plus dans le sérail de Cempuis. En immersion totale. Ces expériences multiples favorisaient notre adaptation et nous donnaient une maîtrise toujours grandissante. Mes premières payes, mes premiers sous en poche, j'en étais fière.

Elle s'est occupée de beaucoup d'entre nous, avec gentillesse et générosité, MERCI Françoise !

Toutefois, cela n'a pas fait naître en moi la vocation. Très jeune, j'ai aimé mon travail. Mais, vite, je me lassai. J'étouffais dans ces fonctions que je trouvais limitées, répétitives.

Entre-temps, pendant 10 ans, profitant de la souplesse offerte par mon activité professionnelle (collaboratrice de mon mari), j'ai été monitrice de tennis au sein de 3 écoles de tennis. Une petite parenthèse heureuse, une belle aventure avec les enfants, un grand écart à ma fonction de secrétaire...

Je n'ai pas grandi à l'ère de l'ordinateur. À l'explosion de l'informatique, je n'étais plus dans le circuit professionnel adéquat. De ce fait, malheureusement, j'ai raté le train en marche pour bénéficier des bienfaits des formations continues en chaîne, gratuites pour nombre de salariés[1], telles mes anciennes collègues, qui ont pu prendre leur temps et progresser tout au long de leur carrière. Un formidable tremplin !

Après un congé parental pour élever mes très jeunes enfants, non rémunéré à l'époque, un choix pour compenser ma propre éducation confiée à des tiers toute ma jeunesse, je ne retrouvai pas ma place au sein de la petite P.M.E qui m'employait, mon poste supprimé et mon directeur remercié. J'ai exercé ensuite les fonctions polyvalentes de secrétaire négociatrice, seul poste salarié dans une agence immobilière au cœur de mon village provençal où les emplois sont rares. Pour un maigre salaire égal au SMIC sans espoir d'augmentation. À prendre ou à laisser !

Plusieurs agences exerçaient sur le village et ceux alentours, situés dans le cœur du Luberon, la région étant très prisée. Le prix du soleil n'avait de cesse de progresser.

La branche de l'immobilier me plaisait, le secrétariat un peu moins. Dix ans auparavant, le bac en poche, j'avais abandonné mes études avec regret, ne supportant plus les longues années d'internat et l'absence de moyens financiers dans laquelle j'étais. Je repris ces dernières avec plaisir, malgré mes jeunes enfants à élever. En cours du soir pendant 3 ans, au CNAM, à mes frais (plutôt élevés) cette fois-ci, pour passer un diplôme d'État en rapport avec le droit de l'urbanisme et l'expertise judiciaire immobilière. Je n'avais pas assez d'ancienneté dans ma

---

[1] NDLR Rappelons que la loi du 16 juillet 1971, entrée en vigueur le 1er janvier 1972, met en forme l'ANI (Accord National Interprofessionnel) de 1970. Elle introduit une obligation de dépense de formation à la charge des entreprises, pour un taux de 0,80 % de la masse salariale brute pour les entreprises de plus de dix salariés. À l'époque, le taux de syndicalisation était, et de loin, bien plus élevé que de nos jours, il a permis cette extraordinaire avancée.
Certaines entreprises, grâce ou à cause d'une force syndicale très présente, sont allées au-delà de ce taux puis ont considéré, lorsque les conditions leur sont devenues plus favorables, qu'il s'agissait d'un salaire différé. Toutes les entreprises considèrent désormais que cette obligation de dépense est imputable au compte "Salaires", rien de gratuit ; seules les luttes apportèrent aux salariés des avantages qu'ils n'eussent pas obtenus en demeurant passifs.

nouvelle société pour solliciter une formation continue, effectuée sur mon temps de travail, plus facile à suivre pour moi.

Et toujours pas d'informatique à l'agence ! Les petites structures (commerçants, artisans) ont mis du temps pour s'équiper, le matériel était onéreux, l'investissement financier conséquent, le temps pour s'adapter à ce changement prenait le pas sur le travail à faire. Le passage à l'informatique a été une véritable révolution dans l'entreprise. Au début, certaines personnes étaient réticentes, voire hostiles à ce changement qui remettait en cause leurs méthodes de travail, leurs compétences vacillaient. La réorganisation du travail a entraîné des suppressions de postes, mais aussi de multiples créations d'emplois liées à la déferlante de l'informatique. Un environnement nouveau s'ouvrait à tous, incontournable !

Mon examen réussi, je pouvais envisager de quitter mon métier de secrétaire, formaté à l'O.P. J'avais acquis la capacité professionnelle pour mettre en œuvre ma reconversion. Mais, à ce moment, mon mari dut prendre un nouveau virage dans sa carrière, malgré lui. Bénéficiant déjà d'une solide réputation, il s'est installé en tant que maître d'œuvre en architecture indépendant « Art et Architecture », étant aussi artiste peintre accessoirement. Mon choix était fait. Comme beaucoup de couples d'artisans, avec raison et solidarité, depuis plus de vingt ans déjà… Je suis devenue…

Sa secrétaire…

La boucle était bouclée ! On n'échappe pas à son destin !!!

&&&&&&&

Robert, comme tous les monos de Mers, a contribué à faire de nos séjours à la colo des moments inoubliables ! Je ne les ai pas bien connus chacun, mais je voulais leur exprimer à tous, Bernard Lefère, Chantal Lebigre, Marie-Pierre, Danielle, Joseph Mana, Jean et Simone Petit, Gil Arnaud, Gilles Abdelmoumeni, plus tard, et Robert Houlou et tous les autres monos, au nom de tous les petits gars et filles de l'O.P., un immense **MERCI** !
Chaleureuse amitié cempuisienne,
Christiane Boulay, une enfant allant à Mers avec bonheur tous les mois de juillet de 1964 à 1974.

Christiane Boulay, Robert Houlou, René Fressinet à l'occasion du Repas d'Hiver de l'Amicale des Anciens de l'O.P. 21 janvier 2012



Lettre à mes instituteurs [1]

Cinquante ans après ma sortie de Cempuis, il est temps pour moi de vous donner de mes nouvelles.

J'ai quelque peu attendu, pour avoir un recul suffisant (je n'aime pas réagir à chaud) et parce que je souhaitais confronter ce que vous m'aviez appris avec l'expérience de la vie.

Je présuppose que ce qui vous intéresse, en tant qu'enseignants et je m'en tiendrai à cet aspect qui est le seul que j'ai eu à connaître de vous, est ce que j'ai retiré ou retenu de votre enseignement puis ce que j'en ai fait au cours de mon existence voire ce que je continue d'en faire aujourd'hui.

C'est pourquoi, bien que naturellement porté vers la chronologie, seul classement non contestable de mon point de vue, j'ai choisi de m'exprimer au fil de thèmes dont le choix et l'ordre d'apparition ne reflètent aucune ambition quant à une quelconque démonstration ou thèse.

De la connaissance

Ma valeur suprême est la connaissance[2], commençons donc par elle. Dès le CE1, M. (dont j'ai définitivement oublié le nom) organisait des jeux où s'invitaient les divinités grecques et romaines. Un bon début pour comprendre que l'acquisition du savoir n'a pas nécessairement un caractère utilitaire. Bien sûr il ne s'agissait, à cet âge, que d'apprendre par cœur les noms des dieux ou déesses et un peu des liens qui les unissaient.

Au CM1, Mme Lenthéric m'a donné, à jamais, non seulement le goût de la lecture mais une sorte de vénération pour la chose écrite. Aujourd'hui encore, je reste convaincu que *"tout est dans les livres"*. Au cours de ma carrière professionnelle, je demandais souvent à mes collaborateurs d'écrire les *"évidences"* en leur servant l'argument suivant : *"Si c'est évident, tu en as pour deux minutes et si ça ne l'est pas alors commence tout de suite"*. L'écriture, pour ce qui me concerne, est l'instrument qui permet de clarifier la pensée.

Lors de mon CC3 bis, M. Martin par le biais de cours particuliers, m'a fait étudier les maths jusqu'à un niveau qui m'a bien rendu service par la suite. Entre autres, il m'a enseigné la géométrie plane telle qu'il l'avait lui-même apprise quelque 20 ans plus tôt. J'ai gardé un souvenir vif et précis de cette matière qui m'est restée proche. M. Martin m'a inculqué le sens de la rigueur et le goût des sciences dites "exactes".

Outre la rigueur qu'elle demande, l'acquisition de la connaissance doit impérativement être filtrée par *l'esprit critique*. Qui de vous m'a insufflé cette primordiale qualité que je peux résumer comme suit : à l'écoute ou à la lecture d'une information ou d'une nouvelle idée, j'ai l'une des trois réactions suivantes :

> Je comprends parfaitement ce que j'entends et je reçois l'information comme "vraie", elle s'ajoute à ma connaissance.
>
> Je comprends parfaitement ce que j'entends et mes moyens d'analyse me permettent de rejeter l'information comme fausse en tout ou partie.
>
> Je ne comprends pas ce que j'entends, et je classe l'information comme ni vraie ni fausse en attendant mieux.

---

[1] Pour des raisons de commodité de lecture, je renonce à l'écriture cursive faite de pleins et de déliés, telle que vous avez tenté de me l'inculquer les premières années de ma scolarité, jusqu'à ce qu'enfin vous m'autorisiez la plume sergent major (plus facile que la comtoise) et même, je crois, sur la fin, le stylo plume.

[2] Et je ne dis pas érudition.

En particulier, je prends garde de ne pas me laisser influencer par la qualité de l'émetteur[3] lorsque je critique (quel joli mot, si galvaudé qu'il en est devenu péjoratif) ce qu'il m'est offert d'apprendre. De la même manière j'essaie de distinguer le fond de la forme en appréciant l'un et l'autre sans toutefois les confondre. J'écoute avec plaisir un orateur qui n'a rien à dire et avec un effort presque douloureux celui qui exprime des idées profondes de la pire des façons. Dans les deux cas j'écoute avec attention.

Chercher m'intéresse plus que trouver. La certitude de parvenir à un résultat ne constitue pas une condition préalable. Je ne me souviens pas avoir reçu de votre part des injonctions à travailler liées à un avenir matériel. Je traduis parfois ceci de la manière suivante : *je cherche sans impatience car trouver n'est pas mon but.*

De l'autorité

Dès nos premières rencontres, j'ai perçu l'existence de deux types d'autorité.

La première est celle qui émane de la position de celui qui l'exerce ou, plus précisément des moyens de coercition dont il dispose ou est censé disposer. Mme Volle, petit bout de femme qui savait si bien me faire joindre les doigts afin de leur asséner un douloureux coup de règle, m'a fait palper dès le CM2 l'essence de cette autorité que je qualifierais de hiérarchique. Je dois préciser au lecteur que le faible gabarit de Mme Volle aurait pu lui valoir des rebellions s'il n'avait été compensé, ô combien, par l'impressionnante carrure de son mari qui enseignait juste au-dessus dans le Cours Supérieur (CS). Peu d'entre-nous se risquaient à un comportement qui aurait pu les conduire à monter l'escalier...

La seconde est celle qui émane de la personnalité et des connaissances de celui qui l'exerce, on parle quelquefois de charisme, d'autorité naturelle voire d'autorité morale. Peu importe, c'est cette seconde sorte d'autorité qui donne le pouvoir d'agir sur le cours des choses. M. Martin, homme doux qui ne faisait peur à personne, m'a donné le goût de rechercher ce type d'autorité plutôt que l'autre dont je reconnais toutefois la nécessaire existence.

De l'éthique et de la religion

Se soumettre volontairement à un ensemble cohérent de principes constitue de mon point de vue une aide dans la conduite de son existence. Assez tôt convaincu que chacun à la possibilité de se transformer pour devenir à peu près ce qu'il veut dans la mesure où il ajuste ses ambitions à ses capacités, j'ai œuvré dans ce sens durant de nombreuses années.

J'aime résumer ma vie passée de la manière suivante : à 20 ans je voulais acheter le monde et je ne doutais pas d'y parvenir. À 30 ans, je voulais toujours acheter le monde, mais j'ai pris conscience que ça n'allait pas être facile. À 40 ans j'ai compris que je n'y parviendrais pas. À 50 ans j'ai découvert que le monde n'était pas à vendre. Depuis je contemple les jeunes qui veulent toujours acheter le monde et je les encourage... Il y a un âge pour tout...

Aucun d'entre-vous ne m'a jamais parlé de religion, respectant en cela la posture laïque de l'institution. Je suis allé au catéchisme mais mon manque d'assiduité à la messe le dimanche a conduit le curé[4] de Cempuis à me priver de la communion solennelle. Non baptisé, résolument agnostique, la religion ne me manque en rien.

"Fais ce que tu crois devoir faire" a été et reste ma règle de conduite pour ce qui concerne les décisions que j'ai à prendre. Ainsi je ne connais pas le sentiment de regret, même lorsque l'*Histoire* montre que je me suis trompé.

---

[3] La démographie des "experts en..." et autres "spécialistes de..." est aujourd'hui galopante.

[4] À ce sujet, une anecdote mérite d'être contée. Le curé de Cempuis m'a proposé le marché suivant : si j'assistais aux deux messes qui nous séparaient du jour de communion, il m'autoriserait à effectuer cette dernière. J'ai assisté aux deux messes et je n'ai pas fait ma communion. J'ai compris quelque chose ce jour-là...

Pourquoi bien faire ? Pourquoi s'en faire ?

Ma philosophie personnelle est bâtie autour d'une conviction : *"Tout est dérisoire"*. Loin d'être nihiliste, cette conviction permet de choisir, parmi la multitude offerte, ce qui est important. J'ai utilisé très jeune cette faculté de me placer, au moins par la pensée, avant et après un évènement redouté. Avant, l'évènement reste à venir et il sera bien temps de s'en faire. Après, l'évènement appartient au passé et le temps, ce grand ami, s'est chargé de l'estomper.

De la même manière, si l'on se place un an avant et un an après notre action présente, elle perd un peu de son importance, alors mille ans avant mille ans après et, si cela ne suffit pas, quelques milliards d'années viennent à bout des problèmes les plus récalcitrants.

Ainsi, je "sais" que quelle que soit mon action, elle ne revêt aucune importance et qu'à contrario, l'action la plus futile devient fondamentale à partir du moment où je le décide.

Ne pas s'en faire n'empêche en aucune manière de bien faire même si aucune raison ne peut être invoquée pour cela. Je retrouve là quelque chose de votre enseignement qui ne me fixait pas tellement d'objectifs hormis peut-être la réussite aux examens, encore que cette réussite allait de soi.

Le goût de la compétition

J'aime la compétition dont le ressort principal réside dans l'incertitude. La compétition n'existe à mes yeux que lorsque le résultat est incertain. Je n'aime pas la compétition qui comporte un enjeu autre que la satisfaction de gagner. La Pérolière, école EDF que j'ai intégrée 9 mois après ma sortie de Cempuis avait pour devise sportive *"Vouloir gagner et savoir perdre"*. Elle répond à ma conception de la compétition, sportive ou autre.

Je dois bien sûr à Adrien Oulerich cet état d'esprit qui fait que je pratique encore aujourd'hui le tennis et que je suis toujours heureux de gagner un match sans devenir désagréable lorsque je perds.

La musique

Le sport et la musique ont occupé une place importante dans ma vie. Depuis mon départ en retraite, j'ai pour projet l'exploration de mes capacités musicales au travers de l'instrument[5] auquel m'a initié Marcel Aubertin. À bientôt 66 ans je continue de progresser sachant que, et ici je rejoins ma valeur suprême « la connaissance », l'objectif s'éloigne chaque année.

Marcel Aubertin m'a inculqué ce goût de progresser sans fin (ce mot revêt ici un double sens) même si j'ai découvert l'essence de la musique assez tardivement. Longtemps mes efforts ont été portés vers la performance et le désir de prouver, ce qui est, je le sais maintenant, une mauvaise piste.

En guise de conclusion

Pour conclure cette lettre, je voudrais vous remercier pour tout ce que vous m'avez appris et surtout permis d'apprendre ensuite. Je n'ai d'ailleurs pas fini...

Je vous livre trois futilités comme je les aime...

Anagramme n'a pas d'anagramme. Un ordinaticien muni d'un bon dictionnaire peut trouver toutes les anagrammes. D'ailleurs ordinaticien est l'anagramme de dictionnaire...

Les sages sont-ils heureux ? Bonne question, demandons-leur. Mais celui qui répond à cette question est-il un sage ?

Chercher la perfection est une occupation, pas un but.

Gérard Weber, un élève parmi les vôtres de 1952 à 1961

---

[5] Le cornet qui reste l'instrument auquel je reste sentimentalement attaché même si je travaille avec autant de plaisir mes deux trompettes (sib et ut), mon bugle et ma trompette piccolo.

Pour me prêter un instant au jeu des questions réponses, pour se rappeler, à la manière de « Je me souviens… »

Christiane Boulay, élève à l'O.P. de 1963 à 1973

Quelques bons souvenirs parmi d'autres :

J'associe la colo de Mers à mes bons souvenirs cempuisiens, elle est intimement liée aux enfants de l'O.P.

La joie immense quand je vis les falaises de Mers et la colo la première fois, pour mon premier séjour. Une joie qui s'est répétée chaque été, en juillet. De magnifiques vacances, je passais.

Quand j'ai su nager à Mers, à mon 2e séjour, lors de mes 7 ans. De voir que je pouvais gigoter dans l'eau sans m'enfoncer au creux des vagues, sans avaler l'eau salée. Un vrai bonheur. Nager pour glisser sur l'eau, pas pour la compétition. Un grand plaisir ! L'année suivante, je passai mon brevet de 50 mètres non sans fierté. Difficile pour moi les derniers mètres, effectués presque sans respirer tant j'étais à bout de forces.

Mon ballon de hand, en vrai cuir, cadeau que j'avais demandé sur la liste lors de mon 1er Noël passé à l'O.P. pour mes 14 ans. Le même que ceux rangés dans le panier du gymnase avec lequel je jouais en compétition. Je redoutais la tristesse de rester à l'O.P. pendant les vacances, ma maman partait en cure thermale durant l'hiver, car cela coûtait moins cher. J'ai passé des vacances délicieuses.

Mon 1er baiser, au goût d'orange, avec Didier Lecutiez, à mes 13 ans, la joie de tout partager, les premiers émois… chabala, chabala, bada…

Nos balades sauvages avec mes amies Martine M et Marie-Line L en dehors de l'O.P. où nous refaisions le monde, de discussions en projets pleins d'idéaux. L'herbe était plus verte à l'extérieur des enceintes de l'O.P.. Utopistes et passionnées, nous étions pressées d'entrer dans la vie.

Ma qualification au Championnat de France au javelot à mes 16 ans. Je me rêvais parmi les meilleurs. Mes journées passées au stade, un vrai bonheur ! Cet espace me plaisait. Bien plus que les discothèques où j'étais mal à l'aise avec les épaisses fumées, mes gestes malhabiles, je bougeais mal, trop timide, malgré la musique qui nous entrainait.

Mes premières fringues, mon 1er pantalon à pattes d'éléphant acheté lors d'une sortie à Beauvais, en velours rasé vert amande, aux reflets irisés. Il m'allait à merveille. En « habit personnel » comme nous disions, cela me changeait de ma blouse à rayures. Je ressemblais enfin aux autres enfants, hors de l'O.P.

Le jour de mon Certif : 1re du Canton (filles et garçons réunis) où j'ai dû braver ma timidité pour chanter devant l'examinateur, j'ai attendu d'être toute seule avec lui pour me lancer comme j'ai pu. La fierté de M Giovannoni, notre instit, qui avait cru en notre réussite, celles de mes autres camarades primés et la mienne, dont les noms étaient imprimés sur le papier journal, c'était aussi la sienne, bien méritée ! Un succès pour nous, enfants de l'O.P. issus de milieux défavorisés.

Mon 1er camp d'ados, la découverte d'autres lieux, d'autres régions, d'autres activités, d'autres amis, de nouveaux flirts. La tristesse à la fin du camp au moment de se séparer, les adresses prises à la hâte sans trop d'espoir de se revoir, pour un dernier adieu.

L'exploit d'une marche de 55 km lors d'une course d'orientation à Mers, partis tôt le matin, arrivés exténués à 23 h. De mémoire, je n'ai jamais marché aussi longtemps depuis. Un moment fort.

Nos sorties de sport, nos compétitions, qui nous faisaient exister intensément le temps d'un match, d'une rencontre avec l'extérieur, un bel esprit d'équipe !

Nos concerts, nos sorties, la fanfare nous ont procuré bien du bonheur pour ceux qui avaient la chance d'en faire partie.

Et, quelques mauvais souvenirs viennent obscurcir mes années à l'O.P., en piochant au hasard sur « la cocotte en papier » jeu que nous pratiquions parfois, sans tous les citer cependant :
Les RV dentistes, une vraie angoisse ! Les morceaux de sucre achetés à Unico, suçotés le soir en regardant « Rintintin » avaient fait des dégâts dans ma jeune dentition.

À la sortie de l'O.P., on m'avait volé pendant les grandes vacances pratiquement toutes mes affaires laissées dans mon casier avant mon départ pour ma nouvelle pension à Clamart. De mes cahiers de rédaction aux cadeaux de menuiserie offerts par Didier L, mon ami de l'époque de la même promo.

J'étais entrée à Cempuis avec une valise en carton et une poupée dedans. Je n'en ressortais 10 ans plus tard avec presque rien dans ma valise, mais pleine d'enthousiasme pour la nouvelle vie à découvrir, qui s'offrait à nous. Cela commençait pour moi par d'autres études, et une autre pension, l'Institution Chaussée, à Clamart. Un autre monde, avant celui du travail.

Lors des punitions collectives, les quelques baffes sur la figure comme aussi, les bras en l'air, à genoux pour un temps indéterminé, un supplice sans nom pour de très jeunes enfants.

Les déjeuners manqués, les rations supprimées par des « grands » qui s'octroyaient le droit de partager ou pas le menu déjà bien maigre avec ses camarades de tablée. Au jeu du prem's, le 6e n'avait de choix possible que de picorer les restes s'il y en avait ! Certains se le rappelleront !

Je m'arrête là l'évocation de ces temps tristes, d'autres me sont plus personnels. Je préfère me souvenir des intervalles joyeux qui me permettent d'oublier les conditions d'internat qui étaient les nôtres, pas toujours faciles à vivre. Mes souvenirs restent pour un temps, en suspens, sur ma dernière ligne d'écriture, le temps pour moi de rejoindre l'instant présent.

Pour résumer en quelques mots, mes impressions sur nos parents qui nous avaient placés à l'O.P., je ne tiens absolument pas de rancœur auprès de ma mère, seul parent responsable de mon éducation, d'avoir pris conseil et suivi les avis de l'assistance sociale pour mon placement à l'O.P. C'était une décision pleine de bon sens, et je pense que cela a été plutôt une chance pour moi-même si ce n'était pas facile au quotidien et les années très longues. Je ne lui en parlais pas trop pour ne pas la heurter. Sans doute, aurais-je fait de même pour le bien de mon enfant, si je m'étais trouvée dans une position aussi précaire que la sienne et dans un état de santé aussi défaillant. De toute façon, je ne me permets pas de juger ma mère, j'ai seulement un avis, qui rejoint le sien quant à sa décision sur ce sujet, et non des moindres, l'avenir de son unique enfant que pour rien au monde elle aurait abandonné auprès de l'assistance publique malgré l'insistance des services sociaux qui lui faisaient miroiter un avenir meilleur en cas d'adoption de l'enfant par une bonne famille en manque cruel de progéniture, désireuse de s'agrandir.

Quel sens aurai-je pu donner à ma vie si je n'étais pas allée à l'O.P. ? Une question très large. Sans doute, mieux préparée dans mes études, une orientation professionnelle plus solide m'aurait permis d'asseoir des choix de métier fort différents du secrétariat.

Un choix de vie autre concernant l'éducation de mes propres enfants m'autorisant à les confier à autrui pour leur éducation dès leur plus jeune âge, chose que je ne me suis pas résolue à faire, voulant tout contrôler, ayant manqué de tout dans mon enfance.

Mais l'O.P. nous a retenu si longtemps derrière ses murs, que nous sommes encore imprégnés de ses fantômes comme marqués pour toujours, un tatouage indélébile dans notre esprit !

Avoir « l'esprit cempuisien », une certaine forme communautaire, une solidarité dans l'infortune, un esprit rebelle contre l'injustice et les misères de la vie, une volonté de lutter pour s'affirmer, être comme les autres parfois, ne plus penser à ce passé qui nous a tant pris, et pourquoi pas, cultiver notre différence.

L'esprit cempuisien nous accompagnera encore longtemps, tant que nous pourrons encore échanger entre nous, par le biais de quelques lignes sur le bulletin, sur le site-photos, ou lors de rares entrevues avec les uns, avec tous, aux réunions telles la Pentecôte, date culte de retrouvailles des anciens depuis toujours.

Confession

Souvenirs, regrets ou remords ? [1]

Lorsque ce dimanche 18 mai, jour de Pentecôte, je me suis rendu à Cempuis, j'ai bien évidemment ressenti une réelle émotion. Je m'y attendais un peu, le pressentant d'ailleurs lorsque 15 jours, 3 semaines avant, je me plaisais à imaginer la situation dans laquelle ce pèlerinage allait me placer.

Pourtant, je ne pouvais m'empêcher d'être interpellé par une pointe de culpabilité : une si longue absence, voire même une indifférence, manifestation d'un égoïsme inconscient, mais réel. Alors, je tentai de me déculpabiliser. Si beaucoup d'anciens restent éloignés de cette "Amicale" qui, de décennie en décennie, perdure inlassablement (grâce au dévouement et à la générosité de certains), il n'en demeure pas moins que ces anciens, comme moi, conservent au fond d'eux-mêmes le souvenir intact et vivant de cette communauté qui fut leur vie et qu'ils ont tant aimée.

Pendant ces deux journées, je me suis pris à réfléchir à nouveau sur les chemins de la vie que les uns et les autres avons empruntés depuis notre départ.

L'épreuve la plus difficile et certainement la plus déterminante se concentre dans les premiers contacts que le Cempuisien doit établir avec ce qui va devenir son milieu familial. Nombreux étaient les sortants qui retrouvaient une famille ou ce qui en tenait lieu, vivant dans de pauvres logements, souvent tristes et insalubres. Leurs ressources n'atteignaient pas même le minimum admissible. La société de l'époque n'ayant pas encore imaginé le SMIC, le RMI, les allocations familiales, et les HBM étaient rares, inexistantes.

Ceci semble peut-être incroyable aujourd'hui, mais, en ces années 30, nombreux étaient les Parisiens ou banlieusards s'éclairant à la lampe à pétrole ou au gaz. Être raccordé à l'électricité n'était pas une évidence. Imaginez le Cempuisien devant s'insérer dans un logement triste et sombre, sans eau ni W.C. et, de surcroît, sans électricité. Il y avait bien quelques privilégiés dont les familles reconstituées réunissaient des conditions de vie assez décentes. Dans l'ensemble, la pauvreté et l'inconfort étaient l'apanage général.

Il est évident que lorsqu'une famille, ou ce qui en tenait lieu, avait confié son, ou ses enfants à l'O.P. c'est qu'elle n'avait pas les moyens de leur assurer une existence convenable et n'était pas en mesure de leur donner l'éducation et la formation professionnelle indispensable à une future intégration sociale. Si, sur ces postulats, la réussite de Cempuis est incontestable, il n'en demeure pas moins que la longue rupture qu'elle entraînait engendrait pour l'avenir une incroyable impossibilité relationnelle entre le Cempuisien et ce qui allait devenir le milieu familial dans lequel il allait devoir s'insérer.

Rappelons que du jour de leur entrée à Cempuis jusqu'au jour de leur sortie, les internes que nous étions, n'avaient pour seuls contacts avec leurs parents que la correspondance et les visites sporadiques autorisées le premier dimanche de chaque mois. Et ainsi, au fil des années, le lien familial ira s'amenuisant jusqu'à disparaître. Cette inéluctable rupture fut la cause de nombreux problèmes et parfois de drames. Pour le Cempuisien, la vraie et seule famille c'est tout ce qui constitue la grande communauté cempuisienne : les camarades filles et garçons, les professeurs, surveillants, personnel de service, etc.

---

[1] *Il me paraît intéressant de remettre en avant, pour les plus jeunes générations d'anciens, cet article publié dans le bulletin n° 176 de juillet 1997. L'auteur, à l'époque, avait souhaité rester anonyme.* GH

Vouloir donner une définition philosophique de la famille serait assez présomptueux. D'une façon très raccourcie il est quand même possible et vraisemblable de dire que ce qu'un enfant trouve dans le milieu familial c'est d'abord la sécurité, la protection, souvent l'affection et la solidarité de tous ses membres. Pour l'enfant ou l'adolescent, toutes ces conditions psychologiques et matérielles sont indispensables à son équilibre. Ne pouvant les trouver dans une famille qui n'existait plus, c'est tout naturellement dans la communauté cempuisienne qu'il les rencontre et s'y réfugie.

Il est alors bien facile de comprendre que le jeune Cempuisien, de retour dans ce qui est censé être son foyer, se trouve totalement étranger à un milieu dont, bien souvent, l'échelle des valeurs morales et éducatives n'ont plus rien de commun avec ces mêmes valeurs qui, pendant des années lui ont été inculquées par les éducateurs qui ont imprimé son enfance et son adolescence.

Alors, obligatoirement : conflit.

Rappelons qu'à une certaine époque, une assistante sociale intervenait par le canal de « l'amicale » auprès des anciens élèves confrontés à des situations souvent pénibles. Si la nécessité de la création d'un tel service s'est manifestée, c'est que les problèmes étaient réels.

À ce stade de ma réflexion, je prie ceux qui auront et l'indulgence et la patience de me lire, de bien vouloir m'excuser. Je m'interroge. Ne suis-je pas en train d'enfoncer des portes ouvertes ? Ce thème n'a-t-il pas été déjà très souvent évoqué, développé ? Du fait de ma longue absence, je l'ignore. Ce qui est certain, c'est que l'évidence de la cassure entre l'adolescent et sa famille n'a pas échappée aux directions responsables qui petit à petit se sont efforcées de ne plus couper ce lien. Des permissions de plus en plus nombreuses ont été accordées. Les enfants étaient ainsi moins étrangers au foyer qui les accueillerait à leur sortie.

Si je me suis autorisé à ce long développement, c'est dans l'intention d'en faire le préambule à la narration que j'aimerais faire de certains événements qui ont jalonné mon départ de Cempuis.

C'est en octobre 1928 que mon frère et moi-même sommes arrivés à l'O.P. J'avais neuf ans, mon frère un peu plus de sept ans. C'était encore l'O.P. pour les élèves bien qu'il fut devenu I.D.G.P. depuis peu. Notre situation familiale était la même que celle de beaucoup de Cempuisiens de l'époque : c'est-à-dire assez miséreuse. Notre mère, veuve, survivait en faisant des ménages et trouvait quelques ressources complémentaires en transportant, chaque jour, sur un chariot qu'elle poussait devant elle, d'une cantine à une autre cantine du quartier, de lourds bouteillons de soupe ou de je ne sais quoi qui constituait le repas servi aux enfants des écoles.

Nous habitions avenue Gambetta, avenue qui monte sans s'interrompre vers St Fargeau et le Pré St Gervais, dans un immeuble à l'allure plutôt bourgeoise, mais hélas ! au 7ème étage, sans ascenseur, sans électricité.

Notre logement, placé dans les combles mansardés de l'immeuble, était constitué de deux pièces minuscules, séparées par un étroit boyau qui servait de cuisine. Chacune des deux pièces était munie d'une fenêtre en avancée, ouvrant sur un étroit balcon avec rambarde, surplombant les gouttières, mais très suffisant, il est vrai, pour nous tenir debout et nous permettre de regarder et sentir l'animation de l'avenue qui s'étalait sous nos pieds. Des fenêtres de notre 7ème étage, nous avions le privilège d'avoir une vue plongeante et surprenante sur un Paris bourdonnant qui s'étendait à perte de vue. Pour des raisons d'économie, le propriétaire n'avait pas jugé utile d'amener l'électricité jusqu'au 7ème. Nous nous éclairions avec des lampes à pétrole et des bougies. Sur le palier de ce 7ème étage, également sans électricité, nous

partagions avec d'autres locataires, un point d'eau et des WC communs. Ces WC à la turc refoulaient en permanence une très désagréable odeur que nous percevions dès le 6 ème étage.

Nous étions meublés avec le minimum le plus rudimentaire. Dans une pièce, un lit en fer pour deux personnes, lit occupé par ma mère, une table de toilette avec broc et cuvette, une armoire à glace qui grinçait lorsqu'on ouvrait la porte. Dans l'autre pièce un lit pliant destiné à mon frère et moi-même, un buffet de cuisine et une table. Le jour le lit était refermé et c'est dans cette pièce que nous prenions les repas.

Ce pauvre logis que j'avais connu avant mon départ à Cempuis, je le retrouvai tel que je l'avais quitté sept années auparavant. Toute la misère qu'il reflétait avait échappé à mes yeux d'enfant, mais apparaissait maintenant, brutalement, à l'adolescent que j'étais devenu, habitué à la netteté et à l'hygiène de Cempuis.

Ce manque de confort et peut-être l'obligation de partager l'intimité d'une dame âgée, ma mère en l'occurrence, m'était franchement insupportable. L'hiver, les soirées à la lueur de la lampe à pétrole, étaient tristes à l'infini. Je me réfugiais dans la lecture. Incroyable le nombre de livres que j'ai pu lire pendant ces deux premières années. Mon frère était toujours à Cempuis. C'est deux ans plus tard, en 1937, qu'il m'a rejoint.

Pourtant, ma mère, pauvre femme remplie de générosité faisait tout ce qu'elle pouvait pour m'apporter un peu de bien-être et de confort. Elle avait 56 ans et était déjà très fatiguée. Chaque jour et souvent deux fois dans la journée, elle montait les 7 étages avec ses filets à provisions. Elle arrivait essoufflée, épuisée. Elle n'avait plus la force d'assurer ses ménages et avait dû abandonner son transport de bouteillons entre les cantines du quartier. Il était donc indispensable que je travaille pour que nous puissions vivre.

Prévoyante, dès le mois de mon retour, elle avait répondu à une annonce d'un journal du soir. À Cempuis j'avais opté pour les cours Compta-sténo-dactylo. L'annonce émanait d'une grande compagnie d'assurances anglaise : *The Sun Insurance* dont les bureaux se situaient bld. des Italiens. J'eus la chance d'être convoqué et c'est accompagné de ma mère que je me présentai. Cela fit très bonne impression et après un très bref examen, je fus engagé immédiatement. En réalité ils avaient besoin d'un petit grouillot et je convenais parfaitement, car lorsque je n'étais pas occupé à porter des documents d'un bureau à un autre, je pouvais aisément dactylographier quelques textes, ou assurer d'autres menus travaux.

C'est grâce à ce premier emploi que j'ai connu le métro et appris les premiers contacts avec le monde du travail. J'étais à la fois ébloui et assommé. Dans cette compagnie où je débutais mon existence de salarié, j'avais le sentiment d'évoluer dans un milieu où je n'étais qu'un humble spectateur, mais certainement pas acteur. L'autorité des hommes, qui dirigeaient et semblaient toujours traiter des affaires de la plus haute importance, me subjuguait littéralement. De plus, en tant que compagnie anglaise, de nombreuses conversations s'élaboraient en anglais, et évidemment je ne comprenais pas un traître mot. L'essentiel de la correspondance était également rédigée dans cette langue. Les secrétaires ou les dactylos qui étaient regroupées dans une grande pièce unique et qui, du matin au soir assuraient la frappe du courrier dans l'incessant crépitement de leur machine à écrire, me semblaient des créatures inaccessibles. Je dois dire que j'étais timide et très complexé. Je les trouvais très élégantes ; leur maquillage me séduisait, leur parfum les entourait et lorsqu'elles se déplaçaient sur leurs très hauts talons laissant apparaître des jambes parfaitement gainées dans des bas de soie à couture, c'était pour le petit provincial, un ravissement permanent ! Puis il y avait le luxe et le confort des

bureaux. Cette odeur de tabac blond qui flottait constamment dans l'air ! Et puis, paraît-il, le directeur général, c'est-à-dire le grand patron, avait un avion personnel pour assurer ses liaisons avec Londres. Ma naïveté et mon inexpérience, m'incitaient à penser que c'était là le summum de la réussite.

Il y avait aussi le quartier : le boulevard des Italiens, Richelieu-Drouot, l'Opéra, La Madeleine, les grandes banques, les magasins de luxe, les grands cafés, les restaurants, etc. Et en particulier les grands tailleurs qui, dans leurs vitrines, exhibaient des costumes magnifiques, impeccablement ajustés sur des mannequins impassibles. Ah ! ces costumes ! ces chemises ! ces cravates !.. Chaque jour je les admirais. J'en rêvais. Nous n'étions pas encore à l'ère du « jean » et des baskets. L'habillement était l'expression d'une véritable ségrégation sociale. C'était parfaitement idiot, j'en conviens maintenant, mais, hélas ! c'était ainsi. Il faut prendre en compte que lorsque nous quittions Cempuis, nous étions habillés d'un costume croisé complété d'une paire de brodequins à tige (de très belle qualité d'ailleurs). C'est donc vêtu de ce costume et chaussé de ces brodequins, toujours bien cirés, que je me rendais au bureau. Ce costume et ces brodequins ne me conféraient pas une allure de play-boy. Si on ajoute que mes seize ans s'auréolaient d'une coupe de cheveux bien dégagée au-dessus des oreilles et vraisemblablement de quelques pustules d'acné qui m'agrémentaient le front et le cou, on comprendra mon attrait vers les vitrines des tailleurs.

Quelques collègues me manifestaient un peu d'amitié et, lors des brèves conversations que nous pouvions avoir, ils me donnaient une image assez agréable de la vie parisienne.

Ce premier emploi était donc pour moi l'ouverture sur le monde du travail, pour lequel mon ignorance était totale. Chaque jour apportait un petit plus à mes modestes connaissances professionnelles. J'envisageais la possibilité de suivre des cours du soir (anglais et droit civil). Je n'étais pas malheureux et la vie quotidienne me semblait souriante et agréable. À dix-sept ans, on est enthousiaste et optimiste. Le fait de circuler seul dans les rues et le métro, de sortir le soir ou le week-end pour retrouver des amis, de décider d'une sortie ou d'un voyage à Cempuis me donnait une impression de liberté et d'existence responsable. Je me prenais au sérieux. L'encadrement qui 24 h. sur 24 nous entourait à Cempuis n'existait plus, c'est certain, mais j'allais bientôt découvrir les contraintes beaucoup plus sévères qui régentent notre vie.

Il me fallait rentrer chaque soir après le bureau et retrouver le petit logement sans électricité où m'attendait ma mère qui avait préparé le dîner. Elle cuisinait très bien, comme beaucoup de femmes de l'époque. Nous dînions face à face, éclairés, l'automne et l'hiver, par la lampe à pétrole ou les bougies si nous manquions de pétrole.

Tristement je ne trouvais rien à dire. Je ne faisais pas l'effort d'entamer un sujet de conversation. Par contre, je savais me plaindre en évoquant la médiocrité de notre existence. Ma mère, hélas ! la pauvre femme n'y pouvait rien. C'est avec mes ridicules appointements de grouillot qu'elle devait faire face. De temps en temps elle se rendait à la Mairie du 20 ème arrondissement pour obtenir un secours dont elle n'osait me parler, sachant parfaitement que mon amour propre l'aurait très mal supporté.

À Cempuis nos éducateurs nous transmettaient leur enseignement. Nous les écoutions avec intérêt. Ils représentaient pour nous l'expérience et la connaissance de la vie. Notre confiance, dans l'échelle des valeurs qu'ils nous inculquaient, était totale. C'est bien là un des points essentiels de l'impossibilité du dialogue et de la compréhension réciproque avec

le milieu familial. Ma mère n'avait pas fait d'études. Elle appartenait à une génération où, dès 13 - 14 ans les enfants étaient au travail. Son instruction comme sa culture étaient inexistantes. Que pouvait-elle m'apporter ? Comment pouvait-elle satisfaire à ma curiosité toujours en éveil ? Il m'était difficile de ne pas faire la comparaison avec Cempuis, et cette comparaison, malheureusement, aggravait le fossé qui m'éloignait d'elle. L'étroitesse de mon intelligence, plus tard je m'en suis rendu compte et ma fatuité, ne me permettaient pas l'indulgence et la compréhension dont j'aurais dû faire preuve.

Ce conflit quotidien était aggravé du constat de notre médiocrité matérielle. Jamais je n'invitais de camarade. Je ressentais comme une honte la pauvreté de ce logement d'habitation sans confort et sans électricité. Seul un camarade Cempuisien, plus âgé, venait de temps en temps. Ses conditions de vie étaient pires que les miennes. Lui non plus n'avait ni électricité ni eau, ni wc, mais plus triste encore, son logement se situait au fond d'une cour dans un groupe d'immeubles sordides. Ce garçon, dont la décence m'oblige à taire le nom, était doué d'une intelligence très supérieure à la mienne. Comme moi il vivait seul avec sa mère, petite personne âgée, bien fatiguée et déjà usée par des années de travail épuisant. Cette personne lui était également très dévouée. Il la jugeait avec clairvoyance et avait la mesure de ses faiblesses intellectuelles. Contrairement à moi, il lui manifestait une indulgence et une gentillesse, attitude que j'étais incapable d'avoir auprès de ma mère. C'était un garçon remarquable et je regrette que la vie nous ait séparés. Je lui dois beaucoup et il a joué un rôle important dans ces années qui ont suivi ma sortie de Cempuis. Sa générosité et les services qu'il a pu me rendre sont inoubliables. Voilà, tout est peut-être là. Ce garçon était supérieurement intelligent. Ma vie était donc organisée, pour l'essentiel, indépendamment de ce qui aurait dû être le milieu familial. Il y avait l'Amicale des anciens, les sorties avec les Cempuisiens, les bals, les voyages à l'O.P., bien d'autres choses encore. L'année 1936 est arrivée avec le Front Populaire, le développement du camping, les congés payés, les randonnées à vélo. Tout cela concourant à m'éloigner de notre logement et, mon égoïsme aidant, à, de plus en plus, négliger ma mère.

C'est ainsi que ce qui pouvait subsister du lien familial s'est trouvé définitivement rompu. Ce n'est pas aujourd'hui que je découvre ce que ma mère a pu endurer par mon indifférence. Depuis des années je traîne ces souvenirs et ces regrets. Ce que j'écris maintenant, j'étais en mesure de l'écrire il y a déjà bien longtemps. La grande tristesse de notre vie ne s'est pas limitée à cette indifférence et même parfois, au sentiment de honte qui m'éloignait de ma mère. Souvent je me demande comment j'ai pu être celui qui assistait, en simple témoin passif, au dernier épisode de cette tranche de vie.

Depuis longtemps, je savais ma mère fatiguée, épuisée. Elle se plaignait souvent. Je n'y attachais que peu d'importance, me refusant à toute manifestation d'intérêt. Qu'avait-elle exactement, quel était son mal, quelles en étaient les causes ? À l'époque la connaissance médicale, les moyens d'investigations et le comportement des médecins n'étaient pas ce qu'ils sont maintenant. Notre attitude vis-à-vis de la maladie était plutôt l'acceptation d'un mal ou d'un souci que nous considérions comme une fatalité qu'il nous appartenait de subir. Il ne me serait pas venu à l'idée d'examiner les possibilités d'envoyer ma mère dans un sanatorium ou une maison de repos pour personne âgée. Pourtant, il en existait. Jamais d'ailleurs je n'aurais été capable d'assumer les démarches impliquées pour une telle intention. Elle allait au dispensaire du quartier, passait quelques radios. C'était gratuit. Les soins se limitaient à quelques conseils : nourrissez-vous convenablement, reposez-vous, ne faites pas d'efforts inutiles, allez à la campagne, respirez le grand air, etc.

Un après-midi, on me téléphone au bureau. C'était l'hôpital Tenon. Votre mère est dans un état grave. Nous venons de l'admettre dans notre service. Nous vous conseillons de venir la voir. Je me rends à Tenon où je la retrouve, dans une salle commune, sur un petit lit. Ses poumons me dit-elle ne vont pas très bien. Elle crache du sang et la fatigue qui l'envahit devient insupportable. J'arrive à interroger le médecin de service. Il est très évasif, ne veut rien dire. Je ne comprends toujours pas la gravité de la maladie. Plus exactement, peut-être, je ne veux pas y croire. Je lui rends visite de temps en temps, pas tous les jours. Elle est seule, terriblement seule, dans l'indifférence générale. Son mal s'aggrave.

Et puis voilà. Quelques jours après, dans le silence, avec discrétion, sans faire de bruit, elle quitte la vie sans se plaindre. De son existence elle n'a connu que les peines, les soucis, les fatigues et la misère.

Jusqu'aux derniers instants, elle a encore compris et subi l'atroce indifférence de celui qui aurait pu être son fils.

Un ancien...



COMMUNICATION

Il m'arrive souvent de penser que l'on reste jeune, si vieux que l'on soit, aussi longtemps qu'on a quelque chose à donner. La jeunesse, c'est le don, la générosité ; la vieillesse, l'avarice, le repli sur soi. Jeunesse et vieillesse, non pas d'âge, mais de coeur.

Mais encore faut-il, quand on veut donner, trouver en face de soi quelqu'un qui accepte de recevoir, et ce n'est pas toujours le cas.

Assaillis de toutes parts, submergés d'informations d'inégale importance mais présentées uniformément, je veux dire sans distinguer l'accessoire de l'essentiel, nos contemporains n'accordent que peu d'attention à nos propos, quelle qu'en soit la pertinence : nous parlons dans un infernal brouhaha, un énorme moutonnement de sons et de rumeurs sans aucun relief. Ainsi le foisonnement des médias, qui aurait dû être source d'un extraordinaire enrichissement culturel, a fini par créer un brouillard opaque où nous n'avançons qu'à tâtons.

Ajoutons à cela que les jeunes gens, dotés d'outils de hautes performances - ceux de l'informatique notamment - se persuadent volontiers que cet attirail leur permettra sans peine de se passer des leçons que votre expérience aurait pu leur transmettre. Et vous voilà planté au bord du chemin, avec votre panier plein de fruits, regardant, hébété, passer sans prendre le temps de vous voir une volée de coureurs poursuivant leurs chimères. Ils resteront sur leur faim... et vous avec votre panier.

Consolez-vous cependant, l'humanité avancera quand même, mais petits pas à petits pas saccadés, alors qu'elle avait les moyens de le faire à grandes et harmonieuses enjambées. Il lui suffisait pour cela de se souvenir que les progrès réalisés par une génération donnée sont toujours le fruit des patientes recherches des générations qui l'ont précédée. Les hommes n'ont-ils pas toujours été, peu ou prou, victimes de leurs propres inventions ?

Jean Flamion

De la musique « AU FIL DES SAISONS »

Musique de Didier Magne décembre 2010
Texte de Christiane Boulay élève à Cempuis de 1963 à 1973

L'O.P. a été le berceau de beaucoup d'enfants durant plus d'un siècle. Parmi toute cette jeunesse, certains enfants sont devenus, plus tard, des artistes.
En connaissez-vous vous-mêmes ? Pourriez-vous nous en parler ? Beau sujet de conversation entre nous, à développer pour un prochain numéro du bulletin de l'Amicale.

Peintres, écrivains, musiciens. De ces derniers, j'aimerais vous parler un instant. La fanfare avait une place de choix dans notre éducation cempuisienne. A ma connaissance, certains pratiquent toujours la musique, avec passion, tels Gérard Weber, Florence Pérodeaux, Gérard Knopp, Christian Poletto et bien d'autres anciens, comme Didier Magne, musicien virtuose, un ami d'enfance.

De la promotion 1973, nous avons partagé nos dix ans d'internat, dans la même classe, les galères et les joies. Nous avons fait notre chemin depuis. Nous nous sommes revus une seule fois, récemment. Le souvenir et la complicité demeurent entre nous, je ne sais l'expliquer.
J'ai découvert avec admiration la belle carrière professionnelle de Didier Magne dans le monde de la musique, de la guitare classique, de la musique de chambre et des récitals autour du romantisme et de la virtuosité. Il est à la fois compositeur, concertiste et pédagogue. Voir son site : www.didiermagne.com[1]

Enfant, nous faisions partie de l'orchestre de cuivres. Il jouait avec brio de la trompette et du trombone à coulisse à l'époque. Que de chemin parcouru depuis ! Il a reçu à 20 ans le Grand Prix de la Fondation de France.

Il y a tout juste un an, j'écoutais sa dernière création, le somptueux coffret/CD ***« AU FIL DES SAISONS »*,** qu'il m'avait envoyé. Un album tout en finesse, de poésie, de notes cristallines qu'il a composées pour ses amis, Régis et Jacques Marcon, chef étoilé à St-Bonnet-Le-Froid en Haute-Loire. Une musique pleine de charme, de saveur comme les mets à la carte dans cette belle campagne du Vivarais.

Je lui confiais :
« De ces instruments pour lesquels tu as écrit, les notes de musique s'envolent, légères, vers un voyage à travers les saisons, saisons de la nature, mais aussi de la vie.
C'est ***l'Automne*** qui ouvre cette suite instrumentale, la flûte et le Thème de St-Bonnet-Le Froid, puis le violoncelle dans un Prélude profond et intemporel. Elle arrive doucement, les champignons poussent dans les sous-bois, les roux des feuilles tourbillonnantes, la mélodie se pare de romantisme. Suggérer plutôt que dire.
Aujourd'hui, c'est ***l'Hiver***, sous la pâle lumière, les forêts sombres abritant le gibier. Le froid revient dans les campagnes, l'odeur d'humus dans les forêts, la brume dense peine à se lever au-dessus des rivières, la venaison s'invite dans les cuisines, et la musique se fait douce, comme le soleil qui décline peu à peu, assis, nous sommes, au coin du feu.
Une mélopée mélancolique, triste parfois, laisse la place à des airs plus entraînants annonçant ***le Printemps***, la nature renaissante.
Bien vite, ***l'Été*** explose, la musique fait danser les fleurs dans la prairie, dans l'allégresse. Les longues soirées d'été, la musique nous berce sous les tonnelles. »
C'est comme cela que je ressens ta musique, avec mes mots, comme une chanson de troubadour.

---

[1] Ce 6 novembre 2012, Didier Magne était l'invité de Marcel Quillévéré sur France Musique dans : Les traverses du temps. L'émission est disponible — pendant combien de temps ? — en téléchargement, ici : http://radiofrance-podcast.net/podcast09/rss_11976.xml

Une très jolie plaquette, un coffret musical accompagné des photos exceptionnelles de Laurence Barruel et des textes de Jean-François Manier, tout ce que j'aime ! Une belle aventure ! Gourmande et délicieuse pour l'épicurienne que je suis.

Écouter ta musique me procure de la sérénité, bien utile dans notre quotidien effréné.
Merci Didier, pour ce petit bonheur.

Par la porte entrebâillée,
Comme le flux de la rivière, le temps qui passe,
Les notes s'égrènent et chantent « AU FIL DES SAISONS ».

Ton amie, *Christiane Boulay décembre 2011*



Un soir de Pentecôte à l'O.P.

Des éclats de rire fusent
Tintent comme le cristal
Dans la nuit tiède de juin
Aux lumières vespérales

Un parfum d'indolence
Tout entier nous prend
Aux arômes mêlés
Des fleurs de l'enfance

Nous sommes réunis
Dans la connivence
Nos souvenirs enfouis
Des murs de Cempuis

Les paroles dansent la farandole
Comme une ronde sans fin
Une Pentecôte sans protocole
Une promesse pour l'an prochain

De Christiane Boulay Novembre 2011

Sur le précédent bulletin N° 211 : Peut-on aimer son instituteur ?
Pour faire écho à l'article de Gérard Weber

Christiane Boulay élève à Cempuis de 1963 à 1973

Les souvenirs de Gérard concernant son vécu dans sa classe de CM1 et ses bons sentiments pour Mme Lenthéric m'ont émue. Son récit met bien en lumière les méthodes d'enseignement de cette institutrice pour les jeunes enfants de 10 ans dont elle avait la charge.

Je partage ses émotions sur bien des choses qu'il relate dans son récit à travers ses expériences enfantines en classe de CM1.

De même, le sens que j'avais retenu pour mon propre récit était évidemment celui de "est-il convenable d'aimer son instit ?" en 1923, date d'après-guerre, une période bien difficile.

L'instituteur avait une place centrale dans l'éducation, il détenait le savoir. C'était un notable, un "monsieur" comme nos anciens disaient dans les campagnes, avec respect et déférence, les provinces où les jeunes filles recevaient une instruction minimale. La discipline, la morale étaient présentes dans les préceptes de l'époque.

En introduction, Gérard s'est demandé s'il aurait pu écrire à l'un de ses instituteurs "Gérard qui vous aime" en 1954, soit 40 ans après la lettre de notre jeune fille. Il n'a trouvé aucun nom.

Après une longue promenade dans sa classe de CM1, tout au long des trimestres, il nous a avoué cependant, très pudiquement, qu'il "a aimé" Mme Lenthéric, son institutrice de l'époque, dans une touchante conclusion. La classe était finie depuis belle lurette, les notes envolées. La distance est de mise.

En cela, nous nous rejoignons quant à nos sentiments pour nos instituteurs, dans un esprit libre, sans contraintes, ni calculs.

J'ai pu moi-même aller embrasser mon prof de sports des années plus tard (30 ans après ma scolarité) et lui dire avec affection, à l'âge de sa retraite, combien j'avais aimé cette discipline sous son enseignement plein de charisme. Peu de collèges ou de lycées du département et de l'Académie avaient autant de brillants résultats que notre internat, malgré nos structures matérielles minimales.

Outre nos instituteurs qui avaient la charge d'une classe toute l'année, voire 2 ans, nos profs de musique et de sport avaient un statut particulier. Ils nous suivaient durant 10 ans, nous accompagnaient dans ces matières que nous pratiquions de mieux en mieux, faisant parfois toute leur carrière à l'O.P. Ils nous voyaient grandir à côté de leurs propres enfants. Ils nous connaissaient bien.

Merci Gérard de ces beaux souvenirs qui m'ont fait revivre ma classe de CM1, même si tu es mon aîné de dix ans. Celui du temps des sciences naturelles, où l'on courrait dans les bois, au bord des mares prélever les têtards, étudier les grenouilles, les souris, avec un sentiment de liberté, échappant un instant à la salle de classe, un petit moment délicieux. De retour en classe, on regardait, non sans crainte, les bocaux au formol avec la vipère enroulée dedans. Comme si elle allait sortir du pot de verre et serpenter dans la classe, parmi nos rangées.

Une classe particulière, où l'éveil à la nature était rythmé par les saisons et le programme des sciences naturelles. Une réalité bien concrète que l'on pouvait aller observer directement sur le terrain. Je me rappelle aussi les classes vertes suivies par mes enfants en CE2, CM1. Ils s'en souviennent bien. Je revois souvent leur ancien instit, un de mes voisins, à la retraite depuis, on en reparle à l'occasion.

Une petite pensée à travers ces quelques lignes, dédiée à nos instituteurs. Un prétexte pour continuer la conversation et leur dire tout simplement ***MERCI*** !

Mon enfance revit grâce à nos échanges cempuisiens, comme une boîte que l'on secoue et d'où s'échappent des bribes de souvenirs, au hasard de nos rencontres, de nos courriers.

La mémoire continue, les mots voyagent à travers le temps. *Christiane Boulay, janvier 2012*

Chronique des plaisirs consommés et de ceux à venir...

Joëlle Maublanc Élève à l'O.P. de 1964 à 1968

Oh, il n'y a rien dans ce titre, démunie que je suis de mots assez forts pour vous dire… comme une annonce.

Il s'agit bien plutôt de l'espoir, que chacun de ceux qui liront cette modeste bafouille y trouveront l'intérêt de se rappeler, de se rassembler, puis de partager nos retrouvailles…

Interrogation pour certains, recherche de l'ami(e) que l'on croyait perdu(e) pour d'autres, et pour ceux dont je suis, nostalgie des temps passés, dont ils tentent finalement de retenir le meilleur.

Chacun à sa manière se souvient, redécouvre, revisite, et regarde, à travers l'Amicale des Anciens de l'O.P., ce qui respire !

Ce n'est pas rien que de vivre ces petits rassemblements de gens que l'on a connus ou pas, que l'on redécouvre, qu'on apprend à connaître, qu'on connaît un peu, puis un peu mieux chaque fois, et qui donnent envie de revenir, de continuer, de se rassembler dans ce qui nous est commun, l'internat.

Je peux comprendre que d'anciens élèves n'y voient pas l'intérêt, ou trouvent désuètes ces petites réunions « de famille ».

Ces mots ne leur sont pas destinés puisqu'ils n'évoqueraient que des choses enfouies, « un truc non négociable » et d'ailleurs, ils ne les liraient pas.

Ces mots s'adressent davantage à ceux qui ont pu, qui ont su ou n'ont pas su, c'est égal, construire, avancer, se forger, s'épanouir, bien ou mal, mais sans jamais oublier ce qu'ils sont, d'où ils viennent et ne se le cachent pas, car ils en sont fiers.

C'est, je le sais, l'esprit de l'Amicale des anciens. Ne pas juger, ne pas comparer, ne pas se fourvoyer, être soi, être nous, échanger, partager, tous différents, mais tous tellement pareils dans ce qui nous rassemble.

Mis à part ce qui nous lie, nous sommes comme tout le monde n'est-ce pas ? Nous avons famille, enfants, amis, préoccupations professionnelles, réussites, ratages, galères, soucis puis espoir que ce n'est qu'un mauvais passage, et que tout ira bien. Nous rions, nous pleurons. Des gens normaux quoi !

C'est ce qui nous tient, nous qui nous rencontrons régulièrement. Cela nous rend heureux de nous regarder, de nous écouter, de penser un peu plus loin que le bout de notre petit cœur, de nous partager dans nos différences et de nous respecter. Oui, c'est bien ce dont il s'agit, nous respecter chacun dans nos différences, dans ce qui est indéfectible, notre lien.

On passe de la nostalgie à la gaité, houp là !

Inutile de préciser que nous avons passé un agréable après-midi, dimanche 22 janvier !

Après un bon déjeuner, la courte réunion de l'Amicale s'est tenue, l'occasion de nous rendre compte des activités de l'année et des conditions de la parution du bulletin du Cempuisien.

C'est ainsi que Roland, Président de l'Association, nous a indiqué que son rôle prendrait fin au terme de cette année 2012, de même que Guy HACHOUR nous a informés qu'il se dégagerait de la tâche qu'il a assumée (magnifiquement de mon point de vue), durant de longues années pour permettre, entre autres, la parution du Cempuisien.

Je dis ici que c'est bien triste, mais quoi de plus normal, après qu'ils aient fait vivre, animé, donné beaucoup d'eux-mêmes, de leur temps, de leur énergie, que de souhaiter passer le témoin.

Je suis trop nouvelle dans cette petite « entreprise », depuis le temps qu'elle dure, et que Roland, Jean qui nous a quittés bien trop tôt, mais qui est toujours parmi nous, Guy, Danièle, René et d'autres... consacrent beaucoup à l'Amicale, pour oser prétendre à quelque initiative personnelle que ce soit, mais je souhaite et je ne suis pas isolée dans cette espérance, que quelques-uns de ceux qui ont le temps et la volonté de continuer à faire vivre l'Association se désignent.

Je réponds d'avance aux critiques qui pourraient se justifier dans la question : « et bien qu'est-ce que tu attends » ?

Je dis que je n'en suis pas capable.

Car il faut le temps, la générosité, la constance, le talent, le dévouement pour y prétendre, et nul doute qu'il y en a parmi nous qui ont toutes ces qualités pour continuer ce qui a été entrepris depuis tant d'années.

Je n'ai, quant à moi, que mon cœur et franchement, je le dis, ce n'est pas suffisant.

Mais j'ai pris l'initiative de cette sincère bafouille, car je sais que beaucoup sont là, quelque part, pas bien loin, qui seraient heureux de venir partager des moments joyeux avec nous, je pense à Joël, à Jean-Claude, à Francis, à Armelle, à Florence, et à tous les autres… mais surtout aux nombreux anonymes qui regardent les albums photos sans qu'on puisse leur donner un prénom, un nom… Eux, s'ils pouvaient nous dire…

Je pense évidemment aux plus anciens, notre clé de voûte, qui ont du temps pour l'avenir de l'Amicale, pour continuer à la faire vivre.

J'ai enfin envie de dire mille mercis, mais est-ce suffisant… à Roland, à Guy, à Danièle, à tous ceux sans lesquels l'Amicale n'existerait pas. Merci pour moi, merci pour nous, merci pour vous être investis, merci de vous être préoccupés, merci pour avoir aidé à faire que les « bleus » changent de couleur…

Amitié à tous.

Joëlle Maublanc janvier 2012

Repas d'Hiver de l'Amicale des Cempuisiens le 22 Janvier 2012 à Gentilly

****

ANIMATION proposée par Christiane Boulay à tous les Anciens présents au déjeuner : Sujet d'expression à la manière de « Je me souviens… ». Ces petits textes seront réunis et montés par CB pour la parution du prochain bulletin en mémoire de cette belle journée.

Sur une page blanche d'un cahier d'écolier qui circule de table en table : Racontez un détail, un évènement, une nourriture autour d'un repas à l'O.P. dont vous vous souvenez…

Un grand MERCI à tous les participants d'avoir partagé un moment d'enfance à travers ce déjeuner nous rassemblant.
En attendant de lire vos récits croustillants, TRÈS BON APPÉTIT À TOUS !

Patricia MAUBLANC -
de 1964 à 1968.

Je me souviens :
- des horribles asticots qui me regardaient dès que je m'installais pour manger, ils étaient nichés dans les casiers où s'amoncelaient nos boulettes mâchées et ils m'attendaient ... brrr !

Joëlle MAUBLANC
de 1964 à 1968

Je me souviens de ces verres de cantine si usés qu'on ne voyait pas à travers et qui aujourd'hui encore, à ce rappel, font que je ne peux boire un verre de vin que dans un verre à pied ! qué traumatisme !!!

Rabeanol = 1933 à 1945.
Je me souviens d'une bataille mémorable "batailles rangée" où tout volait (couteau, fourchette etc...) qui nous a valu une punition générale!

J'ai un souvenir de la semoule qu'on mettait sur le bord de la fenêtre et que nous mangions froide.
Viviane TRIQUET

Jacques KOCH 1962-1971
PERIGNON
Souvenir d'un midi où Patricia "gauche" m'a planté sa fourchette dans ma cuisse (J'avais dû mériter l'expérience !!!)

Je me suis battue
Monique TAO (Gareau) ... j'en ai un souvenir au genoux

1958 - 1967.

Je me souviens quand j'étais petit, le goûter des petits, les grands prenaient le chocolat et les gâteaux. Je pleurais.
[illegible]

Floutou Robert (Toulouse) Mono à Ders-les-Bains années 1960
Je suis très heureux de retrouver les anciens colons, de se remémorer des souvenirs (Radeaux – Camping vélo – 14 juillet etc) des Années 1964-65 et sept 66 je crois. – Bref tout très heureux de cette Association qui réunit
Dans une ambiance extrêmement conviviale, un rassemblement familial
Bravo !!! Robert

Bon souvenir de Huguette qui s'occupait des colons.



Je me souviens vous avez fait votre révolution en 33 mais en 53 c'était assez violent mais mérité
Geneviève Pestin

Philippe Lavaquery. très très bien, suis très trouvant cette réunion très très bien, suis très satisfait qu'il y a plus de personnes.
Cela me fait très plaisir, tout est très bien

La rigolade les soirs où nous étions très déguisés d'une serviette de toilette pour le poudrage (poux)
Gautier ex PELLIER

Je me souviens de ce grand chêne qui était en face de l'entrée de la cour d'honneur...
Quand il y avait la visite des parents, j'y ai versé toutes mes larmes parce que mes parents ne venaient jamais.... et quelle déception j'ai eu lorsque vingt après je suis retourné à l'OP, ils avaient coupé mon grand chêne...

Christiane Kramp





Roger GRAPPEY 6 Parc Foch 77100 Meaux
Les Souvenirs de l'OP reviennent toujours à la mémoire.
Aux Repas les lentilles aux cailloux – les Camemberts aux Asticots – Enfin il y en a beaucoup à dire –

Je me souviens au réfectoire on avait intérrêt à se servir très vite car d'autres ne se privait pas on avait plus qu'à essuyer notre assiette avec un morceau de pain si nous avions la chance d'en avoir mais (je n'étais jamais la dernière à me servir Heureusement !)

Genevieve Bertin



Christiane Lagoutte-Boulay (1963-1973)
Lors de mon 1er Noël à l'O.P., je devais avoir 13 ans. Je goûtais pour la 1ère fois du boudin blanc. N'aimant pas le boudin noir, je fus surprise de la différence. Dans ma famille, nous mangions simplement, même à l'occasion des fêtes. Un seul sachet de boules au chocolat marquait le Noël. C.B.

Échanges

Edgar Duquesney élève à Cempuis de 1947 à 1954
Guy Hachour élève à Cempuis de 1955 à 1963

le 20 janvier 2012
Bonjour Guy,

Je n'ai pas eu le plaisir de te connaître à Cempuis, tu es arrivé un peu après mon départ. Je lis avec beaucoup de plaisir le « Cempuisien » qui est superbement réalisé et je t'en félicite ainsi que toute l'équipe.
Je suis à la retraite depuis pas mal de temps et malgré les nombreuses occupations familiales et de bénévolat j'ai le temps de repenser à notre enfance passée à l'O.P. Je dois dire qu'en ce qui me concerne, je ne regrette pas ce « passage obligé » en pension.
J'ai noté quelques souvenirs et anecdotes de mon séjour à Cempuis de février 1947 à juillet 1954. J'aimerais en faire profiter les lecteurs du « Cempuisien », si cela est possible.
Peux tu me dire ce que je dois faire, comment procéder : par mail et à qui ? ou par courrier.
J'ai mis mon adresse mail en tête de lettre. Peux-tu me répondre ?
Au plaisir de te lire. Bien cordialement. Edgar

> Message du 05/02/12 De : "Guy Hachour" A : "Edgar Duquesney"
> Bonjour Edgar,

J'ai un peu tardé à prendre connaissance de ton courrier, car en séjour provincial depuis le 24 janvier.
Merci pour tes félicitations, je transmettrai à l'équipe. Cela fait toujours plaisir — même si nous le ressentons indiciblement — de savoir que le bulletin est apprécié, voire attendu.
Nous ne nous sommes en effet pas croisés à l'O.P. J'y suis entré en 55, sorti en 63.
Tu fais partie de cette génération pour qui le passage à l'O.P. ne fut pas une épreuve trop douloureuse, certains en sont même heureux. Les générations les plus jeunes n'ont pas — il existe quelques individualités inverses — la même vision. Il semblerait qu'une rupture s'est faite à la fin des années cinquante, début soixante. Direction différente, instructeurs, enseignants, surveillants... mais aussi très certainement désirs et aspirations des élèves. J'ai, pour ma part — je l'ai souvent écrit dans le bulletin — souvent regretté et dénoncé la piètre ambition de nos programmes scolaires. À l'O.P. nous avions du temps à ne savoir qu'en faire, cela aurait pu être l'occasion (en l'occurrence, il est même possible de dire "opportunité", mot galvaudé en général) de nous initier à des matières ô combien utiles pour de jeunes gens handicapés, familialement parlant. Langues étrangères, méthodologie, sciences appliquées et pourquoi pas sémantique et rhétorique ! Les tours de cour et balades campagnardes furent de bien médiocres leçons.
Ta proposition de souvenirs à faire partager sera la bienvenue.
J'avais initié ce sujet dans un bulletin antérieur, il a, depuis, inspiré quelques sociétaires : Roger le Blevec, Régine Maublanc, Patricia Maublanc, Jacques Koch.
Concrètement. Tu m'envoies tes "J.M.S." dans un document Word (compatible Office 2003) ou dans le corps d'un courriel, je m'occupe de la mise en page et des corrections éventuelles.
Je n'ai pas encore déterminé de date butoir pour le prochain bulletin.
Bonne fin de dimanche. Amicalement, Guy.

> Message du 07/02/12 14:33 De : " Edgar Duquesney " A : "Guy Hachour"
Bonjour Guy.

Merci d'avoir répondu à mon Email.
Ton analyse des générations passées à l'O.P. est tout à fait intéressante. Mon frère Christian que tu as connu à Cempuis à l'époque de Mme Dabat surveillante générale concrétise tout à fait tes propos. Un peu de modernisation est arrivée à cette époque et tout a été différent !! Un peu trop de liberté avec certains enseignants ou dirigeants et tout bascule. Quelle nullité effectivement de ne nous avoir pas appris les langues étrangères !! nous serions sortis de l'O.P. avec un bagage vraiment supérieur à l'époque. Je vais te conter une petite anecdote qui a peut-être bouleversé ma vie. J'étais un bon élève à l'O.P. et je voulais continuer mes études à ma sortie. Ayant suivi les cours de Mlle Vacher avec succès jusqu'au C.A.P., je me suis ensuite inscrit dans une école commerciale. Je suivais, sans aucun problème tous les cours (je m'y ennuyais même, tant c'était facile). Mais ma hantise c'était les cours d'Anglais. On démarrait en 3e année et moi je n'en connaissais pas un traître mot ! Au bout d'un mois j'ai arrêté l'école car j'avais peur d'être interrogé et honte de ne pouvoir répondre correctement. J'avais 17 ans, j'ai cherché un travail et trouvé une place de "petit clerc d'huissier", mon premier job !! Je n'ai pas continué dans cette branche et me suis dirigé vers le bâtiment et les T.P.
Je te joins quelques pages de souvenirs de l'O.P. Corrige ce que tu veux, fais pour le mieux. Embrasse toute ton équipe qui fait un travail exceptionnel. Bien amicalement, Edgar.

> Message du 08/02/12 De : "Guy Hachour" A : "Edgar Duquesney"
> Bonjour Edgar,

Merci de ton papier.
Je le trouve sensas et je ne suis pas le seul, je l'ai fait parvenir à une amie cempuisienne. Elle me suggère non pas de la publier comme "J.M.S. (Je me souviens)" car le texte ne s'y prête pas, mais comme article avec en préambule notre échange ! Qu'en penses-tu ? Moi, je suis assez d'accord car ton message, là juste au-dessous, comporte des éléments importants. Cependant, je ne comprends pas ton manque de confiance en toi, mais il s'explique ; Cempuis ne nous avait pas préparés à ce genre d'épreuves, ce sentiment de différence (d'infériorité ?) je l'ai moi aussi ressenti à ma sortie de l'O.P. Dommage car tu avais des atouts considérables au regard desquels une faiblesse en anglais ne pouvait être que secondaire. Tu aurais pu aujourd'hui être Premier Ministre !!!! Va savoir.

Quoi que je fasse, je te demanderai ton avis.

N'hésite pas à compléter ou me proposer un autre sujet.

Je mettrai tout à l'heure sur la galerie photo le compte rendu de l'A.G. du 22 janvier. Il faut encore que je le travaille un peu.   Bonne soirée   Amicalement, Guy.

> Message du 15/02/12 De : " Edgar Duquesney " A : "Guy Hachour"
Bonjour Guy.

J'ai tardé à répondre à ton Email car j'ai eu quelques obligations familiales très prenantes.
J'ai quand même eu le temps de lire le compte-rendu de l'A.G. du 22 janvier. En regardant la liste des présents à cette Assemblée, j'ai constaté que j'en ai connu au moins 8 d'entre eux. Bernard Billy est-il le fils de Monsieur Billy le prof de menuiserie ?
Ton compte-rendu est parfait et avec ton équipe vous faites vraiment un boulot extraordinaire. Les nouvelles technologies ont vraiment changé toutes les données : on met maintenant tous les "Cempuisiens" sur DVD !!
À ma sortie de l'O.P., je suis allé à quelques réunions des anciens rue de l'Arbre sec à Paris. Il y avait Henriette Tacnet, Marcel Vigneron et bien d'autres. C'était l'époque du "tout papier" ! Il faut savoir s'adapter.
Pour en revenir aux quelques pages que je t'ai envoyées, tu fais comme tu veux, ton idée est excellente.
Bonne journée. Amicalement, Edgar.

Quelques souvenirs...

5 Février 1947 – La camionnette qui nous a récupérés à la gare de Grandvilliers arrive à Cempuis, longe un long mur de briques, passe un grand portail métallique et nous dépose devant une grande bâtisse en briques rouges. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit de la « Cour d'Honneur ». Un homme d'une quarantaine d'années sort d'un bureau et s'adresse à nos accompagnatrices :

" — Ce sont les petits Duquesney ?
- *Oui : Edgar - Marie-Jo - et Christian*
- *Emmenez le petit à l'infirmerie, il n'a que 4 ans et demi. Il y restera quelques mois.*
- *Bien Monsieur le Surveillant général."*

Marie-Jo et moi voyons notre petit frère Christian suivre une dame.
Une autre dame nous a emmenés à la « lingerie » où l'on nous a habillés de la tête aux pieds. Tous nos vêtements étaient marqués d'un numéro.

" — Je suis le 88 et Christian aura le 89 quand il sortira de l'infirmerie.
- *Moi j'ai le 62 dit Marie-Jo."*

Nous avons ensuite rejoint des garçons et des filles de tous âges, dans une grande cour de récréation.
Ainsi a débuté notre vie à l'O.P. le mardi 5 février 1947. Je me suis fait un copain tout de suite. Il était un peu plus âgé que moi d'un an ou deux peut-être : Jacques Martin (pas l'animateur !)
Il m'a appris ce qu'il fallait savoir à l'O.P. Quels étaient ces grands bâtiments ? le « TOURNAIRE » où il y avait le réfectoire et les cuisines, les dortoirs des petits et petites au 1er étage et les moyens et les filles au 2e étage.
Le « NORD-SUD » qui abritait les classes au rez-de-chaussée et des dortoirs au dessus.
La « SALLE DES FÊTES » qui faisait le pendant du Nord-sud de l'autre côté de la cour de récréation.
La « CORDONNERIE » en léger contrebas de la salle des fêtes (elle a été déplacée dans la Cour d'Honneur bien plus tard) l'atelier de Théo DELAPORTE (la terreur de tous les gamins qui avaient perdu trop de clous sous les galoches !!)
Faisant face au bâtiment TOURNAIRE, mais en contrebas de la cour de récréation, les « BUREAUX » — Directeur, Surveillant Général, quelques appartements, les « CIROIRS » et les ateliers « MENUISERIE et MÉCANIQUE » de MM.Richard et Billy.

J'ai très peu de souvenirs marquants de mes premières années d'O.P. Je m'étais intégré tout naturellement, ma scolarité se passait très bien et de caractère timide et réservé, je passais inaperçu. Je suis persuadé que bon nombre de mes camarades de l'époque ne se souviennent pas de moi.
Je n'ai pratiquement que des bons souvenirs de Cempuis. Je vais essayer de vous en faire partager quelques-uns.

Notre frère Christian qui n'avait pas 5 ans (âge obligatoire pour être scolarisé à l'O.P.) est resté environ 1 an à l'infirmerie où il était particulièrement gâté par les infirmières ! Il leur en faisait pourtant voir. La cuisine de l'infirmerie était bien meilleure que celle que nous avions au réfectoire, mais Christian était tellement difficile qu'il disait aux infirmières :

" - J'en veux pas de votre viande, chez moi je ne mange que du poulet. "

Ce qui les faisait rire, car à l'époque, le poulet était rare et cher.

J'ai peu dormi dans les dortoirs Nord-Sud car je me suis retrouvé très rapidement moniteur dans le dortoir des petits. J'y suis d'ailleurs resté jusqu'à ma sortie de l'O.P. en 1954.
Il y avait toujours 4 moniteurs dans le dortoir : un à chaque coin. Les moniteurs devaient bien entendu suppléer la femme de service qui, elle aussi, couchait dans le dortoir.
Notre travail consistait, au moment du réveil à ouvrir tous les lits des petits, enlever les draps mouillés des « petits pisseurs » et veiller à la toilette (au lavabo d'eau froide).
Lorsque les petits étaient habillés, ils descendaient dans la cour avant le petit déjeuner et nous en profitions pour refaire tous les lits.

Le soir, dans la pièce servant de ciroir, nous donnions un coup aux chaussures des petits et notre journée de « moniteur » était terminée.

J'en ai eu des copains moniteurs, peut-être s'en souviendront-ils : Claude Voyer – Paul Pollard – Roger Le Blevec – Michel Vajda – Claude Lovati – Victor Amata et j'en oublie !
Nous en avons passé de bons moments, car, nous avions quartier libre (dans le dortoir) quand les petits étaient couchés et surtout lorsque la femme de service était endormie (Mme Poret ou Mme Giraudon)

Nous étions des ados et nous avions toujours une fringale. Nous avions réussi à nous procurer la clef du réfectoire des surveillants et lorsque tout notre petit monde dormait, nous allions voir ce que les « pions » avaient laissé à table. Notre régal était la semoule au caramel. Les « pions » ne devaient pas l'apprécier car il restait toujours une grande assiette pleine que nous montions dans notre « ciroir » et que nous dévorions en riant. L'assiette servait de « soucoupe volante » par la fenêtre !

L'hiver, lorsqu'il faisait très froid, nous allions à la cuisine le soir chercher un broc plein de tisane bien chaude que nous distribuions aux petits. Nous y allions à deux et il nous restait toujours de la tisane dans les brocs. Nous allions la verser sur la glissade vers la cordonnerie. Le matin, tout était gelé et la glissade superbe !

Il y avait des modes à l'O.P. comme un peu partout je le suppose. C'étaient les arcs que nous fabriquions avec des branches de noisetier et de la ficelle, les toupies fabriquées avec des bobines de fil et des clous de nos galoches, accompagnées d'un fouet pour les faire tourner et expédier très loin ; les crosses de hockey fabriquées également avec des branches de noisetier, mais avec de gros nœuds ; il y avait les billes bien sûr et puis il y a eu les lampes électriques… J'en ai gardé un souvenir :
Comme beaucoup de mes camarades de mon âge, je m'étais procuré une lampe électrique. Je me rappelle c'était une *Leclanché* ! Elle éclairait bien. Le côté intéressant, c'était de s'en servir le soir dans le bois derrière le Nord-Sud, en essayant d'éblouir les autres et ne pas être reconnu. Certains d'entre nous avaient des lampes très puissantes. Je me souviens de celle de Victor Amata , un vrai phare de voiture !!
Me voilà donc dans le bois marchant avec précaution pour ne pas me faire repérer. Tout près de moi, un craquement de branche me fait retourner et je braque ma lampe électrique dans la direction du bruit. Je suis aveuglé par la lumière d'une autre lampe et je m'écrie :
" — *C'est toi Totor ?*
- *Non, ce n'est pas Totor !."*
Monsieur Carcaly le surveillant général est devant moi et me confisque ma lampe électrique.
Je ne sais même pas si Totor était dans le bois ce soir-là !
J'ai été privé de la séance de cinéma. Je n'ai pas vu *« La Bataille du Rail »*
Lorsque j'ai quitté l'O.P., Monsieur Carcaly qui était encore là m'a dit :
" — *J'ai bien dû te confisquer quelque chose, va dans mon bureau et reprends ce qui t'appartient."*
Je ne me suis pas fait prier et j'étais stupéfait : une caverne d'Ali Baba. Partout sur les murs il y avait un tas d'objets confisqués, bien rangés !
J'ai pris une lampe qui me semblait encore mieux que la mienne. Je l'ai conservée de nombreuses années après ma sortie.

Les promenades n'étaient pas toujours très intéressantes. Nous allions presque toujours aux mêmes endroits : Le Hamel, le Mont Saquin… et puis cela dépendait beaucoup du surveillant chargé de nous accompagner.
Il y en a qui étaient sympas et nous laissaient un peu de liberté sur le chemin : nous pouvions ramasser des pommes, des « poirettes à cochon », des faînes et en remplir nos poches.

D’autres nous faisaient faire la promenade comme une marche forcée : à peine arrivés au lieu prévu, il fallait repartir. Pas le temps de jouer aux indiens ou à d’Artagnan !

Et puis il y a eu M. Chemla

Lorsqu’il a pris notre groupe, nous étions en C.C.1 (cours complémentaire 1re année de Monsieur Lentheric.) Nous avions tous 14 ou 15 ans.

Le jour de sa première promenade, il était cool pendant le trajet et toujours un peu dans ses pensées. Alors que nous arrivions au Hamel, il nous dit :

" - *Voulez-vous que je vous raconte une histoire ? "*

Nous avons ricané : on n’est pas venus ici pour écouter des histoires !!

Pourtant, 4 ou 5 garçons et filles de notre groupe ont acquiescé et Monsieur Chemla a commencé à raconter une histoire de Pharaon d’Égypte et de mystère dans une pyramide.

Petit à petit, tout le groupe s’est assis et a écouté. Je dirais plutôt « a bu » les paroles du surveillant. Il racontait merveilleusement. Il inventait au fur et à mesure et nous tenait en haleine.

L’heure pendant laquelle nous aurions dû jouer a passé beaucoup trop vite.

" - *Je vous conterai la suite jeudi prochain*

- *Oh non M’sieur, continuez, on voudrait savoir !"*

Mais M. Chemla ne voulait rien entendre et nous rentrions à l’O.P. sans connaître la suite et impatients d’être à la semaine prochaine.

Le jeudi suivant, nous accélérions le pas sur la route pour passer plus de temps à écouter ce conteur extraordinaire !

Je n’ai jamais su quel diplôme préparait Monsieur Chemla, mais je pense que cela avait un rapport avec l’archéologie.

En 1947 le préau situé en bas du bâtiment Tournaire n’existait pas encore. Ce n’était qu’un énorme monticule de terre glaise bien grasse de couleur ocre. Nous nous en servions comme de la pâte à modeler pour fabriquer de petits sujets et l’été nous jouions aux billes ou aux osselets tout en observant des petites guêpes qui avaient fait des tunnels et qui s’activaient sans relâche.

Je me souviens d’un incident qui avait fait grand bruit à l’époque. C’était en 1947 ou 1948, je n’avais pas plus de 10 ans. Nous prenions notre repas de midi au réfectoire lorsqu’un « grand » a crié :

" - *Révolution !!"*

À ce moment-là, nous avons vu voler des assiettes, de la nourriture, des fourchettes enfin toute la vaisselle. Nous, les petits nous étions sous les tables à l’abri. Le surveillant général Monsieur Gentier alerté a accouru et au moment de passer la porte du réfectoire il a été bousculé par des grands qui sortaient en courant. Il est tombé et a eu le bras fracturé.

Je ne me rappelle pas pourquoi il y avait eu cette « révolution », mais quelques grands ont été sévèrement punis.

Si d’autres souvenirs me reviennent, j’essaierai d’en faire profiter les lecteurs du « Cempuisien »

Edgar Duquesney – Cempuisien du 5 février 1947 à juillet 1954.

Quelques souvenirs…

Claudine Mouchart, élève à l'O.P. de 1948 à 1961

Ma sortie, je l'ai vécue avec joie et angoisse.

J'ai quitté l'O.P. comme j'y suis arrivée, en compagnie d'une assistante sociale. Elle m'a escortée jusqu'au foyer de jeunes travailleurs de Fontenay-aux-Roses dans la banlieue sud de Paris. Je possédais une valise en carton peu garnie, un tailleur « pied-de-poule rose et noir » sur le dos, un billet de 50 F, et rien d'autre. J'avais un trousseau bien maigre, pas de linge de toilette… Pour me lever pour aller au travail : pas de réveil.

Seule, j'étais seule, personne pour me guider. Autant être dans l'inconnu. J'ai continué vers l'inconnu en prenant, pour la première fois, le bus et le métro, destination Guy Moquet Paris 17e, chez mon frère chercher quelques effets supplémentaires.

CE1 (Mme Henry) : Je garde en mémoire ma première récitation, « *Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, je partirai…* » (Victor Hugo).

Mon premier livre de lecture m'a traumatisé pendant une longue période. Il relatait l'histoire d'un pêcheur qui attrape le tétanos avec une piqûre d'épine et meurt dans d'affreuses souffrances, laissant orphelins sa fille Léa et son jeune frère.

CE2 (Mme Calmy) : J'ai bien aimé cette institutrice. Avec elle j'ai appris « *Tu seras un Homme mon fils* » (Rudyard Kipling).

CM2 : Comme Jean-Claude Di Camillo plus tard, je dois me mettre en génuflexion sur une règle en fer. Je pensais que ce genre de punition était obsolète.

Gymnastique corrective. Sous la tutelle du prof de gym, Mr Devime, un cours a été effectivement mis en place. Je l'ai suivi. Il n'a guère duré plus d'un trimestre.

Auto-conflit

L'homme de la maison a décidé de changer de voiture. Depuis toujours je le laisse maître en matière de choix du véhicule familial. Du moment que ça roule, et que c'est confortable à la conduite.... Ce qui fait que depuis sa première voiture, la maison reste fidèle à une marque connue dont longtemps concepteurs et constructeurs officiaient sur le territoire français.

Interrogation : la campagne de publicité du dernier modèle de la marque a pour slogan : *Let your body drive.*

Incompréhension : sur le site internet officiel de la marque en France, je ne comprends pas la signification du slogan général : *Motion & emotion.*

Stupéfaction : on m'invite à participer au jeu concours : *Shake your 208* pour avoir une chance de gagner la *208 Ice velvet limited edition !*

Insurrection : je ne vais même pas jusqu'au *showroom* pour imposer mon veto ; on ira prospecter auprès d'une célèbre marque américaine dont le slogan et le site publicitaires sont libellés en français.

Marie-Christine Vacavant

Quelques souvenirs du prof de mécanique

Claudine Mouchart, élève à l'O.P. de 1948 à 1961

La chienne et son petit :

Deux coups de feu ont troublé la sieste d'un chaud après-midi d'été, durant les vacances scolaires à Mers-les-Bains.

Nous avions tous compris ce qui s'était passé : le prof de mécanique, qui officiait comme directeur durant les vacances, venait d'abattre une chienne et son petit…

Ce prof est arrivé à l'O.P. avec femme et enfants et un grand chien berger allemand. La direction de l'époque lui a fait comprendre que son chien était indésirable au sein d'un groupe d'enfants.

Nous, les gosses nous adoptions « tout ce qui nous tombait sous la main » de vivant : mulot, escargot, hanneton, oiseau…

Je me souviens de l'élève Coutan[1] (son prénom je n'en ai aucun souvenir, on l'appelait toujours par son nom). C'était un grand (j'étais encore petite) ; il devait avoir dans les 14/15 ans. Il est arrivé, un jour, avec un petit chien, un bâtard genre ratier, qui s'est révélé être une petite chienne, que tous nous aimions et que nous accaparions dès que possible. Puis des chiots sont nés ; nous étions tous empressés autour de la mère et des petits qui passaient de mains en mains (un des chiots avait été adopté par Éliane, une femme de service qui a eu une triste fin). La direction n'y voyait pas d'objection.

Le prof de mécanique voyait cela d'un mauvais œil. Un bruit courait comme quoi il voulait supprimer ces chiens, ce qu'il a fait ! Coutan était effondré (c'était déjà quelqu'un de fragile et pas des plus favorisés) et nous tous étions choqués.

Bien sûr, le temps a cicatrisé cette blessure, mais je garde toujours au fond de moi cette belle journée ensoleillée qu'est venu noircir le bruit de deux détonations.

Mers-les-Bains :

Nous étions une dizaine à jouer, dans la cour, sur le côté de la colo.

Un terrain jouxtait l'aire de jeu sur laquelle des campeurs avaient dressé leurs tentes. Évidemment, notre curiosité d'enfants était attirée par ces personnes (nous avions une dizaine d'années).

Les hommes n'eurent rien trouvé de mieux que d'uriner juste sous nos yeux. Tout de suite hilares, nous les chahutions. Un chœur d'enfants s'est élevé « *Ils font pipi, ils font pipi, ils pissent !* »

Ils se sont plaints auprès du directeur de la colo qui n'était autre que le prof de mécanique.

Rassemblement : « *Quels sont ceux…. ?* » Nous avons été une dizaine à nous dénoncer.

Alignés sur chaque marche d'escalier entre le réfectoire et les dortoirs, face au mur sans bouger, sans parler. Depuis la fin du repas jusqu'au goûter il nous a fait subir un interrogatoire individuel.

Je me souviens qu'il me menaçait de tout rapporter à mon frère aîné pour lequel j'avais une grande affection et qui avait pris le relais de mon père lorsqu'il a quitté l'O.P.

À la fin de l'après-midi, le verdict est tombé : pendant le reste des vacances nous devions passer les journées ensemble : pour les repas, les récréations, les promenades, la sieste. Nous étions regroupés avec interdiction de communiquer, suppression de baignades, de dessert, etc.

Les promenades se passaient sans dire un mot. Et ce, pendant une semaine.

Voilà pourquoi je dis que c'était un fâcheux caractériel pour le comportement qu'il avait envers nous et pour la sentence très dure pour des gamins : ce sont les adultes qui auraient dû être sanctionnés.

---

[1] Paul.

Pour le bulletin n° 211 de décembre 2011 et tous les autres, anciens et futurs.

Christiane Boulay élève à Cempuis de 1963 à 1973

Pour les Fêtes de fin d'année, j'ai reçu dans ma boîte aux lettres le Bulletin d'hiver des Cempuisiens. Un beau cadeau ! BRAVO !!!

Le choix des photos, très bien. J'adore celle des deux enfants en couverture. Entre deux voyages, j'ai déjà lu quelques articles, ceux de Jacques K., de Claudine M., de Gérard W. Je l'emmène à la montagne pour le lire près de la cheminée.

Que dire de plus, merci à tous les intervenants, Guy, Danièle et tous les auteurs du moment pour nourrir le bulletin de leurs photos, de leurs souvenirs, de leurs ressentis. Un arrêt sur image, en image, de la vie à l'O.P. à travers les âges.

Sans les photos partagées, les récits de tous qui viennent enfler les pages du bulletin pour nous raconter, nous rappeler comment c'était avant, la vie à l'O.P., cela en serait fini avec le lien papier qui tisse sa toile entre nous. Un moyen de lire les nombreuses confidences, racontées à voix basse, ou bien dans un cri pour faire fuir les angoisses anciennes.

Tout en pudeur, un don de soi, un voile levé. Du temps passé pour que vive l'Amicale, maillon indispensable pour coordonner nos retrouvailles, le temps d'une journée, d'un repas, d'une sortie, d'une photo, d'un bulletin… prochain.

Il y a cette phrase de James Joyce que je trouve admirable :

« Ce que tu donnes est à toi pour toujours, personne ne pourra jamais te le prendre ».

J'ai mis mon second album sur le site. Je pensais faire plus court, mais non. Je n'y vais pas tous les jours, alors, voilà, j'aime tout, Mers, les lieux, la mer, et mes souvenirs. Les vôtres, bien souvent.

J'ai écrit un petit texte très spontané suite à la mise en place de mes photos de la Pentecôte, avant Noël (période, l'an dernier, où l'on débattait de l'amour ou pas pour nos instits, ce qui avait fait couler beaucoup d'encre) sur le site *Le Cempuisien.fr*.

Tel quel. Le travailler, il serait différent, donc moins dans l'immédiateté. Tant pis, pour la mauvaise syntaxe. Je ne veux pas faire des vers, juste vous exprimer mes sentiments du moment. Ils sont plutôt dans l'empathie en ces veilles de Fêtes de fin d'année.

Amis Cempuisiens,

Merci à tous pour vos photos,
Anciennes, nouvelles, et les prochaines
Vos albums de notre enfance,
Sur le site du Cempuisien.

Vous avez aimé l'Album de Cempuis,
Voici celui de Mers-Les-Bains, année 2011.
Je sais, c'est beaucoup d'images.
Avec l'ère numérique, on ne compte pas.
J'ai fait un choix pourtant.

Je suis tellement émue de revoir ces lieux,
Comme beaucoup d'entre nous.
Je suis heureuse de vous les partager,
De faire la promenade avec vous,
Loin, jusqu'à là-bas, à Cempuis et à Mers.

Vous, qui n'avez pu venir
Vous, qui n'osez faire le voyage
Vous, qui ne viendrez plus
Pour revivre ces moments rares,

Quelques images pour les Fêtes
Que celles-ci soient les meilleures
Pour vous tous, en famille
Parmi vos proches,
Au Nouvel An, à tous

Meilleurs Vœux 2012
Amis Cempuisiens

Pentecôte 2012

Alain Fourrier élève à l'O.P. de 1946-1960

Cette année encore, la Pentecôte 2012 a été une réussite. Nous étions environ 45 Cempuisiens, amis et proches. Le soleil et la chaleur étaient aussi invités… mais nos cœurs étaient tristes, malgré l'accueil chaleureux qui nous est toujours réservé par le personnel de la Maison Marcel Callo. Nous venions d'apprendre l'absence de Roger Grappey et Josette. Roger a fait un Accident Vasculaire Cérébrale (AVC) il y a environ un mois. Il se trouve en ce moment en rééducation à l'Hôpital d'Orgemont. J'ai pu d'ailleurs m'entretenir avec lui par téléphone grâce à une Cempuisienne (je pense Christiane Kramp). Tous les Cempuisiens et Cempuisiennes ont une pensée affectueuse pour lui, il va lui falloir du courage et de la persévérance, mais nous savons qu'il n'en manque pas, alors nous lui souhaitons un bon rétablissement et nous lui disons à bientôt. Guy Hachour ainsi que Roland Léonard n'étaient pas là non plus. L'amicale était très réduite cette année. Mais n'oublions pas René Fressinet qui était présent.

Heureusement, nous avions Danièle Gareau pour déposer la gerbe de fleurs près du perron, aidée de Maryvonne Plichon qui a écrit et prononcé le discours dans la Cour d'Honneur, en hommage à nos soldats morts au combat en 1939-1945. Elle avait très peur, mais s'en est tout à fait bien sortie. Elle a été très courageuse, nous sommes tous fiers, nous la remercions. La Marseillaise a clôturé la Cérémonie.

> *« Comme chaque année à pareille époque, Cempuisiens, Cempuisiennes, amis, camarades, nous vous remercions d'être présents aujourd'hui pour honorer la mémoire des anciens Cempuisiens disparus au cours des guerres 14/18 et 39/45.*
> *À nos chers disparus… Vous qui reposez… je ne sais où.*
> *Avez-vous seulement une sépulture digne de votre sacrifice ? Etes vous les oubliés de tous ces massacres ? Eh bien non ! Car toute modeste que soit votre présence immortalisée sur ces plaques du souvenir, sachez camarades disparus, que notre devoir de mémoire restera intact, et que des générations d'anciens Cempuisiens qui vous auront suivis, pas une n'aura oublié votre sacrifice pour la défense de notre pays et de notre liberté.*
> *En l'honneur de nos camarades Cempuisiens morts pour la France, je vous demande une minute de silence. »*

Ensuite, nous nous sommes rendus au Caveau du fondateur de la maison, Gabriel Prévost, comme il se doit, pour nous rappeler le Généreux et Grand Homme qu'il fut.

Tout en bavardant avec d'anciens ou nouveaux Cempuisiens qui n'étaient pas revenus depuis de nombreuses années, voire 40 ans parfois, comme Marie-Joe Descharles, nous avons gravi l'escalier pour nous retrouver dans le réfectoire autour « du pot de retrouvailles » et ensuite, nous avons pu apprécier le succulent repas servi par le personnel de Marcel Callo.

Comme il est de coutume depuis plusieurs années, Maryvonne Plichon nous a fait chanter « La marche des Cempuisiens » et d'autres chants revigorants.

Quant à nous, l'après-midi ensoleillé fut réservé à une promenade dans la campagne et le village de Cempuis, avec Monique et Raymond Dupont ainsi que Marie-Joe Descharles et son mari Édouard venus de Cannes La Bocca.

Pour terminer la journée, à 20 heures, nous avons partagé le repas offert par l'amicale, avec une vingtaine de personnes, toujours dans le réfectoire de la Maison Marcel Callo. Grâce à Danièle Gareau et sa sœur, la soirée était très sympathique.

Encore merci à tous, pour cette journée magnifique passée à Cempuis, qui nous a fait replonger dans « la maison de notre enfance » avec de bons et moins bons souvenirs…

Amicale des anciennes et anciens élèves de l'Institution Gabriel Prévost
Compte rendu de l'Assemblée Générale du 22 janvier 2012

La séance est ouverte à 15 h 30 par Roland Léonard.

Avant de donner la parole à Guy Hachour, Roland Léonard nous souhaite la bienvenue et nous présente ses vœux à l'occasion de la nouvelle année.

Etaient présents :

Roland Léonard et Meggi
Guy Hachour
Danièle Gareau
Geneviève Bertin et une amie
Gisèle Shih Yen Sheng
Viviane Triquet
Bernard Triquet
Christiane Kramp
René Fressinet
Monique Gareau et Kader
Ange Filoreau
Jacques Koch
Christian Bard et Sonia
Christiane Boulay
Daniel Aubertin
Mireille Aubertin (Lenthéric)
Alain Fourier et Bernadette
Roger Grappey et Josette
Joëlle Maublanc
Patricia Maublanc
Régine Maublanc et Jean-Yves
Bernard Billy et son épouse
Philippe Lavacquerie et son épouse
Robert Houlou
Évelyne Pellier et Guy
Monique Bernard

Guy Hachour présente les activités inscrites à l'ordre du jour de notre Assemblée Générale.

1 Galerie photo

Cinq mille cinq cents photos sont visibles, dont plus de deux mille de l'O.P. et d'époque, un bon millier de Mers, le reste étant constitué de photos contemporaines et de photos personnelles. Après quatre années d'existence, nous pouvons considérer que l'essentiel des clichés a été fourni à Guy Hachour. Si Roland Lénoard, titulaire du site, continue de lui accorder sa confiance, Guy Hachour poursuivra la gestion de cette galerie photo, le principal ayant été réalisé.

Les participants félicitent et remercient chaleureusement Guy Hachour pour l'énorme travail accompli durant ces dernières années. Grâce à cette initiative, beaucoup de Cempuisiens ont pu se remémorer de beaux souvenirs de camaraderie et quelques-uns se sont ainsi retrouvés après parfois plus de 30 années de séparation. Il est également important d'ajouter que bon nombre d'entre-nous — souvent à la recherche de repères liés à la petite enfance — ont dorénavant dans leur boîte à souvenirs quelques photos, la plupart n'ayant eu pour seul héritage que la défection de leurs parents.

2 DVD 'Archives de l'Association' et CD de la fanfare

Alain Fourrier, que l'Amicale remercie, nous a fourni des enregistrements de la fanfare datant des années 70. Guy Hachour les a numérisés en MP3 et WAV. Il précise qu'ils sont accessibles sur Internet et que l'adresse est disponible sur la galerie photo.
Guy Hachour se propose, s'il y a plusieurs demandes, de zipper l'intégralité des morceaux, facilitant ainsi le téléchargement. Deux CD sont disponibles le jour de l'Assemblée Générale au coût de 10 euros. Christian Bard et Robert Houlou s'en portent acquéreurs et remettent leur paiement à notre trésorière Danièle Gareau.
Trois DVD archives sont encore disponibles au coût de 50 euros pour les membres de l'Amicale. Le DVD contient de nombreux documents : ouvrages, photos, les bulletins "Le Cempuisien" dans sa quasi-intégralité depuis sa parution (seuls 15 numéros sont manquants sur environ 430 publiés : série 1 n°s 2 - 5 - 6 ; série 2 n°s 45 - 46 - 47 ; série 4 n° 70 - 93 - 94 - 97 - 99 - 109 et les tout derniers n°s de la série 5 (209 à 211) que Guy Hachour peut envoyer, le cas échéant, au format PDF).

3 Vœux et anniversaires

René continue d'envoyer cartes d'anniversaire et vœux aux plus anciens. 79 cartes postales ont été rédigées en 2011… félicitations René. Nos chers anciens lui en sont, comme chaque année, infiniment et fidèlement reconnaissants.

4 Compte rendu de l'exercice financier

Danielle Gareau remet à chaque participant les comptes de l'année 2011.

EXERCICE FINANCIER 2011

RECETTES		DEPENSES	
COTISATIONS	2 175,00 €	PAPETERIE CONSOMMABLES	1 662,65 €
DONS	655,00 €	FRAIS POSTAUX	1 018,23 €
RETARDS SUR COTISATIONS	55,00 €	CAVEAU ET CEREMONIES	120,00 €
REPAS	531,00 €	REPAS	727,45 €
		FRAIS DE PHOTOCOPIEUR	50,00 €
SOUS TOTAL	3 416,00 €	SOUS TOTAL	3 578,33 €
DIFFERENCE SUR EXERCICE	162,33 €		
TOTAL	3 578,33 €	TOTAL	3 578,33 €
AVOIR AU 01 JANVIER 2011		AVOIR AU 31 DECEMBRE 2011	
BANQUE	7 630,58 €	BANQUE	7 468,25 €

La cotisation est maintenue à 25 euros pour l'année 2012 et n'a pas été modifiée depuis 2006 (sauf en 2009 et 2010 où elles furent fixées à 20 euros).
Quelques Cempuisiens, mais pas seulement des Cempuisiens, nous font parvenir des sommes supérieures au montant de la cotisation, 50, 100, 200 euros... Ces dons nous permettent de financer en partie nos rencontres et l'envoi de vœux de fin d'année aux plus anciens. Nous remercions les généreux donateurs.

Danièle Gareau précise que le nombre de cotisants a diminué, cent huit en 2010, quatre vingt-sept en 2011 et craint — d'après quelques propos rapportés — que certains Cempuisiens, réticents à libeller leur chèque de cotisation à son nom, aient décidé pour cette raison de ne pas renouveler leur adhésion. Les adhérents présents s'étonnent de cette « rumeur » et renouvellent leur entière confiance à leur trésorière Danièle Gareau.

L'un des postes principaux de dépenses est constitué par le tirage de la couverture couleur du bulletin. Il est donc envisageable de ne conserver que les première et deuxième pages afin de limiter les frais de toner.

Le traditionnel repas d'automne n'ayant pas eu lieu cette année 2011, l'Amicale a décidé de minorer le prix du repas de janvier 2012 le fixant ainsi à 10 euros par participant.

Le rapport financier est adopté à l'unanimité des présents.

5 Prochain bulletin, n°212, et après ?

Le numéro 212 est déjà en route. La date de sa parution sera fonction des contraintes de Danièle Gareau et de Guy Hachour, mais aussi du volume des articles proposés. Roger le Blevec, Christiane Boulay, Gérard Weber, Joëlle Maublanc, Edgar Duquesney sont déjà à l'affiche.
Guy Hachour invite les Cempuisiens qui souhaitent s'exprimer dans le bulletin, à ne pas tarder à lui adresser leurs articles ou récits, car ce sera peut-être le dernier. Nul ne sait quand paraîtra le n° 213, ni même s'il paraîtra. En effet, après 14 années et 29 bulletins à son actif, Guy Hachour pense qu'il est temps d'envisager sérieusement sa succession à son élaboration. Cela l'amène naturellement à suggérer qu'un remplaçant ou une remplaçante se manifeste dès maintenant pour prendre sa suite.

Un membre de l'Amicale a demandé ce que Guy Hachour avait envisagé pour la sauvegarde des bulletins, sauvegarde qui serait à la portée de tous, chercheurs, historiens, badauds, curieux et anciens, car ils sont une grande partie de la mémoire de l'O.P. et à ce titre, précieux. Guy Hachour répond qu'il n'a, dans l'immédiat, rien prévu, les anciens étant eux-mêmes dépositaires de cette mémoire au travers de leur collection personnelle et des DVD reprenant lesdits bulletins.

Bernard Triquet propose que l'ensemble des archives des bulletins soit mis à disposition de la Bibliothèque Nationale afin qu'elle dispose d'une banque de données perpétuant ainsi notre mémoire cempuisienne. Cette idée est reçue très favorablement par les membres de l'Amicale et à l'unanimité des présents.

6 Animateurs de l'Amicale

Lors de l'Assemblée Générale du 18 janvier 2009, notre regretté Président, Jean Saïdi, informait les sociétaires de la « dissolution » de notre association au profit de la création de l'« Amicale des anciennes et anciens élèves de l'Institution Gabriel Prévost ». En janvier 2010, afin d'assurer une continuité dans leur action, les animateurs avaient été élus pour trois années. Nous nous étions donné cette échéance pour une « reprise de l'Amicale ». Les animateurs de l'Amicale réitèrent aujourd'hui leur souhait d'être remplacés dans leurs fonctions et de pourvoir à leur remplacement d'ici à la fin de l'année 2012.

Outre le remplacement de Guy Hachour à la confection du bulletin, Danièle Gareau souhaiterait qu'un membre de l'Amicale prenne sa succession dans la reproduction du bulletin, son assemblage et son envoi aux adhérents.
Ange Filoreau se propose spontanément de réaliser bénévolement la reprographie complète du bulletin, y compris les tirages en couleur. L'Amicale l'en remercie et reçoit favorablement cette proposition à la majorité des présents. Préalablement à son engagement, Ange Filoreau testera la qualité du tirage à partir d'un ancien numéro et en rendra compte à l'Amicale. Guy Hachour se chargera de lui envoyer un document-test à reproduire sous forme de PDF.

Quant à Roland Léonard, touché par la sagesse de l'âge, il "dételIera" définitivement l'an prochain après dix années d'activité au Comité.

L'ensemble des participants remercie très chaleureusement les animateurs de l'Amicale pour leur dévouement et leurs actions, en espérant qu'elle trouvera des successeurs pour sa pérennité.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 16 h 30.

À la façon de « Je me souviens… »

Roger Le Blevec, élève à l'O.P. de 1945 à 1955

… qu'en relisant d'anciens bulletins cempuisiens, la promotion 1939, il y avait une fille du nom de Léonie M. ; Celle-là qui, dans ma décennie cempuisienne, m'avait sournoisement balancé une magistrale gifle derrière la tête. J'ignorais son passage à l'O.P. en tant qu'élève ;

… qu'indiscipliné, comme Marcel Paris l'était en son temps avec le chef de musique M. Roger, je n'ai pas été autorisé à participer à la fanfare de Marcel Aubertin…
Par contre, la chorale, un vrai plaisir ;

… d'une maman venant rendre visite à ses enfants de Paris à l'O.P., et cela à pied ! Quel courage et quel amour pour ses gosses !

… de nos cabanes dans les arbres du bois, une planque pour nos pommes et nos lance-pierres ;

… du champ de poiriers à droite de l'allée montant à la maison du jardinier. C'est là que nous mangions nos meilleurs fruits, les « poires à Gueudet », probablement le nom du propriétaire du terrain à l'époque ;

… du soin qu'apportait à ses ruches d'abeilles M. Albert Desauty, ancien maître du préapprentissage ;

… qu'il pouvait être fier mon cher camarade Claude Landard d'avoir chanté en duo avec Madame Aubertin lors d'une fête de Pentecôte ! Daniel Aubertin s'en souvient ; sa maman avait une voix destinée pour l'opérette ;

… des bancs en ciment sous la marquise ; après guerre, un élève y avait percuté dessus le détonateur d'une balle et avait été gravement blessé ;

… qu'un gars, du dortoir Nord-Sud, en crise de somnambulisme, marchant sur l'appui de la balustrade au dessus de la marquise, n'a heureusement pas chuté ;

… des deux châteaux d'eau dans l'allée du bois, face à l'infirmerie : la tonne des filles et la tonne des garçons. Nous montions par l'échelle extérieure ; J'y suis monté que deux fois, pas vu, par pris ! Téméraires les gars de l'O.P. ;

… des années 1954-1955, moniteur au petit dortoir avec Victor Amata. Il m'avait offert un poster du « Trio Marnhy », harmonicistes. J'ai gardé très longtemps l'affiche au dessus de mon lit. Deux membres du groupe étaient frères de Victor et de Julien ;

… qu'en 1957, j'ai retrouvé le Trio Marnhy avec Victor pour des séances de dédicaces, à Paris lors de la « kermesse aux étoiles », fête organisée aux Jardins des Tuileries par les anciens de la 2e DB au profit de leurs œuvres sociales ;

… que la première fanfare de Marcel Aubertin était composée de 17 gars et de 5 filles. En 1913, M. Roger – avec bien plus d'instruments – avait 72 fanfaristes !

… qu'en cours complémentaire 2e année, classe de Mr Calendrier, j'ai, en lecture expliquée d'une fable – en l'occurrence « Le cochet, le chat et le souriceau » - obtenu l'annotation

suivante : « excellent exposé, bonne explication, énormes progrès dans l'expression des idées ; continuez » ; trois fois « TB » ; note : 19/20 ; notes de travail supplémentaire 20+20+20. Pensez bien ! ma moyenne remontant à : 4+12+19+20+20+20 = 95 : 6 = 15,83 ! Mon euphorie n'aura pas duré… je fus vite retombé dans les profondeurs du classement !

… que, pour une fête de Pentecôte, un pion désirait que nous interprétions sur scène la pièce d'Edmond Rostand « Cyrano de Bergerac ». Tout est tombé à l'eau, faute de costumes… Mon texte ne comportait que 13 mots (fastoche) ; un seul des cinq actes programmés « *Monsieur de Cyrano vraiment nous tyrannise ; malgré ce tyranneau, on jouera la Clorise* ». Roxane était jouée par Christiane Dausque, si je m'en souviens ;

… j'avais, avec d'autres camarades, récupéré des baïonnettes provenant de l'occupation de l'O.P. par les Allemands. Nous nous prenions pour des mousquetaires, croisions le fer dans le bois. Aucun blessé, mais dangereuses armes blanches. La mienne est enfouie au pied d'un arbre du bois depuis bien longtemps déboisé ;

… qu'à chaque séance de ciné, nous attendions le grand film avec impatience. Un documentaire était projeté avant, toujours le même : « Pipeline », construction d'Oléoduc en Afrique du Nord. C'était vraiment ras-le-bol et répétitif. « *Le pétrole aura le dernier mot* » était le mot de la fin… Cela se confirme actuellement ;

… avoir maintes fois raconté à Robert Beau (dit Bobol) la signification de mon nom « Le Blévec » en Breton : « le poilu ou le chevelu », alors que j'ai plutôt la calvitie généreusement dégarnie ! Robert me disait à propos de deux sortants (année 1942) : « *un camarade s'appelait Ernest Mosch (plutôt beau gosse) et moi Robert Beau (plutôt moche)* » et aussi « *un Violette (garçon) et une Vérin (fille)* » ;

… que le verger parallèle au terrain de foot, comportait 16 variétés de pommes et qu'à présent, si vous regardez la première page du bulletin n° 209 du Cempuisien (photo de Gérard Knop), seuls deux arbres subsistent (difficile ainsi d'aller « à pommes » !) ;

… de la distribution gratuite de lait dans les écoles. C'est en 1954 que Pierre Mendès France, Président du Conseil, avait lancé cette initiative. Pour nous c'était un plus qui n'a pas perduré ;

… d'un vol à la réserve alimentaire qui se trouvait sous la cuisine du bâtiment Tournaire. Le coupable, Lucien B., eut affaire à la gendarmerie ; le préjudice était sérieux… la femme du chef gendarme travaillait en cuisine !

… que les dortoirs Nord-Sud/Nord-Nord, petits et petites, moyens et moyennes, ne comportaient qu'un seul WC à la Turque… Inutile de vous dire qu'il y avait la file d'attente chaque matin. Pas étonnant qu'il y eut des « pisseux » !

… qu'en octobre 1948, Roger Grappey écrivait sur son cahier journalier « *André Le Blévec va à l'enterrement de son père tué pendant la Guerre* ». Précision : notre maman faisait transférer à Paris Thiais, carré des « Morts pour la France », les cendres de papa mort trois ans avant sur le champ de bataille de Mulhouse. C'était une « exhumation ». Ce mot, ni Roger ni moi le connaissions ; à l'âge de 9 ans, nous n'avions pas de dictionnaire à l'O.P. ;

… du lundi 26 octobre 1953… « *L'élève Le Blévec, du dortoir Nord-Nord, refusa de se lever pour se rendre au lavabo, alors que le réveil était sonné depuis 10 minutes. Devant*

cette attitude, le surveillant tira les couvertures et les draps pour découvrir le lit. L'élève se leva et, sans un mot, envoya un coup de poing dans la poitrine du surveillant. Fait à Cempuis, le 26 octobre 1953. Mr Besnardeau ». Ce rapport à mon sujet fut adressé à M. le Surveillant Général Carcaly, avec une demande de sanction. Je me souviens de la punition : j'ai été, pendant 15 jours, rétrogradé au deuxième gauche chez les moyens ; plus de copains de mon âge… L'humiliation avait fait son œuvre ! Par contre, M. Carnaly punissait mais ne frappait pas ;

… que nous avions des correspondants d'écoles de La Ferté-sous-Jouarre et de Corse. Notre instituteur en CM2, M. Volle, nous demandait de donner de l'argent pour les réparations de la toiture du Château de Versailles !… une sorte de quête nationale que l'État prélevait, à nous, petits écoliers orphelins (honteux !) ;

… qu'en 1973, j'habitais le 19e arrondissement de Paris. Robert Beau (Bobol), ancien de l'O.P., était voisin de mon quartier et – ensemble – au bureau de l'association. J'avais l'habitude de l'emmener aux cérémonies et manifestations cempuisiennes. Bien des années après, en avril 1991, nous allons à l'O.P. pour la cérémonie du caveau. Robert Tabuteau se joint à nous. L'après-midi de ce samedi 20 avril, je décide de passer par Grandvilliers rendre une visite à un équipier de foot (1954-1955), Pierre Lefevre (gérant des Pompes Funèbres). Devant la vitrine, Tabuteau nous dit : - « *Quand je vais crever, je voudrais être enterré à l'O.P., oui mais j'ai le temps !* » - « *En voilà une idée !* » lui dis-je !… Sur ce, nous prenons la route de la capitale. Le 2 mai suivant, un appel de Bobol m'informait du suicide de Robert Tabuteau. - « *Que faisons-nous ?* ». En accord avec sa famille, le Maire de Cempuis, les Pompes Funèbres de Paris et de Grandvilliers, le permis d'inhumer fut autorisé là où il nous l'avait demandé. Ainsi repose notre camarade au cimetière de Cempuis-Le Hamel, près de la maison de son enfance en sa dernière volonté. Il avait quitté l'O.P. 49 ans auparavant. Monsieur le Maire, Jacques Coët, a fait une cérémonie aux drapeaux. Sa famille, Madame et Monsieur Robert Beau et moi étions présents ;

… que Cempuisiennes et Cempuisiens ont porté des noms des plus évocateurs et en sont fiers malgré les rires supportés pour certains. En voici quelques-uns tous issus de l'OP :

Les mois : Janvier, Maijuin, Juillet
La faune : Loriot, Merle, Rossignol, Loiseau
La nature : Forêt, Desjardins, Dubois, Brousse, Violette, Poirier, Pommier, Olivier, Doré, Fleury : Chantoiseau, Volle, Lamarre, Fontaine ;
Les métiers : Marchand, Tisserand, Barbier, Charpentier, Drapier, Boucher, Mercier, Pottier, Marin, Valet, Gouverneur, Vigneron ;
La monarchie : Leroy, Lecomte, Lenoble, Dauphin, Chatelain, Seigneurgent ;
Les hommes d'église : Leprêtre, Ange, Pelerin ;
Les êtres humains : Lebon, Lebègue, Beau, Mosch, Fort, Brun, Petit, Legros, Villin, Mouchart, Corniot, Pousset, Debout, Landru, Moitié, Vieille, Vieillard, Hoss, Rocques, Pluche ;
Les matériaux : Billo, Chaudron, Pointe, Acier, Tolle, Rabeau, Vérin, Epron, Robinet, Bonnet
La table : Poisson, Gigot, Sirot.

Je terminerai par « Guillemet » que je ferme…

Expression…

Daniel Renaudin, élève à l'O.P. de 1937 à 1948

Mon meilleur souvenir…

… Comme je l'ai déjà raconté dans un précédent bulletin, ce sont les vacances que j'ai passées chez Madame Quentin (ancienne femme de service à l'O.P.) à Feuquières. Elles ont été mon meilleur souvenir de gosse. Madame Quentin tenait un café (j'en ai bu des diabolos menthe !). Nous, à l'O.P. à cette époque, nous ne connaissions pas ça. Son mari était menuisier, le métier que j'aurais désiré faire. La vie en a décidé autrement. Des vacances de rêve !

… La dernière année que j'ai passée à l'O.P. en 1948 (comme c'est loin) à la Pentecôte, j'eus la très agréable surprise d'être appelé. Je pensais que c'était une blague, mais non, c'était Mauricette et Henri Wolff qui me faisaient cette surprise. En compagnie de Serge Delplanque et d'un autre gars, nous avons passé un très bon après-midi. Mauricette nous a photographiés devant le Caveau. Cette photo, elle me l'a envoyée de nombreuses années plus tard. Je l'ai redécouverte en feuilletant un de mes albums.
Que de souvenirs !

Mon plus mauvais souvenir…

Un des mauvais souvenirs (et ils étaient nombreux) qui m'a laissé un goût amer, fut lorsque M. Contini, le directeur, me fit venir dans son bureau pour m'annoncer que je restais un an de plus ! Comprenez mon désarroi. C'était à la mi-juin 1947 et nous quittions l'O.P. le 1er juillet. Quelle désillusion ! moi qui, comme tous ceux de mon âge, comptais les jours qui nous rapprochaient de la date de notre sortie, où nous allions retrouver notre famille. Que de projets qui s'envolaient…

À la question « *Peut-on juger ses parents* ? »…

Pour ma part, je réponds « oui » mais à certaines conditions. Ce qui motive ma prise de position, je l'ai trouvé quand j'ai demandé mon dossier aux Archives de Paris ainsi que celui de ma sœur Simone. J'y ai découvert que la demande de placement à l'O.P. de ma sœur a été faite lorsque j'avais dix jours. Ma mère sacrifiait Simone pour garder le nouveau-né. Ça m'a fait un choc ; ce qui ne m'a pas empêché d'aller la rejoindre six ans plus tard, en 1937.
Je n'ai connu ma sœur que quatre ans ; elle quittait Cempuis en 1941 pour aller retrouver notre mère dans la Sarthe. Il y avait déjà deux ans que nous n'avions pas revu notre mère et je recevais une lettre tous les mois. Simone non plus, je ne l'ai jamais revue. Je ne peux pas dire que j'ai vraiment connu ma maman. Simone décéda en 1944 d'une méningite foudroyante.
Comme les jours de visite des parents étaient longs ! Il est vrai que nous étions nombreux à attendre une visite sans espoir.
C'est surtout pour ma sœur que je réponds à la question « *Peut-on juger ses parents ?* ».
Notre enfance conditionne notre vie à venir.

À la question « *Ce qu'aurait pu être notre vie sans l'O.P. ?* »…

Je n'ose l'imaginer, surtout après ce que j'ai subi à ma sortie de l'O.P.
Pour ma part, je n'étais pas très bon élève à Cempuis mais j'avais des excuses. J'ai tout de même eu mon certificat d'études.
Sans mon passage de onze années à l'O.P., je n'aurais pas eu droit à une si bonne éducation, malgré le manque d'enseignants qui avaient été appelés pour la guerre. Je n'aurais pas non plus pu faire un an de cours complémentaire, ce qui m'a donné certaines bases.
Quand je suis arrivé à Cempuis, je ne savais pas ce qu'était l'électricité ni l'eau courante. Chez ma tante dans la Sarthe, on allait chercher l'eau au puit et on s'éclairait à la lampe à pétrole.
Quand j'y suis retourné, onze ans plus tard, rien n'avait changé.
J'ai travaillé dans les fermes et ensuite à l'usine comme beaucoup d'entre nous.
C'est la vie, il y a plus malheureux que moi.
Pour moi, mon passage à l'O.P. a été bénéfique et je dis MERCI Cempuis.

Quelques appréciations…

Roger Grappey, élève à l'O.P. de 1942 à 1952

J'ai reçu ce message de Roger avant qu'il ne soit malheureusement frappé d'un accident vasculaire au début de l'été. Dans cette dure épreuve, nous lui souhaitons un prompt rétablissement en lui renouvelant ici notre plus fidèle et très sincère amitié.

Guy Hachour

Il y a déjà eu des compliments sur le travail effectué par notre ami Guy Hachour afin de nous permettre d'avoir des nouvelles de notre Grande Famille Cempuisienne.

De génération en génération, nous qui étions petits garçons et petites filles, nous avons eu à l'O.P. la chance de rencontrer les anciennes et les anciens à toutes occasions et notamment lors des visites des parents tous les mois à l'O.P. et à la Pentecôte. Pour ma part, j'ai rejoint l'association en 1994.

L'année 1952 où je suis sorti, j'ai fréquenté l'association faisant partie de la chorale, puis malheureusement j'ai interrompu ces relations car il y eut le départ à l'armée et à mon retour j'ai fréquenté, puis le mariage et l'arrêt des sorties… Donc pendant 35 ans, il y avait bien des moments où je pensais à ces années à la pension. Et comme je vous l'ai dit plus haut, en 1994, j'ai alors rejoint la Grande Famille, en y retrouvant toutes ces anciennes et tous ces anciens.

Mais assez parlé de moi ! Encore des compliments à Danièle Gareau pour le travail de tirage et l'expédition du bulletin.
Comme nous l'avons apprécié et fait paraître dans le n° 211, à toi Guy nos compliments et remerciements pour la réalisation de nos bulletins de liaison.
Je voudrais dire également un grand merci à notre ami Roland Léonard qui s'est dévoué afin que notre amicale existe toujours.
Et il ne me faut pas oublier René Fressinet qui consacre beaucoup de son temps, car j'ai souvent le plaisir d'entendre les anciennes et les anciens dire « *Ah ! l'amicale n'a pas oublié ; j'ai reçu une carte pour mon anniversaire !* ». Enfin, le rouage fonctionne à merveille !

Pour les Amicalistes, que cela continue et je pense que beaucoup sont d'accord avec moi !

Quand on reçoit le bulletin, après l'ouverture de l'enveloppe, apparaît déjà la qualité du travail pour la couverture, et ensuite on plonge avec plaisir dans le contenu, que ce soit des poèmes, des comptes rendus et principalement la famille Cempuisienne.

Que beaucoup continuent à faire parvenir leurs souvenirs afin que l'on garde toujours le lien avec notre Grande Famille !

Encore bravo à l'Amicale !

Amitiés cempuisiennes.

Je ne suis pas celui que vous croyez

Gérard Weber élève à l'OP de 1952 à 1961

Lundi 11 juillet 1960, premier jour de la semaine mais aussi celui de mon 15e anniversaire. J'ai grandi, ma force physique et ma force mentale sont maintenant suffisantes. J'ai pris la décision de conduire mon destin.

Le juge pour enfant m'a reçu cet après-midi. Une femme assez jeune, peu expérimentée me semble-t-il (mais je sais combien il convient de se méfier des adultes qui se donnent un air).

Je détecte immédiatement qu'elle me situe comme un personnage qui joue un rôle, intelligent et manipulateur. La partie ne va pas être facile, mais je suis heureux de rencontrer une difficulté qui va me permettre de tester mes talents.

Tout d'abord, il m'a fallu choisir ma thèse : accident ou volonté délibérée de tuer mon père. Chacune présente des avantages qu'il convient d'analyser avec soin avant d'exposer ce qui deviendra la vérité (*La vérité c'est ce que croit le juge)*.

Choisir la version de l'accident, me mène à une situation banale, qui ne modifiera que dans une faible mesure ma position actuelle dans la société.

Le meurtre, ou mieux le parricide ô combien plus noble et mieux adapté aux buts que je poursuis, présente l'avantage de faire de moi un sujet d'étude qui mérite que l'on y consacre des moyens importants.

Je développe donc une histoire cohérente dans laquelle, au cours d'une violente dispute dont l'origine, récurrente, était mon refus d'aller chercher du vin chez Nicolas rue Saint-Denis, mon père est passé par la fenêtre et la chute, du 6e étage, lui a été fatale. Je l'ai volontairement poussé dans le but de mettre fin à une cohabitation devenue insupportable.

Manifestement, la juge ne me croit pas mais elle ne parvient pas à trouver une raison plausible à mon mensonge. Je lui fournis moult détails plus vraisemblables les uns que les autres, détails que l'on trouve aisément dans les bons bouquins de Série Noire. Peu à peu je vérifie ce que je voulais tester : Elle sait que je lui mens, mais ne peut, en tout cas pour l'instant, que feindre de me croire.

J'ai bien sûr de nombreuses circonstances atténuantes, je raconte ma vie façon Zola et j'ai même l'impression que je parviens, de temps à autre, à émouvoir la jeune juge qui est sans doute mère de famille. Je suis un révolté, à la croisée des chemins entre devenir un bandit de la pire espèce ou un homme au service de la société.

Après bon nombre d'entretiens, avec et sans ma mère, il est décidé que je resterai au domicile conjugal avec ma mère (laquelle est jugée déficiente, mais pas dangereuse) et que je ferai l'objet d'un suivi particulier par une équipe qui réunit un psychologue, un tuteur (un avocat confirmé qui s'est porté volontaire) et la juge qui conserve le pouvoir de décision concernant mon devenir à court et moyen terme.

Des sommes d'argent assez conséquentes sont dégagées pour mener à bien ce projet qui démontrera que tout jeune garçon, aussi marqué par la vie soit-il, possède un avenir pour peu que la société en prenne la charge.

C'est ainsi qu'après des études payées par l'État, je suis devenu avocat. J'ai volé au secours des causes les plus nobles, je donne volontiers dans l'humanitaire, une mine qui s'est ouverte dans les années 80 (les années fric), et je gagne beaucoup d'argent. Je remercie sincèrement (sincère ment) le monde de la Justice. Que Justice et juste aient la même racine provoque en moi un étonnement permanent…

Et si, comme envisagé par une assistante sociale alors que je venais d'avoir 7 ans, j'avais été placé dans cette Institution située à quelque cent kilomètres de Paris, l'OP Cempuis m'a-t-on dit ?... Mon destin aurait sans doute été tout autre.

Je serais par exemple devenu un adulte ordinaire qui à l'âge plus que mûr, sur l'invitation de l'un de ses anciens coreligionnaires, aurait écrit cette histoire sous la forme d'une fiction… Décidément (décidé ment) je ne suis pas celui que vous croyez !

Souvenirs épars

Gérard Weber élève à l'O.P. de 1952 à 1961

Le souvenir qui me hante encore aujourd'hui (1958)

J'avais 13 ans, nous construisions une cabane tout en haut de ce grand hêtre qui domine et marque le coin Nord-est du bois de l'O.P.

Pour accéder aux branches sur lesquelles était assise notre construction, à quelques 18 m de hauteur, il était nécessaire de gravir 5 ou 6 échelons plantés sur le tronc par nos anciens, à un endroit situé entre 10 et 15 m du sol et sans lesquels l'absence de branche interdisait de poursuivre l'ascension.

J'avais en main un outil de fortune, un morceau de fonte pesant autour de 3 kg, avec lequel je plantais les clous qui liaient l'ossature de la cabane aux branches maîtresses de l'arbre.

Je posai ce marteau improvisé sur un coin du plancher avec si peu de précautions qu'il dégringola immédiatement le long du tronc. Durant l'interminable première seconde de la chute, je vis dans un ralenti irréel la masse de fonte descendre et passer à quelques centimètres de la tête de Lucien Carchon qui gravissait les échelons décrits plus haut. Par bonheur, ma gorge paralysée n'avait émis aucun son car si Lucien, sur mon cri, avait levé la tête...

J'ai encore dû attendre, presque une seconde entière, l'arrivée au sol du projectile pour avoir la certitude que la chance m'avait définitivement souri ce jour-là.

Cette image revient périodiquement dans mon esprit avec une précision qui ne s'atténue pas. Être passé si près de devenir meurtrier me met encore mal à l'aise.

Quand je mets en regard l'espace infime qui sépare la chance de la malchance et l'étendue des conséquences de l'une ou de l'autre, le vertige me saisit.

Un grand projet (1958)

Nous étions quatre garçons de 13 et 14 ans : Fernand Hisler, Michel Belhague, Bernard Triquet et moi-même.

À partir de la notion d'intérêts composés, notion que nous pensions avoir assimilée, nous avons décidé de constituer un capital que nous ferions fructifier afin que, devenus adultes et après que chacun d'entre-nous aurait trouvé la compagne de sa vie, nous construisions une maison qui abriterait les quatre couples et leurs enfants (raisonnables, nous étions convenus d'en rester à 3 enfants par couple).

Nous avons donc réuni ce que nous possédions, sans d'ailleurs nous soucier de la disparité des apports, pour atteindre un montant total de 26 F (nous sommes en 1958).

Une boîte métallique (dite "en fer blanc") avec couvercle réputé étanche, notre coffre fort, fût enterrée non loin du pied du hêtre sur lequel Lucien Carchon risqua sa vie.

Puis commença l'élaboration des plans de notre future maison. Je crois me souvenir qu'elle était particulièrement spacieuse (nous n'avions peut-être pas encore intégré les coûts immobiliers).

Quelques jours plus tard, une nouvelle extraordinaire : l'un d'entre-nous a trouvé, dans le bois, une boule en or d'un diamètre supérieur à 10 cm. Elle valait sans aucun doute une fortune, mais comment évaluer son prix sans la montrer à un adulte qui risquait de la confisquer ? Et à

qui la vendre ? Après de longues hésitations, nous l'avons soumise à l'appréciation d'un "grand" qui nous a révélé qu'il s'agissait d'une boule en laiton qui ornait souvent à l'époque les pieds des lits. Nous sommes revenus à nos 26 F, dommage...

Nul doute que si la boîte contenant nos économies n'avait été dérobée par un sanglier, notre maison commune serait aujourd'hui construite...

Jonglage (1959)

Cempuis avait ses modes périodiques telles l'épée, l'arc, l'endurance (tours de cour), la crosse (avatar du hoquet sur gazon), etc.

En juillet 1959, un petit nombre d'entre-nous était resté à l'Institution en attendant d'aller à Mers au mois d'août. Durant trois semaines, nous nous sommes entraînés, à jongler avec un ballon en caoutchouc (ce qui est plus facile qu'avec un ballon de foot).

Cette discipline, créée pour la circonstance, comportait trois épreuves : pied droit, pied gauche et tête. Toucher le sol avec le pied en action provoquait la disqualification de la tentative qui consistait à établir le score le plus élevé possible.

Nous pratiquions un entraînement intensif à raison de 3 h le matin et autant l'après-midi. Au début, alors que le meilleur score était de l'ordre de la trentaine, louper et recommencer ne posait pas de difficulté, mais au fil du temps, le meilleur score de chacun a dépassé 100 ou 200 provoquant, à l'approche du nombre à dépasser, ce que l'on nommerait aujourd'hui un "stress". Nous étions d'une incroyable opiniâtreté...

À l'issue des trois semaines, à raison de 6 heures par jour en moyenne, mes records s'établissaient ainsi : pied gauche : 157, pied droit : 256 et tête : 98.

À mon grand dam, je suis resté, malgré cet entraînement forcené et ces résultats honorables, un piètre footballeur.

Ma petite diligence (1953)

Je venais d'arriver à Cempuis et je m'étais lié d'amitié avec Jean Claude Billard, de 3 ans mon aîné mais qui était avec moi au CE2.

Dans la cour, il arrivait périodiquement qu'un "grand", du milieu d'un groupe, l'appelle. Cessant toute activité, Jean Claude accourait, présentait son dos sur lequel le "grand" faisait mine de tourner un bouton et, telle une TSF, Jean Claude chantait "Ma petite diligence".

À l'époque, cela ne me paraissait plus étonnant que méchant. Aujourd'hui encore, je ne sais qu'en penser.

Le messager (1955)

Madame Dabat, surveillante générale, venait d'apprendre le décès de la maman de Fernand Hisler. Elle ne savait comment aborder le sujet avec lui aussi est-elle venue me voir comme étant son meilleur copain et m'a demandé de lui apprendre, avec tout le ménagement dont j'étais capable, la mauvaise nouvelle.

J'ai immédiatement accepté et me suis dans l'instant dirigé, sous le regard attentif de Mme Dabat, vers Fernand qui jouait au milieu de la cour. Je l'ai pris à part pour lui dire sans autre préparation : *"Fernand, ta mère est morte."*

Fernand a fondu en larmes et Mme Dabat est venue le consoler… Avais-je répondu à son attente comme messager ? Dix ans n'est-ce pas bien jeune pour une mission aussi délicate ?

Lettre ouverte à mes parents

Gérard Weber élève à l'OP de 1952 à 1961

Mathilde et Pierre,

Voilà maintenant plus de 50 ans que je vous ai adressé ma dernière lettre, écrite d'ailleurs pour obéir à l'injonction qui m'était faite par ceux que la société avait chargés de suppléer vos carences.

Je vous nomme par vos prénoms afin que ma lettre, portée par un facteur qui rechercherait en vain qui je pouvais bien appeler maman et papa, ne s'égare pas.

Pourquoi vous écrire aujourd'hui ? L'idée ne m'aurait pas effleuré sans l'invite faite à tous les Cempuisiens de s'exprimer de cette manière sur le souvenir qu'ils ont gardé de leur enfance.

Si je ne souhaite émettre aucun jugement sur votre comportement, je peux vous décrire ce que j'ai ressenti à votre égard aux différentes époques de ma vie sachant qu'à aucun moment, me semble-t-il, vous n'avez influencé son cours.

Si je devais résumer mon propos d'un seul mot, ce serait le mot *"honte".* J'ai longtemps eu honte d'être votre fils. Pas honte de mes origines, honte de vous et de votre comportement, expliqué pour une bonne part mais pas seulement, par votre addiction à l'alcool.

Dans toute situation je trouve quelque chose à apprendre, *"à mettre dans ma besace".* Je vous le dois sans doute. Par exemple, lorsque j'avais 5 ou 6 ans, Pierre m'a appris à m'endormir sans être sûr de me réveiller le lendemain[1]... C'est jeune pour apprendre qu'autant vivre en attendant la mort qui viendra de toute façon un peu plus tôt, un peu plus tard...

Gâchis, voilà un mot qui vous sied. Vous aviez tous deux des qualités que vous auriez sans doute exploitées si le destin ne vous avait mis en présence. Lequel de vous deux a conduit le couple au néant ? Aucun responsable, ce mot n'appartient pas à votre vocabulaire car vous lui préférez "négligeant".

Ainsi, Pierre, tu m'as appris à compter jusqu'à un milliard et plus, en moins d'une heure et tu faisais preuve, lorsque tu étais à jeun, d'un humour particulier dont j'ai gardé une trace. De toi, Mathilde, je n'ai pas retenu grand'chose, sinon que dire n'est

[1] Je dois peut-être éclairer le lecteur sur ce passage énigmatique : Alors que ma sœur Jacqueline et moi étions couchés, nous entendions notre père dire "j'ouvre le gaz". Nous étions trop terrorisés pour oser nous lever (le risque de coups était bien réel) et je m'endormais effectivement sans savoir s'il le ferait ou non. En tout cas je le croyais tout à fait capable de mettre sa menace à exécution. L'histoire a montré qu'il n'est jamais allé au bout de son intention, bien que cette situation se soit reproduite plusieurs fois.

pas faire et qu'une promesse doit, sous peine de forte désillusion, être rattachée à celui ou celle qui l'a faite et que lorsqu'elle vient de toi, il convient de l'oublier.

J'ai peu souffert à Cempuis de votre existence car nous parlions peu de nos parents. Plus tard, cela a été un peu plus difficile car je me suis trouvé à l'école avec des élèves "normaux" de ce point de vue. J'évitais soigneusement les conversations dans lesquelles les parents étaient conviés.

Rentré du service militaire, muni de mon permis de conduire acquis sous les drapeaux, j'ai repris mon travail au sein d'EDF à Alfortville en octobre 1965. En mai 66, j'ai été affecté à un poste qui nécessitait des déplacements en voiture. Transformer un permis militaire en permis civil n'était qu'une simple formalité pour le commun des mortels que je n'étais pas, car cette opération nécessitait, pour un mineur, la présence de l'un des parents, présence impensable dans mon cas. Ma hiérarchie s'étonnait chaque semaine qu'une démarche si simple prenne tout ce temps. Le 11 juillet, mon 21e anniversaire m'a délivré. Enfin majeur, je me suis rendu à la Préfecture de Paris pour en ressortir avec mon permis civil.

Aujourd'hui, lorsque le sujet de la filiation est abordé avec des amis ou des connaissances, je m'en tire en général par une pirouette en donnant pour toute indication : *"Je ne suis pas né dans le caniveau, juste un peu au dessous"*… En général, on ne me demande pas de détails.

Je ne vous embrasse pas.

Celui que l'État civil a nommé votre fils vous laissant le choix du prénom : Gérard.

Lettre à mon Frère

Jacqueline Weber élève à l'OP de 1952 à 1954 puis de 1956 à 1959

"Jacqueline Weber, après avoir lu les textes de son frère, a choisi de s'exprimer sous la forme d'une lettre ouverte."

Voilà déjà dix jours que tu m'as demandé mon avis. Plus j'avance en âge, plus je deviens une farouche adepte de la procrastination... Pour être sincère, nous parlons d'une période que j'essaie d'occulter depuis des décennies. Je ne fais quasi plus de cauchemars, mais je m'aperçois en essayant de me replonger dans le passé, qu'il reste des séquelles.

Curieusement, nous n'avons que très rarement confronté nos souvenirs, et à la lecture de ta "lettre à mes parents", je constate que j'aurais pu l'écrire. Si l'on me demande quel est le sentiment le plus fort ressenti alors, oui, c'est bien la honte... une honte qui submerge tout (tout un pan de ma vie dont je n'ai jamais parlé à quiconque...). Je me contente juste de dire en riant, "je ne te raconte pas mon enfance, sinon je mettrais Zola minable"...

En vrac... pour répondre à tes questions.

Je ne me souviens pas particulièrement de cette histoire de gaz mais je n'en suis pas surprise. Une autre me revient souvent : nous étions trois (avec Martine) et nous nous sommes retrouvés sur le palier dans la nuit, car Pierre aiguisait ses couteaux en hurlant d'une voix avinée qu'il allait tous nous tuer... t'en souviens-tu ? Toujours est-il que nous devions être un peu bruyants car la "bourge" du 3e étage qui nous regardait, avec ses deux filles, passer d'un air méprisant, est venue nous récupérer... Je crois que c'est la plus grosse honte de ma vie !!!

J'avais 9 ans, toi 7 et Martine 3... On croit rêver...

Je pense que c'est à la suite de cette histoire que nous avons été pris en charge par les services sociaux de la ville de Paris. Il faut dire que déjà, plusieurs mois auparavant, les voisins m'entendant crier plus que de raison toute la journée, avaient appelé la police. Emmenée immédiatement à l'hôpital, j'ai été plâtrée, et ce pendant un mois et demi... J'avais sept ans, et je restais seule toute la journée avec une côte cassée !

J'ai trouvé ingénieux le fait d'appeler nos géniteurs par leur prénom. Je n'avais rien trouvé de mieux que de te dire "ta mère" ou "ton père"...

Je garde un plus mauvais souvenir encore de Mathilde... Que dire d'une mère qui ose affirmer à sa fille *"tu es moche, méchante, tu as de vilaines jambes..."*, la liste n'est pas exhaustive. Suite à ça, quand j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari, qu'il m'a complimenté sur mes jolies jambes (c'était le début des mini-jupes), j'ai failli le quitter pensant qu'il se moquait de moi !

Comment appelle-t-on une mère qui dit à sa gamine, encore toute jeune, de demander à son père si son amant peut venir dormir à la maison ? J'ai failli me faire tuer ! Je pourrais en rire si ce n'était pas si glauque !

En résumé, un grand Merci à l'O.P. où je n'ai pas que de bons souvenirs, mais qui nous a empêchés de nous retrouver à la rue (une rue soit dit en passant, où il y avait dix prostituées au mètre carré - charmantes au demeurant) et qui nous a donné un métier. Merci aux professeurs également que j'ai appréciés, et particulièrement à Mlle Vacher qui m'a permis grâce à tous ses cours privés de passer mon CAP en deux ans et avant l'âge !

Mon plus mauvais souvenir ?... facile ! L'arrivée dans la cour de l'école, après avoir été épouillés et vêtus tous de façon identique (ce que je trouve très bien, les critères d'appréciation ne se faisant plus sur les vêtements...) on nous a lâchés dans la cour. Immédiatement, nous avons été entourés de dizaines d'enfants qui nous dévisageaient, nous appelant les "nouveaux", ricanant et nous posant des questions idiotes.

Je me suis un peu rebellée, et j'ai tout de suite compris que je n'aurai pas dû !

Le lendemain soir, gros chahut au réfectoire, ce qui n'a pas arrangé mon moral. C'était un peu la jungle : il y avait des bandes. Un pion avait fait une remontrance à une fille, dont le frère a pris la défense (avec sa bande) et tout avait dégénéré. Imagine les assiettes et la purée volant dans tous les sens... Quand on vous enferme quelque part et que cela se passe comme cela dès le second jour, il y a de quoi se faire du souci pour l'avenir ! Je me suis réfugiée sous une table.

Finalement, la chance a tourné. Un "chef de bande" habitait dans la même rue que nous à Paris et nous a mis sous sa protection.

Dans les années qui ont suivi, l'école s'est "civilisée" et tout allait plutôt bien ! Cerise sur le gâteau, j'étais dans la même école que mon petit frère qui, étant la seule personne que j'aimais, était aussi celui qui avait partagé mes galères depuis la petite enfance !

Quant à mon plus beau souvenir... J'en ai certainement un, voire plusieurs, mais je dois avouer qu'ils ne me viennent pas spontanément.

Plus tard dans ma vie de femme, carrément une autre planète... La Mathilde a encore sévi en m'envoyant une assistante sociale. Celle-ci m'a fait la morale parce que j'avais abandonné ma mère "qui a tout fait pour nous". Il est vrai que la Mathilde avait un ton convaincant pour dire à tout-va *"moi mes enfants, c'est tout"*. J'arrête, le sujet me dégoûte ! J'assume les deux interprétations possibles du mot "sujet" !

Voilà d'un seul jet mes douloureux souvenirs. Il en est d'autres qui remontent à la surface, mais que je vais m'empresser d'enfouir. Je vais retrouver la vraie vie avec des enfants que j'ai élevés avec amour, et qui me le rendent au centuple ! La vie est enfin devenue belle !

Je t'embrasse Gérard, et je te remercie d'exister, c'était moins difficile à deux !

Jacqueline

Lettre ouverte à mes parents[1]

Guy Hachour, élève à l'O.P. de 1955 à 1963

Chère maman, cher papa.

« *J'espère que tu vas bien. Moi je vais bien. Je mange bien, je dors bien, je travaille bien, je m'amuse bien. J'espère que tu viendras me voir le prochain dimanche des visites. Ne voyant plus rien à te dire je t'embrasse fort.* »

Cette lettre nous te l'avons tous écrite. Exercice obligatoire où nous écrivions, chacun de nous, tous à peu près la même chose ; y compris les enfants dont les parents étaient décédés ! Car, que te raconter d'autre que des banalités de notre morne vie aux habitudes immuables, fermées ? Nous savons en outre que tous nos courriers sont lus. Que certains ne franchissent pas la barrière de la censure lorsqu'ils abordent des sujets qui mettent en cause l'institution. Mais à quoi bon se plaindre, cela te ferait de la peine et tu n'y pourrais rien, tu es si loin.

Nous nous levons à 7 h 15 au son de la cloche, toilette rapide sans surveillance, balayage du dortoir, descente au ciroir pour nous chausser. Cour durant un quart d'heure. Un rapide déjeuner composé de café au lait pour tout le monde avec deux misérables minuscules tartines de pain agrémentées d'une noisette de beurre, nous sommes bien loin des recommandations actuelles « copieux petit déjeuner, équilibré » ; mais nous tiendrons jusqu'à midi, nous avons l'habitude. En tout cas ici, pas d'obèses ! Les cours suivent le petit déjeuner. Après une rapide récréation à 10 heures pour nous détendre, nous allons déjeuner à midi. Puis de nouveau les cours, la récré à 15 heures, recours, goûter à 16 h 30 — un morceau de pain, une barre de chocolat, sans doute le meilleur moment de la journée pour beaucoup d'entre nous. Études jusqu'à 18 h 30, encore la cour, dîner (avec souvent une affreuse soupe au tapioca), re cour jusqu'à 20 heures, dortoir, 21 h 30 extinction des lumières. Tu vois, cher papa, chère maman, ici la vie n'est pas trépidante ; nous sommes coupés de tout, pas de télé (sauf lorsque le pion désire voir un match de foot retransmis sur l'unique chaîne), pas de radio, pas de journaux. Nous apprenons les grands événements avec des semaines de retard ou pas du tout.

Les jeudis et dimanches sont légèrement différents, oh si peu ! Les cours sont remplacés par des promenades — toujours les mêmes — ou par des tours de cour tant nous nous ennuyons. Les fanfaristes jouissent de menus privilèges, quelquefois ils vont souffler dans leur biniou chez d'autres ploucs. Au moins en hiver eux ils sont au chaud lorsqu'ils répètent. Les autres, en short l'hiver, se gèlent. Une distraction vient rompre la monotonie annuelle : la Pentecôte. Les anciens élèves reviennent à l'orphelinat, je me demande bien pourquoi, car il n'y a rien à regretter. Certains — croyant nous faire plaisir — nous jettent, tels à des chimpanzés, des poignées de bonbons ; je te rassure cher papa, chère maman, je ne me mêle pas à la ruée sauvage, car, malgré mon attirance vers les friandises, mais qui ne nous manquent pas

[1] Je m'adresserai tour à tour à ma mère, à mon père ou au deux, d'où des accords en genre et en nombre différents au gré des propos.

vraiment, car nous en sommes justement privés en permanence, j'ai acquis la notion — même un peu vague — de ce qu'est la dignité. D'ailleurs, chère maman, cher papa, je ne manquerai pas, lorsque je serai grand, de dire à ces anciens élèves toute la confusion qu'ils m'ont créée, tiraillé que j'étais par le désir et la réserve.

Voilà cher papa, chère maman ce que fut ma vie durant 10 ans ; elle ne tient pas sur deux pages. C'est quand même plus étoffé que ce qui figure dans le registre des sorties de l'orphelinat, registre que j'ai pu récemment consulter. En regard de chaque sortie figure, la date, le nom et prénom de l'élève, l'adresse déclarée et une dizaine de mots, souvent moins, en commentaire. J'ai pu y lire, par exemple, pour résumer le passage à l'O.P. d'un ancien Cempuisien : « *élève peu doué, influençable et indiscipliné* », soit un mot pour deux années ! Tu admettras, cher papa, chère maman, que c'est un peu court pour un établissement qui fut "modèle" et distingué pour son excellence lors de l'exposition universelle de Bruxelles en 1887.

Mais tu sais, cher papa, chère maman, je ne t'en veux pas — enfin pas trop —, car, maintenant que je suis grand, que j'ai moi-même des enfants et bientôt de petits-enfants (mais tu ne le sais pas, car tu n'as vu ni les uns ni les autres, enfermée que tu es dans ta culpabilité), je sais que tu n'as pas eu trop le choix. Lorsque tu t'es retrouvé seul avec nous, alors que nous étions tout jeune, il t'a fallu trouver une solution pour nous garantir sinon une enfance agréable au moins une vie équilibrée.

Comme tu partais tôt tous les matins, y compris le samedi, pour aller à l'usine et que tu rentrais tard le soir, tu ne pouvais pas t'occuper de nous, nous lever, nous habiller, nous accompagner à l'école, revenir nous chercher, nous aider à faire nos devoirs, nous faire dîner, nous raconter des histoires, nous chanter des comptines de ta province natale — celles que te chantait ta maman —, puis une fois les enfants couchés, t'occuper de la lessive, du repassage... Je sais bien, cher papa, chère maman, que tu as vite été dépassé par les tâches quotidiennes et qu'en plus ton travail à l'usine n'était pas des plus attrayants ; un manœuvre n'a guère d'espoir de progresser alors que c'est lui qui a la plus grande marge de progression, si tu avais le sens de l'humour, j'écrirais... de manœuvre.

Un de tes collègues, à qui tu t'étais ouvert de tes difficultés, t'a conseillé d'aller voir l'assistante sociale. Elle-même t'a pris rendez-vous avec une assistante sociale reconnue pour son efficacité. Elle était très gentille, je me le rappelle puisque j'étais présent lorsque tu l'as rencontrée, elle m'a donné un livre à lire. Après que tu lui aies exposé tes préoccupations, elle t'a proposé, pour résoudre tes difficultés, de nous placer dans un établissement réputé. Établissement où les frères et sœurs n'étaient pas séparés, le seul en France. En plus, nous y ferions de bonnes études, du sport, de la musique, au grand air à la campagne, entourés de charmants camarades de tous âges. Pour emporter ta décision, elle t'a dit que c'était gratuit et que tu pourrais venir nous voir une fois chaque mois, qu'un autocar te mènerait de Paris directement et gratuitement à l'établissement. Comme tu hésitais, elle t'a dit, la *garce*, que l'été nous irions un mois complet au bord de la mer. Comme tu ne semblais pas totalement convaincu, elle t'a dit, que ce pourrait être pour un temps seulement et que, lorsque tu aurais trouvé une situation plus favorable, tu pourrais nous reprendre. Malgré mon jeune âge, j'ai bien saisi qu'elle n'y croyait pas et que c'était pour te donner un peu

d'espoir et aussi pour te déculpabiliser. Toi tu y as cru, tu avais besoin d'y croire.

Quelques semaines plus tard, après nous être soumis à différents examens, nous nous sommes rendus à la Gare du Nord. Une dame nous y attendait, elle était chargée de nous accompagner à l'institut — jamais le nom d'orphelinat ne fut prononcé. Du haut de mes six ans, j'ai subitement compris que nous allions être séparés, j'ignorais que ce serait pour des années, j'ignorais que c'était "pour toujours". Pour m'apaiser et faire cesser mes pleurs, tu m'as dit — merveilleux mensonge auquel j'ai cru — que le dimanche suivant il y avait une fête "là-bas" et que tu y viendrais. Je t'ai cru. Après, je ne t'ai jamais plus fait confiance.

Cher papa, chère maman, je sais que tu ne pouvais guère faire autrement ; mais à présent que je suis grand, je sais que d'autres ont fait autrement. Sans doute étaient-ils mieux armés, plus aidés, pour faire face aux mêmes difficultés. Je sais que longtemps tu as porté ce fardeau, celui de la culpabilité d'avoir confié — abandonné serait fort et injuste — tes enfants à l'institut. Tu as fait ce que tu as pu, tu es venu nous voir à chaque visite mensuelle alors que beaucoup de nos camarades n'avaient jamais de visite.

À 15 ans j'ai eu la possibilité de reprendre (ou continuer) mes études, j'en avais les capacités et aussi le désir. Je m'étais débrouillé — et ce n'était pas facile à l'époque, sans téléphone, sans photocopieuse, sans tout ce qui facilite la vie désormais — pour m'inscrire dans un lycée parisien qui offrait, après leur avoir fait passer un concours pour tester leurs capacités, aux jeunes n'ayant pu suivre une scolarité standard, une chance de réintégrer un cycle normal en les emmenant jusqu'au baccalauréat en trois ans, leur ouvrant ainsi de larges perspectives. J'avais aussi réussi à obtenir une bourse sous réserve d'inscription dans ladite école.
Tu as décidé — seul et malgré ma détermination — que je n'intègrerai pas cette école ; tu as préféré pour moi un apprentissage dans ton usine. Ajusteur était pour toi, manœuvre Kabyle analphabète, le summum de la réussite pour ton fils, ta fierté. Même s'il s'agit d'un métier très respectable, j'avais d'autres aspirations. Cette décision je ne te l'ai jamais pardonnée, tu tenais là, entre tes mains, mon destin ; tu aurais pu sauver ce qui pouvait l'être encore : à défaut d'amour éprouvé pour un papa, la considération et le respect que j'aurais pu concevoir pour un père. Il n'en fut rien. À l'âge de 18 ans je suis parti, sans te dire "au revoir". J'ai appris ton décès « par hasard », je n'en ai ressenti aucune peine.

J'ai appris récemment que tu reposais désormais dans ta terre natale, près du village où tu es né. Analphabète, addict à l'alcool, sans moyens pécuniaires suffisants pour faire vivre dignement une famille (après ma naissance nous vivions à quatre chez mes grands-parents maternels, dans une pièce de 6 m2, sans commodités, sans chauffage), ce village tu n'aurais jamais dû le quitter, tu y aurais été un prince, ici tu n'auras toujours été qu'un « *immigré* » !

« À présent, cher papa, chère maman, il me faut conclure cette lettre que je t'adresse cinquante ans plus tard. Je mange bien, je dors bien, je m'amuse bien. J'espère qu'il en est de même pour toi. Si j'ai le temps, je passerai te voir le premier dimanche du mois prochain. »

Ton enfant.

Quel homme serais-je devenu sans l'O.P ?

Guy Hachour, élève à l'O.P. de 1955 à 1963

J'étais jusqu'à 3/4 ans, un enfant confiant, affectueux, normal quoi. Avant l'O.P. un passage en nourrice à temps complet pendant plus de deux années m'a fait perdre une bonne partie des repères d'un enfant ordinaire de trois ans, la maltraitance n'y était pas très éloignée. Je suis devenu renfermé, méfiant. Bien sûr à l'époque je l'ignorais, c'est ma vision actuelle d'adulte bientôt d' "ancien", qui me fait prendre conscience des modifications s'étant opérées il y a 60 ans. Ma confiance envers les adultes disparut totalement. Cependant à cet âge on est totalement et pour longtemps inféodé au monde des « grands », bon gré mal gré. Puis, de six à quatorze ans, l'O.P. n'a fait qu'amplifier ces incidences. En plus de la méfiance — ne parlons plus de l'affection, absente à Cempuis — se sont installés, par la force des choses je crois, le mensonge, le vol... Puis un rien de sournoiserie est venu couronner ces "brillantes" qualités. La fin de la petite enfance puis le début de l'adolescence furent pires encore. Je n'éprouvais ni haine — tant le "mal" était la normalité selon mes critères —, ni amour ; j'aimais bien les frites le dimanche, j'aimais bien aller à Mers-les-Bains en juillet, j'aimais bien grimper aux arbres, j'aimais bien..., mais je n'aimais personne. En retour je pense que personne ne m'aimait. Je n'en ai jamais éprouvé une quelconque frustration. À 12 ans mon caractère était forgé définitivement (c'est ce que j'ai longtemps cru). À ma sortie de l'O.P., à 14 ans, je n'attendais rien de la vie, aucun désir ne m'animait, aucune passion ne m'habitait. Je considère que mon père a commis deux erreurs, la première fut de me placer à l'O.P., la deuxième fut de m'en retirer prématurément afin de me faire entrer en apprentissage dans son usine, usine où il était employé comme manœuvre. Que son fils devienne "ouvrier professionnel" était pour lui, par procuration, le summum de la réussite.

Mon retour dans le "civil" fut un calvaire, sans repères, sans amis, sans famille non plus, avec un père que je connaissais si peu, avec qui je n'avais aucun lien, aucune complicité qui eût pu, dans d'autres circonstances, se nouer au fil du temps et enfin cet apprentissage forcé. Mon adolescence fut un lent et long désastre. Ma vie de jeune adulte ne fut guère plus brillante ; il fallait, pour manger et se loger, travailler 11 heures par jour dans des conditions épouvantables de saleté, de bruit, d'insécurité, des heures de transport, aucune vie sociale possible... Le service militaire fut un soulagement, presque un plaisir. Marcher, dormir, obéir, manger, saluer... Plus de soucis existentiels durant des mois.
Je crois avoir été un bon camarade durant cette période, je rendais service facilement. Comme nul parent ou fiancée ne m'attendait, je cédais volontiers mon tour de permission. À l'issue de la période obligatoire, j'ai sérieusement songé à m'engager, non par conviction, mais justement par manque de convictions, d'envies. J'ai quelquefois regretté ma pusillanimité. L'armée m'offrait une possibilité de m'équilibrer, m'aurait servi de tuteur. J'y retrouvais certains aspects de la vie à l'O.P. j'y ai en outre rencontré des personnalités intéressantes.

Ensuite la vie... avec comme tout le monde, des hauts, des bas, des satisfactions, des déconvenues, mais toujours des difficultés relationnelles avec "les autres",

surtout et paradoxalement, avec ceux qui tentaient de devenir mes amis. Je n'ai compris et analysé ce phénomène que tardivement, il y a une petite vingtaine d'années ; lorsqu'un camarade me devenait trop proche, je rompais nos relations, la peur inconsciente d'être abandonné à nouveau — comme dans la petite enfance — provoquait cette réaction ; encore maintenant, même conscient de ce comportement, j'éprouve parfois des difficultés et me lie peu, à présent par choix bien souvent. Je sais ne pas être le seul ancien Cempuisien sujet à cette vulnérabilité et à se replier sur des positions connues, plus stables. Beaucoup d'entre nous ont coupé tout lien avec leur famille — leurs parents lorsqu'ils en avaient, mais aussi leurs frères, leurs sœurs. Je suis consterné par le nombre de sociétaires qui avaient ou un frère ou une sœur à l'O.P. qu'ils ne revoient plus.

À présent, avec les anciens de l'O.P., je me sens bien et à ma place. J'y ai trouvé — bâti ? — quelques amitiés sincères, ailleurs je me sens un peu étranger ! Il n'y a guère qu'avec les anciens de l'O.P. que j'accepte de discuter sans superficialité, que je peux écouter longuement sans ennui. J'ai de nombreux échanges avec eux, par courriel essentiellement, ça peut durer quelques semaines, quelques mois, quelques années, c'est selon le degré d'affinité et de confiance. Hors les anciens de l'O.P., j'ai fait deux ou trois rencontres ; je m'attache peu, mes amis sont surtout ceux de ma femme.
Souvent — presque toujours ? — sur la défensive, je doute, je crains de m'engager dans des relations durables, affectives, trop lourdes à gérer ; je passe souvent pour prétentieux, voire hautain. Je démens rarement ces jugements erronés, je les encourage parfois, ils me protègent.

Alors, la question posée peut s'inverser : "Quel homme serais-je devenu si j'étais resté à l'O.P. ? [1]
Demeuré en terrain connu, avec mes semblables, mes frères et sœurs de peine, mais aussi de joies — j'aime à l'imaginer —, à partir du CC1 j'aurais pu m'épanouir, me développer sans crainte sachant que je me situais dans la norme cempuisienne. Sans doute, aimant les chiffres mais aussi le travail du bois, aurais-je pu y apprendre un métier plus attrayant et plus conforme à mes goûts, la comptabilité ou la menuiserie.

Plus tard, adulte bien dans sa peau, probablement aurais-je mieux donné la mesure de mon caractère ; j'aurais eu confiance — en moi, mais aussi envers les autres —, l'ambition m'aurait permis de développer mon goût pour la recherche (quel qu'en fût le domaine), un rien d'assurance m'aurait encouragé à m'engager vers des prises de responsabilités plus importantes, plus enrichissantes.
J'aurais souhaité être un compagnon plus agréable, plus sûr de lui, plus attentif. Un collègue enthousiaste, sémillant. Un père espiègle (il m'arrive d'être taquin), c'est sans doute et heureusement ce que j'ai le mieux réussi.

En définitive, pour ce qui me concerne, la seule question qui vaille d'être posée est : « L'enfant que j'étais est-il fier de l'adulte que je suis devenu ? »
Je réponds sans hésitation « Oui » !

---

[1] Je regrette être allé à l'O.P. et je regrette de l'avoir quitté prématurément, il n'y a pas de contradiction.

À la façon de « Je me souviens… »
de jadis et naguère

Guy Hachour, élève à l'O.P. de 1955 à 1963

… que peu de temps après ma sortie de l'O.P., Édith Piaf et Jean Cocteau décédèrent le même jour.

… au cours de mes 15 années à l'association je me suis fait de solides amitiés, mais aussi de non moins solides inimitiés ! Je ne l'aurais pas cru.

… qu'un camarade a reçu dans un colis (ou lors d'une visite), un poulet rôti entier ! Comme nous sommes au réfectoire, un pion l'oblige à partager son poulet avec la tablée. Le pion à peine a-t-il tourné le dos que R. se lève et récupère son bien. Chacun de nous le lui rend sans rouspéter tant nous savons qu'à l'O.P., pas de partage, « tout pour ma gueule ».

… que l'on appelait le père des Vlaeminck, « l'Américain » ! J'ai toujours ignoré pourquoi. Qui le saurait ?

… de Corinne, la petite fille de Mme Dabat et aussi de son frère. Un temps nous fûmes côte à côte dans la même classe chez Mme Lenthéric. Un jour Mme Dabat m'interpelle et me demande si ce n'est pas moi qui le dissiperais, car les notes qu'il obtient ne sont pas celles qu'elle attend. Aujourd'hui, je lui demanderais « mais pourquoi vos petits-enfants sont-ils en classe à l'O.P. ? »

… que pour écrire des JMS, il faut laisser vagabonder ses pensées vers l'enfance, et, tel un pêcheur, ferrer le souvenir qui passe et... ne repassera pas.

… que le terme "Opésien" je ne l'ai vu nulle part ! *Ancien de l'O.P.* est trop long, trop traditionnel ; *Cempuisien* trop général, il ne nous distingue pas des habitants de Cempuis. Désormais nous serons des "*Opésiens*". Qu'en penses-tu ?

… que mon meilleur souvenir Opésien est la douceur du printemps.

… que mon pire souvenir Opésien est le retour fin août à l'orphelinat. Encore une année, chèvre de Monsieur Seguin.

… que M. Grenouillet pouvait à volonté faire bouger ses oreilles !

… que bien que je sois un bon joueur de hand, je n'ai jamais été sélectionné pour jouer un match officiel à l'O.P. auparavant !

… que profs de musique et de sport rencontrent un large consensus favorable auprès des anciens des années 50, 60... hum !

… que pour écrire des JMS il faut : un crayon, un cahier, et noter immédiatement — une minute plus tard, c'est trop tard l'idée s'est enfuie — l'idée sommairement et rédiger lorsque l'on sent l'occasion favorable.

… m'être étonné de ne pas avoir reçu plus de propositions de ce style, les JMS ; les Opésiens ne seraient-ils bons qu'à l'oral ? Hum !

… qu'à l'assemblée générale du 24 janvier 1999 nous étions 12 participants, dont 7 Cempuisiens !

… de la difficulté à trouver un successeur à Marcel Vigneron.

… du plaisir d'être contacté par des anciens perdus de vue.

… qu'à ma sortie de l'O.P. je n'avais guère le sens de la propriété ! À l'O.P. nous n'avions rien, même pas de fringues perso. Je prenais, je donnais, sans vergogne.

… que beaucoup de Cempuisiens ont encore, à un degré moindre, cette caractéristique. S'ils ont désormais acquis le sens de la propriété, j'en connais beaucoup qui donnent spontanément, sans calcul ni recherche d'intérêt, sachant que, quoi qu'il arrive, on leur rendra au centuple. Cette caractéristique me plaît. « Ce qui n'est pas donné est perdu ».

… de ces belles Pentecôtes 2005 et 2009. À chaque fois, une trentaine de participants à la promenade du dimanche !

… de Claudine Kitsais. Elle courait le 60 m plus vite que tous les garçons de sa classe, était sympathique et plutôt jolie fille.

… de mon retour à Cempuis en 1997 et de la terrible et inimaginable émotion ressentie et personne à qui en parler. Une amie Cempuisienne me dit que ce commentaire est fort et qu'il me faut le compléter. À l'issue de cette journée, j'ai immédiatement compris qu'il me faudrait chasser mes fantômes. La seule thérapie envisageable consistait à en parler, à en parler avec des anciens de l'O.P. À l'usage, j'ai remarqué, noté, que les plus attentifs étaient les plus anciens. Sans doute avaient-ils eux-mêmes effectué le travail introspectif indispensable. Toujours est-il que je me suis tout de suite engagé au sein de l'association ; j'ai pu ainsi, en exerçant quelques responsabilités, avoir de nombreux contacts qui se révélèrent fructueux et me permirent d'avancer. Un jour cependant, lors d'un repas cempuisien, je me suis retrouvé, par hasard, à côté de l'épouse du fils d'un enseignant à l'O.P. Notre conversation bien sûr se concentra sur l'O.P. ; elle semblait avide de savoir, je lui contai donc. Au bout d'un moment, elle me dit : « finalement*, il s'agissait d'un internat comme il en existe des milliers* ! »…, — « *oui tu as probablement raison* » et la conversation s'engagea sur un terrain différent. Je compris alors, un peu plus, que seuls les Cempuisiens — et j'exclus, qu'ils me pardonnent, de ce terme, les enfants de personnel et d'enseignants de l'O.P. qui, bien qu'ils fussent élèves à l'O.P., avaient un tout autre statut — étaient aptes à écouter, comprendre, aider à grandir, les autres Cempuisiens. Préalablement, une discussion analogue avec l'épouse d'un Cempuisien m'avait fait toucher du doigt cette vérité. Alors, comme l'écrivit naguère un Cempuisien : « j*e suis fier d'être Cempuisien* ». Je n'avais pas compris la signification ou plutôt la portée de ce « *je suis fier* », j'en prends aujourd'hui, à l'instant, toute la mesure.

… de ce 23 juillet 2008 où, attendant des amies Cempuisiennes, je me suis retrouvé seul dans la cour. Déserte, muette, c'était la première et dernière fois que je la voyais, que je l'entendais ainsi. Insupportable.

… de Mme Dubale. Présente à chaque Pentecôte. Elle me reconnaissait toujours et pleurait à chaudes larmes. Je regrette de ne pas avoir pris le temps — ou su le prendre — de bavarder avec elle. Je vous le disais « ce qui n'est pas donné est perdu ».

… d'avoir été abordé en 1971 par un jeune garçon. « T'es Hachour, t'es de l'O.P., moi aussi ». Nous avons travaillé quelques mois ensemble puis il est parti, « j*e pars avec un pote Cempuisien* » m'a-t-il dit ; le besoin de bouger, de voir et faire ce qu'il n'avait pu faire à Cempuis.

… l'avoir reconnu sur un film que nous ont confié Jean et Simone Petit.

… que pour écrire avec sincérité il faut le faire en pensant à un être cher !

… qu'écrire, ces 5 % d'inspiration, 95 % de transpiration. DP.

… qu'il va me falloir écrire un édito soigné ! Pour une fois j'attendrai le dernier moment.

… d'un coup de fil de RB., en 99. Un peu étonné par mes fonctions au comité. Oui, je sais je n'ai pas l'air comme ça ! On ne m'a que rarement fait confiance sur ma "bonne mine", il m'a toujours fallu faire mes preuves, au boulot, dans les associations, au syndicat, partout, sauf à l'armée, étrange non ! Un officier fut le premier individu à me faire d'emblée confiance, me confiant des responsabilités, après m'avoir jaugé en quelques minutes d'entretien ; il m'a permis de prendre conscience de mes capacités. Prétentieux ?

… qu'un ancien me suggère « *écris pour toi d'abord, tu verras ensuite ce que tu en feras* ». Judicieux conseil, depuis, je le suis.

… qu'un ancien m'a dit avoir écrit un livre sur son enfance. Qu'il sera prochainement édité et qu'il ne peut pas m'en confier un extrait pour publication dans le bulletin, car il n'a pas l'accord de l'éditeur.

… que je ne fais que passer !

… que mon — notre — attachement viscéral à l'O.P. n'est pas dû aux bons moments que nous y aurions passés, mais plus probablement à ceux que nous n'y avons pas vécus. Ce n'est pas clair ? Oui, c'est voulu, pour te faire réfléchir à cette ambiguïté masochiste qui nous fait regretter — aimer ? — un endroit où, on peut le dire pour la majorité des Cempuisiens, nous n'avons guère été heureux.

… qu'être heureux ce n'est pas l'absence de malheur !

… que notre courrier, reçu et expédié, était ouvert, lu, contrôlé. « *Merde ! à celui qui lira* », ha ! Comme je regrette de ne pas l'avoir écrit.

… de tous les anciens qui m'ont contacté depuis 1998. Que je leur ai souvent écrit « *l'association n'est pas un relais administratif de ce qu'était l'O.P., nous ne cautionnons pas et même condamnons fermement toutes les formes de mauvais traitements qui s'y sont produits...* », peine perdue, les trois quarts ne m'ont pas cru. Étrangement, les mauvais traitements subis étaient les premiers mots qui venaient pour les plus jeunes.

… avoir lu, vous aussi, ce commentaire d'un ancien « *je me suis bien marré* ! », sans doute une bonne nature.

… m'être toujours méfié du bonheur, par manque d'habitude.

… que mes meilleurs copains se sont appelés : Paco, Méjid, Samuel, José, Kao. Juifs, Pieds-Noirs, Beurs, Rastaquouères... Aujourd'hui je trouve cela étrange.

… m'être promis de faire plein de trucs une fois en retraite. Je sais désormais que je n'en ferai pas le quart de la moitié. Qu'à cela ne tienne, je suis heureux ainsi.

… qu'il n'y avait pas d'obèses à l'O.P., quelques séquènes (séquaines ? céquènes ? qui saura ?).

… que ce sont les actes qui rassemblent les hommes, pas les idées !

… que prise de risque et courage n'ont pas la même signification. … de l'horrible sonnerie rythmant notre vie cempuisienne.

… que lorsque j'ai eu l'occasion d'avoir le choix, je n'avais pas l'âge de choisir et que, lorsque j'ai eu l'âge de choisir, je n'ai plus eu le choix.

… que mes goûts musicaux sont parfois étranges. Je m'interroge, car, si je frissonne en écoutant Mahler, je frissonne aussi en écoutant Pitbull ou en écoutant ou voyant Katy Perry.

… avoir frissonné pour quelques musiques — "l'Exultate, jubilate" K. 165, de Mozart par Lucia Popp — la "sonate en la majeur" K.331 de Mozart, trop souvent réduite à son 3e mouvement dit "La marche turque" — mais aussi "Light my fire" des Doors, et tant d'autres.

… avoir pris un immense plaisir à lire et relire quelques livres — L'étranger d'Albert Camus — Malevil de Robert Merle — Le désert des Tartares de Dino Buzzati — Le cinquième cavalier de Dominique Lapierre et Larry Collins — Les raisins de la colère de John Steinbeck ; un bon livre est un livre que l'on relit.

… ne jamais rater un film de Ridley Scott, Ken Loach, Alain Tanner.

… et je me répète, avoir loupé le meilleur de l'O.P. : CC1 à CC3 ! Stupides parents qui vous font tout louper en croyant bien faire ; rien n'est pire, plus « catastrophiant » j'ose ce néologisme, que l'incompétence alliée au désir de bien faire.

… n'avoir jamais envié qui que ce soit ni à l'O.P., ni plus tard.

… que j'essaye de me souvenir si un jour j'ai admiré quelqu'un ! En vain ou peut-être Michel Polac pour sa merveilleuse qualité, l'une des plus mal aimées, la mauvaise foi. À moins que je ne l'aie envié.

… être allé deux ou trois fois à la messe le dimanche à l'O.P., personne ne me l'a interdit. Par curiosité, pour sortir et voir l'intérieur d'une église ; il paraît que l'on peut y faire des rencontres.

… que le chant silencieux de la flamme attire le papillon vers un voyage dont il ne reviendra pas.

… qu'étudier une vingtaine d'années, travailler une quarantaine et vivre autrement une vingtaine sans être salarié, est-ce aberrant ?

… que l'argot dit Cempuisien, dont il fut question dans des bulletins antérieurs, n'a jamais cité "séquène", "cognon", " roubeller"... Le plus mystérieux étant sans conteste "séquène".

… de l'été 1961. Ma sœur et moi sommes allés à Mers-les-Bains avec d'autres Cempuisiens au mois de juillet. Après deux ou trois jours passés à l'O.P., nous partons début août pour Paris. Nous avons la "chance" d'être pris en vacances par nos parents. C'est toujours notre père qui vient nous chercher — je l'apprendrai plus tard, il a eu lors du divorce, fait exceptionnel, voire unique, à l'époque, la garde des enfants, c'est ainsi que l'on disait dans les années 50 —, nous passons cependant quelques jours avec notre mère durant chaque vacances. Pourtant cette année-là, à peine arrivés sitôt partis ! Notre père nous a inscrits, expédiés, en colo dans le Jura. Nous y passerons tout le mois d'août. Notre mère viendra nous voir et tentera de "parlementer" avec la direction pour nous emmener en promenade, sans succès. Elle nous dit alors qu'elle nous attendra lorsque nous sortirons dans l'après-midi et nous emmènera. Les monos ont senti le truc, nous ne sortirons pas ! C'est étrange, en y repensant je ne me souviens pas avoir éprouvé quoi que ce soit ! Ni envie, ni refus, juste de l'indifférence ou peut-être un peu d'ennui. À 12 ans, effectivement, j'étais déjà bien loin de mes parents ; ce qui n'est pas donné est perdu.

… de ce qui n'a pas pu être et qui ne sera pas.

… que nous allons d'un point à un autre, sans jamais pouvoir faire un pas de côté, ni nous arrêter, ni savoir à quel point du trajet nous sommes rendus, nous sommes des segments.

… que le passé est le garant de notre avenir.

… qu'avant moi il n'y avait rien et après moi il n'y aura rien non plus.

… que j'étais plein d'espoir mais sans illusion, ou le contraire.

… du nom de mes copains à l'O.P. : Richard Bitoune, Alain Munier Didière, Jean Yves Nantois, Serge Jarkof, Jean-Claude Gachet, Serge Laubert et quelques autres, hélas pas une fille !

… avoir songé à organiser une rencontre exclusivement Cempuisienne ; rencontre d'où seraient absents, conjoints, amis, enfants...

… d'Alain Munier Didière, et de ses records de rattrapage de ballons. Il était doué le bougre.

… que nous avons longuement parlé au téléphone, que nous devions nous voir...

… que de nombreux anciens font un pas vers leur passé en nous contactant, puis, rassurés de "voir de la lumière", s'en vont, tranquilles.

… que si environ 20 % des élèves faisaient partie de la fanfare, la grande majorité des membres de l'amicale faisaient aussi partie de la fanfare !

… que je me pose souvent la question : est-ce l'appartenance à la fanfare qui a développé chez eux ces caractéristiques — l'adhésion à une association — ou sont-ce ses caractéristiques — qu'ils possédaient à l'O.P. — qui leur ont permis d'être "sélectionnés" pour la fanfare ? Dans un cas comme dans l'autre, je devrais être chef d'orchestre non !

… que de nombreux anciens se sont inscrits sur le site photo sans jamais utiliser les possibilités offertes par cette inscription.

… qu'il faudra que je regarde s'ils étaient ou non de la fanfare !

… de mes passionnantes conversations avec Jean Saïdi.

… que j'aimerais bien avoir des nouvelles de quelques camarades : Serge Jarkof, Jean-Claude Gachet, Serge Laubert, Jean-Claude Gautier... Savoir ce qu'ils sont devenus, ce qu'ils ont fait de leur vie.

… de la petite bibliothèque que Mme Lenthéric mettait à notre disposition, trop rarement à mon goût hélas.

… que dans le bulletin « le Cempuisien » précédent, je faisais référence au café dans lequel Victor Hugo, apprit par le journal, la mort de sa fille Léopoldine ; et que, hasard de la vie, désormais je vois ce café de ma fenêtre.

… que "*et puis après*" constitue un double pléonasme ; et, puis, après, un suffit. Hum ! J'ai failli écrire "un seul".

… que "espèce" est du genre féminin.

… que la météo est l'art, où la science, de prévoir le temps. La météo ne peut donc être mauvaise !

… que selon un proverbe paysan, un beau temps est un temps qui ne dure pas !

… qu'il y en a marre des deux zozos de la MatMut et de leur publicité crétine.

… du beau texte que Chantal Wolf écrivit pour son papa, c'était dans le bulletin n°209, paru en 2010. Je le relis souvent, pour sa sobriété, pour l'émotion qu'il déclenche !

À la façon de « Te souviens tu ? »

… de la première fois où tu fus en admiration ?
… de ton premier baiser ?
… de ton premier amour ?
… de ton premier acte d'homme, de femme, libre ?
… du sentiment qui t'étreignit en écoutant la cinquième symphonie de Mahler ?
… de la beauté incomparable de la face nord des Grandes Jorasses ?
… des vagues qui, allongé sur la plage, léchèrent tes pieds ?
… d'âge tendre et tête de bois ?
… d'une poupée qui fait non ?
… de ta première mob ?
… de ton premier jour de boulot ?
… de ta première paye et de la puissance que tu ressentis en palpant les billets dans ta poche ?
… de « *la réforme oui, la chienlit non* » ?
… des jours et des nuits interminables ?
… des années qui passent comme des notes filées ?
… des petites lâchetés face au quotidien ?
… de tes renoncements ?
… que le temps qui passe ne se rattrape pas ?
… du combat de boxe opposant Cassius Clay à Sonny Liston le 25 février 64 ?
… des PL17 et de leurs drôles de bruit moteur ?
… des autobus à plate-forme ?
… de tes rêves jamais réalisés ?
… des câlins perdus ?
… d'avoir mesuré l'étendue de ton ignorance ?
… d'avoir frôlé le désespoir ?
… d'avoir été frôlé par l'aile du bonheur ?
… du désespoir des pieds-noirs arrivant en France en 62 ?
… de France-Allemagne 82 ?
… de la conférence de presse durant laquelle un journaliste demanda à Maurice Herzog « *vous avez vaincu l'Annapurna, mais qu'y avez-vous gagné, vous voilà désormais estropié ?* » (Maurice Herzog eut les pieds et les mains gelés et fut amputé de tous ses doigts et de la moitié de ses pieds) — de la réponse de Maurice Herzog « *Monsieur, vous voyez ce que j'ai en moins, vous ne voyez pas ce que j'ai en plus !* » ?
… que Charles de Gaulle fut le premier dirigeant occidental à reconnaître la Chine populaire ?
… des roudoudous, des tête-de-nègre ?
… que Brigitte Bardot n'avait besoin de personne en Harley-Davidson ?
… que l'on pouvait sans risque se baigner, voire boire une tasse, dans la Seine et la Marne ?
… que la télévision française n'avait qu'une chaîne, aux ordres ?
… du "bip bip" émis par le Spoutnik ?
… que le G8 du 2 juin 2010 et le G20 qui suivit ont coûté plus d'un milliard de dollars ?
… de la beauté de Claudia Cardinale ?

… qu'il n'y a plus d'après.

Paul Robin. Sa vie. Ses idées. Son action (*extrait*)

Gabriel Giroud Paris, Mignolet et Stortz, (1937)

Élève à l'O.P. de 1877 à 1887

Gabriel Giroud rejoint Cempuis fin 1892, où il est chargé du cours complémentaire. En 1893, il épouse la fille de Paul Robin, Lucie. Tous deux quitteront l'orphelinat Prévost en 1894, après la révocation de Paul Robin, et enseigneront dans les écoles du XXe arrondissement de Paris jusqu'en 1930.

Bien des gens ont demandé ce qu'étaient devenus les élèves de Cempuis, les uns avec l'espoir d'apprendre leur déchéance matérielle et morale, les autres en s'étonnant de ne pas les rencontrer aux situations sociales supérieures. À ces derniers, censeurs les moins sévères, je répondrai que ce n'est pas à cela que visait Paul Robin, que son ambition fut moins haute ou moins terre-à-terre. Pour préparer ses élèves à la conquête des places avantageuses, il aurait fallu conformer leur esprit à l'opinion générale, à la religion ou à la morale courante, alors qu'au contraire il les exerçait à découvrir, pour leur en inspirer le mépris, l'absurdité de bien des opinions admises, de bien des moeurs consacrées par le sceau de l'autorité. Mais surtout il faut ne pas perdre de vue que Cempuis était un établissement primaire et professionnel, étranger aux études supérieures. Il s'agissait pour son fondateur de fournir à ses pensionnaires, orphelins sans ressources le plus souvent, non seulement, ce qui était pour lui le principal, toutes occasions de développer librement leurs facultés, de prendre en eux-mêmes leur point d'appui, de tirer d'eux-mêmes des règles d'action, d'apprécier et de juger sainement, mais en outre la possibilité de se trouver, à *seize ans !* en mesure de gagner leur vie, de se faire une place convenable dans l'existence, d'exercer habilement et en conscience un métier, une fonction, de se montrer capables d'initiative, de volonté, d'action pour leur bien propre et pour le bien général. Que si l'on trouvait plus de révoltés que de résignés parmi les anciens élèves de Cempuis, il ne faudrait pas s'en étonner. Les non-conformistes, les indépendants ne sont pas toujours les moins sympathiques et c'est eux, je crois, que Paul Robin revendiquerait plus particulièrement comme ses disciples ou mieux ses amis.

Quant aux adversaires malveillants qui éprouveraient quelque satisfaction à savoir les anciens élèves de Paul Robin tombés au plus bas niveau moral et social, leur espoir, jusqu'à ce jour, est parfaitement déçu. Les prophéties de la *Libre Parole* ne se sont pas réalisées, qui assuraient que les élèves de Cempuis ne pouvaient devenir que des « marlous » ou des « marmites ».

Y a-t-il lieu d'ailleurs d'attacher une grande importance à cette question du devenir d'anciens élèves ? Tous les pensionnaires des Jésuites, après tout, ne sont pas des jésuites, et tous les anciens élèves de Cempuis ne sont certes pas devenus des penseurs libres, ni peut-être même des libres penseurs. À l'âge où les orphelins entraient dans la vie, à seize ans en moyenne, le coeur et l'esprit sont faciles, le cerveau malléable et la pensée comme l'action influençables par la famille, le milieu, les intérêts, la multitude d'impondérables dont est composée l'existence, entre autres par le développement physiologique personnel. Mais, autant que mes informations me le permettent, je puis avancer que les anciens élèves de Paul Robin ont répondu à son attente. Ils sont en général d'esprit ouvert aux idées nouvelles et généreuses, épris de justice et d'altruisme, portés à l'examen, soucieux de participer au progrès général, moins asservis aux préjugés que les meilleurs élèves des plus fameuses écoles du même ordre. Quant à leur situation matérielle, bien que la vie un peu artificielle, naïve, calme, sans tourments ni fièvre, hors du monde, du milieu social, et, somme toute facile, qu'ils menaient ne les ait pas préparés directement aux duretés de la compétition, aux ruses, aux hypocrisies, aux cruautés, bien qu'ils aient été élevés pour des régimes sociaux idéaux, ils ont pu, sans que se soit trop endurci leur coeur ou trop engourdi leur cerveau, sans délaisser trop les principes de leur éducation, se faire une place sociale honorable. Certains, hommes ou femmes, sont chefs d'administrations, d'industries, ingénieurs, commerçants avisés, entrepreneurs, inventeurs,

artistes, contremaîtres. On en rencontre dans l'enseignement, le journalisme. Il en est aux colonies, à l'étranger. La fortune a souri à plusieurs. D'une façon générale ils aiment les arts et savent utiliser noblement les loisirs de leur vie laborieuse [1].

Au point de vue politique et social, ils sont de gauche généralement. Beaucoup ont été des militants de la coopération, du syndicalisme, du socialisme et de l'anarchie romantique des Reclus et des Kropotkine ou même, je crois bien, de l'anarchisme individualiste. Ce n'est que le petit nombre qui a suivi Paul Robin jusqu'à prendre part à ses propagandes et défendre ses théories.

La guerre a révélé parmi eux des « jusqu'auboutistes » hélas !! et je crois bien des héros. Il s'en est rencontré cependant qui ne cédèrent pas complètement au « bourrage de crâne », dont la conscience ne fut pas entièrement mobilisée, et qui, dans la folie guerrière universelle, surent se reprendre et se souvenir des enseignements de leur vieux maître.

Cempuis a rayonné. Dans la région d'abord, dont il a contribué beaucoup à transformer la mentalité politique, dans la France entière et à l'étranger. Ce fut, certes, une expérience restreinte, un laboratoire singulier, un internat hors série. On peut soutenir que l'application n'est guère facile de sa discipline à la vie scolaire publique actuelle. Mais on y peut voir aussi le germe des communautés éducatives futures où les jeunes trouveront, aussi bien, et mieux peut-être que dans la famille, le milieu cordial intellectuel et moral désirable. Quoi qu'il en soit on vint le voir de toutes les parties du monde, de Belgique, de Suisse, d'Argentine, d'Allemagne, etc. jusqu'en Sibérie et au Japon, il avait des admirateurs. Ses méthodes ont eu un peu partout quelque influence. À Bruxelles, Mme Gatti de Gamond fonda un établissement sur le modèle de Cempuis. Francisco Ferrer, le martyr de Monjuich, prit conseil auprès de Paul Robin, s'inspira de Cempuis. Lausanne possède une école où Paul Robin est vénéré. Il est considéré comme un précurseur de l'école active [2].

Quant à la coéducation, elle vient de faire son entrée dans les facultés, les lycées et les collèges de France sous forme de co-instruction. Les cléricaux eux-mêmes semblent s'en déclarer les partisans.

---

[1] Paul Robin fonda leur ***Société amicale*** (le 6 mars 1887) ainsi qu'en font foi les documents et notamment la curieuse lettre suivante écrite en réponse à une délibération du comité le nommant, sans qu'il l'ait sollicité, membre d'honneur de la société :

« Tu sais l'affection que j'ai pour toi et pour presque tous tes camarades, et le plaisir que j'aurais à me trouver souvent au milieu de vous. Malheureusement il en est quelques-uns, et vous avez aussi, autant que j'en suis informé, quelques patrons auxquels je ne pourrais même accorder le minimum d'estime de consentir à me rencontrer avec eux.

Autre point de vue. On a tant abusé du mot honneur que je me refuse désormais à lui chercher un sens. Je ne me sens ni le talent ni l'envie d'honorer qui ou quoi que ce soit, et j'abandonne aux gens soumis et aux porteurs de rubans la faiblesse de se croire honorés par qui ou quoi que ce soit.

Tout cela ne change rien à la *réalité des faits*. Dans le cas actuel, elle est que je suis le fondateur de votre société amicale et de quelques autres petites choses dont d'autres personnes ont cherché et chercheront à se donner « l'honneur », heureux quand, dans la ruche, elles n'ont été que des frelons et non des teignes. En présence de cette réalité que rien ne saurait modifier, tu comprendras combien peu signifie pour moi le mot de membre d'honneur (honorant ou honoré) !

Prie donc de ma part tes camarades de supprimer leur délibération en ce qui me concerne, de n'en rien publier afin de ne pas m'obliger à exiger une rectification qui ne serait pas agréable à tous.

Je me ferai un plaisir d'aller visiter votre groupe et vos protecteurs, *d'en faire partie sur le pied d'égalité,* le jour où je serai sûr de ne rencontrer là que des gens à qui je pourrais cordialement et sincèrement serrer les mains en fait, comme je serre *en ce moment de* loin, la *tienne* et celles de tes *bons* camarades. »

[2] Voir *l'École active* par Ad. Ferrière, docteur en sociologie, professeur à l'Institut Jean-Jacques Rousseau de Genève. M. Ferrière dit : « Méconnu, bafoué, en butte aux attaques des cléricaux, Paul Robin ne connut pas la gloire extérieure. Le sentiment du devoir accompli, la conviction justifiée qu'il avait fait acte de précurseur, l'ont pourtant soutenu jusqu'à la fin. Les lettres touchantes et chaleureuses qu'il a écrites à l'auteur de ces pages resteront un des plus précieux témoignages d'encouragement qu'il ait reçus lors de ses débuts dans la carrière pédagogique. »

Et il devient normal qu'un mouvement officiel et officieux se soit dessiné un moment qui avait la prétention d'enlever à Paul Robin son titre d' « homme de Cempuis » [3].

N'est-il pas intolérable qu'une place soit réservée à ce « néo-malthusien néfaste » dans les annales de la pédagogie ? Mais l'escamotage ne saurait réussir. Ni l'étroitesse d'esprit, ni l'ingratitude, ni les grandes et les petites lâchetés n'empêcheront qu'il soit, par le concept à la fois et la réalisation, le fondateur de Cempuis et l'animateur d'une éducation nouvelle. C'est un « maître » [4], un novateur qui ne doit rien, absolument rien, au point de vue pédagogique, à aucun de ceux qui favorisèrent sa tentative. Il n'a eu aucun inspirateur officieux ou officiel. Qui prétend l'avoir dirigé se vante. Le plan a été établi par lui, mis en oeuvre par lui. Pour l'édifier il lui a fallu livrer combat, parfois contre ses amis. Malgré les déviations que les libéralités officielles, les mesquineries bureaucratiques, la politique générale et celle de quartier ont fait subir à la pensée et aux innovations de Paul Robin, son oeuvre garde un cachet singulier aussi différent de celui du Cempuis antérieur à son expérience, que celui du Cempuis postérieur à sa révocation. Cette allure unique, ce je ne sais quoi d'intensément vivant, original et naïf, qui a retenu l'attention des pédagogues, n'avait qu'une source, un principe, la personnalité ardente, l'âme, si j'ose dire, de Paul Robin. Il fut tout dans sa maison, au moins dans les années de sa fondation, le règlement et l'usage, le gouvernement spirituel et temporel.

Bonne ou mauvaise, réussie ou non, l'expérience est à lui tout entière.

Ce n'est pas là seulement l'opinion obstinée d'un partisan intraitable. Lorsque Paul Robin dut, en 1883, à propos d'un tract néo-malthusien, donner sa démission, les membres de la Commission administrative furent unanimes à regretter cette décision et à s'employer pour la réintégration. L'adversaire principal de cette dernière mesure était M. Léon Bourgeois, alors Secrétaire général de la Préfecture de la Seine. Le futur archange de la paix armée, l'apôtre prochain du pacifisme romantique et vain, le semi-philosophe sous qui perçait déjà le pitoyable lâche de l'affaire Dreyfus et le pion triste de Haute Cour, n'agréait pas Paul Robin, qui ne l'agréait pas davantage, Les 10 janvier et 1er avril 1884, M. Léon Bourgeois, dans les discussions officielles relatives à la réintégration s'y montra hostile. Les défenseurs de Paul Robin marquèrent avec force qu'ils le regardaient comme l'initiateur, le créateur. Aristide Rey défendit son ami avec chaleur : « On s'expose à mal juger Robin, disait-il, quand on ne le connaît pas profondément. C'est un penseur et un chercheur. » M. Ernest Rousselle constatait : « M. Paul Robin... n'a pas été seulement le fondateur et le directeur, mais encore l'âme de la maison. » Et M. Ferdinand Buisson de déclarer : « M. Robin a rendu l'oeuvre viable.. et lui a donné le mouvement sinon la vie. *Il a créé et appliqué les programmes. Je* ne vois pas à quel autre directeur elle pourrait être utilement et pratiquement confiée. »

Au surplus un projet de délibération du Conseil général (1881) porte : « *Sont approuvés, le plan général d'éducation établi par Paul Robin,* directeur de l'établissement, ainsi que les propositions relatives au mode futur d'admission des orphelins. » [5]

---

[3] C'est Élie Reclus qui a appelé ainsi Paul Robin.

[4] Le mot est de Jaurès. Désigné par un groupe politique avancé comme candidat à la députation dans le 13e arrondissement, Paul Robin entrait, de ce fait, en compétitions avec Gérault-Richard, alors emprisonné, candidat du parti socialiste. Paul Robin se retira. C'est dans l'entrevue qui eut lieu à ce sujet avec les principaux membres du parti socialiste, entrevue à laquelle j'assistais, que Jaurès, en reconduisant Paul Robin, lui dit : « Vous êtes un maître, mon cher Robin, et nous serions heureux de vous voir à la Chambre. Mais la politique a ses exigences... »

[5] Il y a d'autres documents. Entre autres une *lettre-rapport* adressée en octobre 1880 par Paul Robin à M. Carriot, directeur de l'enseignement de la Seine, et un *mémoire* au Préfet de 1881. Il y a aussi cette déclaration de M. Ernest Rousselle répondant le 15 juin 1895 de la tribune de l'Hôtel de Ville à un haut fonctionnaire qui, durant quatre années, entrava de toutes manières l'oeuvre de Paul Robin : « *Si le Conseil général a fait sienne l'oeuvre de Cempuis, c'est M. Paul Robin qui l'a conçue. »*

Calomniateurs et pirates sont frappés d'ailleurs d'impuissance. Les faits sont enregistrés et dominent tous les genres d'oppositions, toutes les haines. Les annales de Cempuis existent. Évertuez-vous, petits Bathylles, et, aux innovations, aux idées, aux suggestions du fondateur, opposez donc celles qui ont pu prendre leur essor à Cempuis avant qu'il y vienne ou depuis qu'il l'a quitté !

C'est avec une fierté légitime que Paul Robin pouvait écrire en 1895 :

« Le premier en France j'ai, pendant quatorze années, donné à des enfants une éducation qui les a rendus d'une bonne vigueur physique, leur a procuré une instruction sinon étendue et profonde, au moins basée uniquement sur des réalités objectives incontestables, leur a donné l'esprit d'observation, d'expérience et enfin, malgré leur ignorance et leur dédain de toute conception extra-humaine, les a faits ou laissés des êtres moraux et bons. À Cempuis, cet établissement sans dieux, les garçons et les filles de quatre à seize ans furent élevés en commun, en grande famille, dans la plus grande liberté possible, chacun mis à même de réunir en lui les qualités des deux classes aujourd'hui ennemies, les goûts de l'intellectuel et de l'artisan, la culture du cerveau et celle de la main, présentant ainsi un premier type de ce que doit à court terme devenir tout être humain.

Je n'ai pas fait à de jeunes intelligences encore incapables de philosopher la critique de nos institutions décrépites, mais je n'en ai pas fait davantage l'éloge. Il est bien certain que, sans avoir à leur prêcher cette critique, la rectitude de sens et de jugement que leur aura donnée l'éducation qu'ils ont reçue leur inspirera la haine des impuissances et des atrocités des institutions actuelles, lamentables vestiges des siècles passés qui entravent, dans le nôtre, le développement du progrès et du bonheur humains.
Voilà mon vrai crime dont je reste fier... »

Cette fierté il profitait, avec une ténacité malicieuse, de toutes les occasions pour la manifester, pour protester, platoniquement, contre la mesure qui l'avait éloigné de Cempuis, pour proclamer, en même temps, l'importance et l'urgence de l'action sociale néo-malthusienne et eugéniste qu'il menait alors avec vigueur. C'est ainsi, par exemple, que le 30 août 1904, dixième anniversaire de sa révocation, il écrivit au président du Conseil général la lettre suivante :

Il y a aujourd'hui dix ans que le Préfet de la Seine a reçu du ministre Leygues l'ordre de me révoquer... Peut-être jugerez-vous digne du Conseil de faire rapporter cette mesure illégale... Cela est pour moi tout à fait théorique. Fier d'avoir créé et dirigé pendant quatorze ans le premier pensionnat mixte d'enseignement intégral, sans aucune mythologie, je ne voudrais cependant pas, à plus de soixante-sept ans, reprendre les fonctions dont on m'a si durement relevé moins d'un an avant l'époque où j'avais décidé que je les abandonnerais.

Depuis, j'ai accompli, avec succès, une tâche beaucoup plus difficile et plus importante encore. J'ai forcé en dépit de l'hostilité des puissants, la prise en considération presque générale d'une idée méconnue, celle de la population. Contrairement aux enseignements de la routine officielle, j'ai prêché les petites familles eugéniques, la limitation des naissances. À la veille de prendre une retraite définitive, j'ai le plaisir de voir cette oeuvre continuée par de très énergiques disciples. Ma satisfaction personnelle est donc complète. Je ne demande rien pour moi. Je me permets de vous suggérer une mesure de dignité et de justice, capable d'effacer l'acte de honteux arbitraire perpétré par le jeune ministre qui m'a si étourdiment frappé. [6]

---

[6] Il n'en protestait pas moins contre le dommage matériel que lui avait causé sa révocation. Il écrit à M. F. Buisson le 29 avril 1902 pour lui donner copie d'une lettre au ministre de l'Instruction publique où il demande réparation pour les illégalités commises et pour le préjudice matériel. Il dit : « ... *le dommage moral fait à ma personne, il est parfaitement réparé et j'ai fait meilleure besogne depuis mon départ de Cempuis que je n'aurai pu en faire en y restant.* »

Personne bien entendu ne tenta de faire rapporter sa révocation, et la Ligue des Droits de l'homme elle-même... Mais ceci nous entraînerait trop loin.

Par contre, lorsque furent célébrés, en 1905, le 25 anniversaire et, en 1930, le cinquantenaire du legs Prévost, le nom de Paul Robin fut soigneusement banni des discours officiels. Cela n'implique pas, bien au contraire, que son souvenir était perdu. Vouloir oublier quelqu'un c'est y penser. Mais cela montre combien est redoutée l'évocation de sa mémoire. Quand un homme domine, quand il incarne des idées nouvelles heurtant les préjugés courants, il n'a plus affaire à la critique impartiale. La haine le poursuit. Escobar et Tartuffe, Loriquet et Jocrisse s'unissent pour effacer son nom, abolir sa mémoire et profiter de ses efforts. Vivant on l'outrage. Mort il est proscrit.

À quel point le souvenir de Paul Robin gêne encore, inquiète, effraie, on peut en juger par le petit fait suivant. En vue de cet ouvrage, j'ai désiré revoir l'établissement où je fus élevé. J'y voulais glaner des souvenirs, me livrer à des comparaisons. Une abondante correspondance, de multiples et persévérantes démarches, appuyées par quelques hommes libéraux, ont abouti, après cinq mois, à un refus embarrassé contresigné par M. Édouard Herriot. Si je m'étais proposé d'entamer le procès de mon maître et de piétiner sa mémoire, les portes de Cempuis m'eussent été certainement ouvertes toutes grandes...

Mais j'ai pu triompher des obstacles officiels. J'ai visité Cempuis. Par surprise ! Trente ans après... Besoin du cœur, retour désiré vers des temps écoulés. Cela valait bien une ruse...

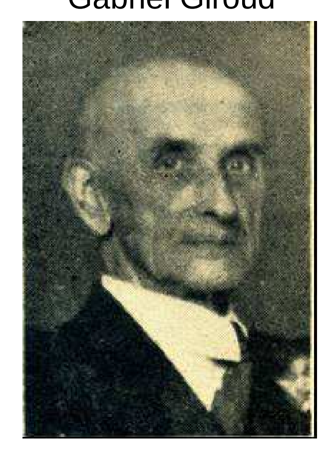
Tout me restait grand en mémoire. Tout m'a semblé étriqué et morose. Autrefois, quand on entrait par la grande cour, on était enveloppé tout de suite par le mouvement, les allées et venues, la musique, une sorte de bourdonnement joyeux de ruche au travail, la vie. C'est le silence aujourd'hui, le grand, le morne silence, l'ordre officiel si pesant.

J'ai revu le bois, bien clos et interdit. Notre bois ! Paradis embaumé de nos jeux enfantins où, par les taillis et les clairières, tapissés au printemps d'anémones et de pervenches, nous allions en enfants curieux, libres, sages et heureux, à la recherche des nids, à la cueillette des fleurs, des faînes et des noisettes, des alises et des merises. Notre bois ! ses beaux hêtres, ses vieux chênes, son « petit rond » familier, son « terrier » agreste et mystérieux, son « caveau » dont les pentes peuplées de sapins, servaient l'hiver de piste à notre traîneau, et dont les fonds, parfois inondés, permettaient nos joutes nautiques...

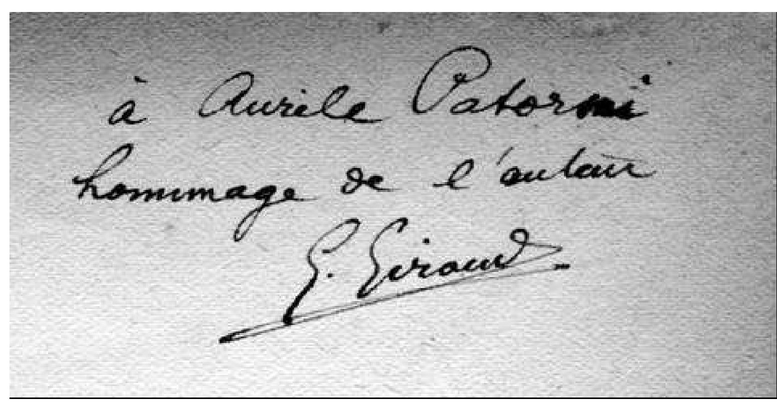
J'ai revu, intact, pittoresquement agencé, orné par de puérils artistes, le tout petit théâtre. Et la ferme et les champs, où la guerre a passé... J'ai revu aussi ce qui n'est plus. Le cerisier a disparu qui illuminait de toutes ses fleurs, au printemps, la grande cour. La pierre s'est émiettée, le style est tombé, du cadran solaire gravé par Paul Robin. Et le gentil « bassin », le fameux, le scandaleux « bassin » est comblé...

Mais voici les pensionnaires. Silencieux, sur deux files bien alignées et admirablement symétriques, une de filles, une de garçons, ils s'avancent...

Gabriel Giroud



Dédicace de Gabriel Giroud



Dans les bulletins « Le Cempuisien », il est souvent question du bâtiment Tournaire

Albert Tournaire (Source Wikipedia)

Albert Tournaire (11 mars 1862, Nice — 11 janvier 1958, Paris) est un architecte français.
Prix de Rome d'architecture 1888.
Fouille de Delphes (1892-1901), relevés et reconstitutions graphiques du sanctuaire d'Apollon.
Carrière d'architecte officiel et d'enseignant à l'école des Beaux-Arts de Paris.
Architecte en chef de la ville de Paris et de l'exposition coloniale de 1931.
Élu membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1919.
Élu président de la Société des artistes français en 1939 et 1945.
Le square Albert-Tournaire se trouve à l'extrémité rive droite du pont d'Austerlitz dans le 12e arrondissement de Paris, près de l'institut médico-légal.

Principales réalisations :
Palais et pavillons de l'Exposition coloniale de 1895 à Bordeaux
Hôtel Winter Palace (1901), Menton
Villa Arnaga — Villa d'Edmond Rostand (1903), Cambo-les-Bains ; la Villa Arnaga abrite le Musée Edmond Rostand
Premier musée archéologique de Delphes (1903)
École des Sourds Muets, dite Institut Baguer, à Asnières-sur-Seine (1905) avec Émile Ulmann
Restauration de la Conciergerie, façade donnant quai des Orfèvres (1911), Paris
Villa Île-de-France, fondation Ephrussi-de-Rothschild (1911-1912), dont il est le premier conservateur en 1934, Saint-Jean-Cap-Ferrat
Annexe du lycée Fénelon (1911-1913), Paris
Institut médico-légal (1914), Paris
Immeubles d'habitation des 28 et 30, avenue d'Eylau, (1912), Paris, où il résida.
Iconographie. Buste par Louis Convers, exposé au salon de 1895.

ଓଓଓ ଽଽଽ

« Une grande figure : Paul Robin », Jeanne Humbert, Ed. la Ruche Ouvrière). Extrait.
[…].Et il est peu probable que les descendants de Robin et ceux de Gabriel Giroud ne fassent jamais quoi que ce soit pour la diffusion de leurs œuvres. À la suite de démêlés successoraux pénibles, Giroud nous écrivait en 1938 : « Les Robins qui restent, sauf ma femme, sont tous de droite, et nous sommes tacitement brouillés. »
Certes, notre ami s'est plus d'une fois inquiété de ce que deviendraient tous les documents qu'il possédait et qui ont, en effet, été sans doute dispersés ou détruits. En 1932 déjà, il nous faisait part de ce souci dans une de ses lettres envoyées de Beaugency où, la retraite venue, il s'était définitivement retiré avec sa femme et où ils sont morts tous les deux : « *J'ai maintenant 62 piges et je suis inquiet du destin des documents que je possède sur Cempuis, le malthusianisme, sur Robin, etc. Mes descendants ne s'intéressent pas à cela ; ils bâillent quand je leur en parle. Et avant de laisser ces documents, à quelqu'un qui les tiendrait en considération, il faut que je les classe… quel boulot !* ». […] et c'est en plein tri que la mort le saisit avant qu'il ne peut ou il ne put accomplir cet ultime désir.

ଔ ଔ ଔ ଐ ଐ ଐ

Dans un numéro de La Vie du rail de mars 2011, un lecteur, Patrick Barbe, prétendait que l'infrastructure ferroviaire est saturée et sinistrée, (que) la moitié des aiguillages datent des années quarante, tandis que les dépenses d'entretien ont baissé de 20 % en vingt ans, et que le nombre d'accidents connaît une forte hausse : 0,33 par million de trains-kilomètre en 2009, contre 0,24 en 2006.
Quand on sait que la L.G.V. Est (Ligne à Grande Vitesse) a nécessité trois milliards et demi d'euros pour gagner un quart d'heure sur Paris-Strasbourg, on ne peut s'empêcher de déplorer un investissement qui aurait permis de renouveler la totalité du matériel roulant vétuste des trains et des bus d'Île-de-France, et d'améliorer ainsi la vie de millions de personnes.
Qu'en sera-t-il de la nouvelle ligne TGV projetée entre Marseille et Nice ? (le coût de construction, accrochez-vous bien, est estimé selon les sources entre 8 et 20 milliards d'euros. On peut au passage admirer la précision). Le profil géographique ne se prête guère à une vélocité exceptionnelle ; la S.N.C.F. a-t-elle vraiment pour vocation de faire gagner une demi-heure aux retraités qui voyagent entre Paris à Nice ?

ଔ ଔ ଔ ଐ ଐ ଐ

Il vous arrive de regarder l'émission « Fort Boyard » ? Le jeu dit des Bâtonnets dans la salle des maîtres du temps est certainement celui le plus facile à gagner. Voici la stratégie. Le candidat a la possibilité d'enlever 1, 2 ou 3 bâtonnets.
Le principe est simple : comme on commence, il faut toujours laisser un nombre de bâtonnets qui soit un multiple de "4" auquel on ajoute "1". Exemple : "5" (4+1), "9"(2x4 +1), "13" (4x3 +1), "17" (4x4 + 1)…
Pour résumer, il faut laisser à l'adversaire 5, 9, 13, 17,... bâtonnets.
Exemple de déroulement d'une partie :
1°) Au début du jeu, compter le nombre de bâtonnets. À Fort Boyard il y en général 20 bâtonnets (néanmoins il faut vérifier, on n'est pas à l'abri d'un coup fourré)
2°) Dans le cas où il y a 20 bâtonnets : on enlève 3 bâtonnets il en reste "17" (cf. règle du jeu).
3°) Le maître du temps joue, peu importe le nombre de bâtonnets qu'il enlève, à votre tour vous enlevez des bâtonnets, il faut qu'il en reste "13". (Il enlève 1, vous enlevez 3, il enlève 2 vous enlevez 2,...)
4°) Le maître du temps joue à nouveau, vous appliquez la même stratégie, quand vous aurez joué il doit rester "9" bâtonnets.
5°) Même chose pour qu'il ne reste que "5" au coup suivant.
6°) Il ne reste que "5" bâtonnets et c'est au maître du temps de jouer. Et là c'est gagné, en fonction de ce qu'il enlève vous enlevez le reste pour qu'il ne demeure que le dernier bâtonnet.

QUELQUES CONSEILS POUR ÉCRIRE ET PARLER

Pour écrire

Chacun a sa méthode. Quelques conseils peuvent néanmoins être donnés.

Les phrases doivent être complètes et si possible courtes. Certains auteurs aiment ne pas mettre de verbe. L'effet peut être agréable au lecteur, mais on s'en fatigue vite. Donc, mettez un verbe, avec naturellement son sujet et son complément.

La ponctuation est importante. Point trop n'en faut, mais un minimum est indispensable pour la compréhension immédiate du texte.

Le sujet de la phrase doit apparaître en clair, ce qui est plus difficile à réaliser avec les longues phrases qui comportent beaucoup de subordonnées, qu'avec des phrases courtes, car il ne doit pas être trop éloigné du verbe. Au besoin il doit être répété.

Éviter la répétition des adverbes, plus particulièrement de ceux qui se terminent par

-ment.

Être clair. Dire ce que l'on veut dire, et pas autre chose, et pour cela savoir d'abord ce que l'on veut dire. Éviter d'introduire plusieurs idées dans la même phrase ou de les écrire trop près l'une de l'autre, sans introduction particulière.

Refuser les adjectifs de luxe, c'est-à-dire ceux qui sont superflus, ceux qui n'ont pas de justification formelle.

Accepter de corriger son texte autant de fois que c'est nécessaire. À la lecture d'un premier texte, ne pas hésiter à corriger tout ce qui ne paraît pas parfait. De toute façon la perfection est rare. À la relecture, ne pas hésiter à supprimer tout ce qui ne semble pas indispensable. Dominique Lapierre disait récemment à la radio qu'il avait rédigé 18 000 pages pour un prochain livre qui ne dépasserait pas, en fin de compte, 8 ou 900 pages.

Lorsque l'on pense que tout est bien, il peut être très utile d'avoir recours à un lecteur et de tenir compte de toutes ses remarques sans hésiter à corriger encore.

Après avoir beaucoup "travaillé" un texte : ajouts, suppressions, modifications..., il est bon de le laisser "reposer" quelques jours, de l'oublier, puis de le relire avec un oeil neuf.

On doit savoir que la plupart des auteurs, même les grands, même les membres de l'Académie française, répondent souvent, si on leur pose la question, que chaque page imprimée leur a coûté quatre heures de travail. C'est une moyenne qu'il faut savoir accepter si l'on décide d'écrire... pour être lu... ne serait-ce que pour être lu par soi-même. « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. » (Boileau)

« [...] *Le talent est une question de quantité. Le talent, ce n'est pas d'écrire une page : c'est d'en écrire 300. Il n'est pas de roman qu'une intelligence ordinaire ne puisse concevoir, pas de phrase, si belle qu'elle soit, qu'un débutant ne puisse construire. Reste la plume à soulever, l'action de régler son papier, de patiemment l'emplir. Les forts n'hésitent pas. Ils s'attablent, ils sueront. Ils iront au bout. Ils épuiseront l'encre, ils useront le papier. Cela seul les différencie, les hommes de talent, des lâches qui ne commenceront jamais. En littérature, il n'y a que des bœufs. Les génies sont les plus gros, ceux qui peinent dix-huit heures par jour de manière infatigable. La gloire est un effort constant. ... [...]*» Jules Renard (1887, non daté)

LES MOTS FACE À L'HISTOIRE

AVOIR UNE MINE PATIBULAIRE

Une personne patibulaire fait peur : on la soupçonne de commettre les plus grands crimes, son faciès semble digne de la potence. Cette perception se confirme par l'étymologie, car l'expression renvoie au supplice des esclaves condamnés à mort et à la « croix » qu'ils paraissaient mériter.

Le *patibulum* était, en effet, dans l'Antiquité romaine, le poteau des suppliciés sur lequel on ficelait ou clouait les mains des condamnés serviles de manière transversale. Ils devaient alors porter ce *patibulum* écrasant jusqu'à leur lieu de crucifiement, car ce poteau venait s'emboîter sur un pieu vertical fiché au sol pour former une croix en « T ». Cette exhibition des suppliciés conjuguait une humiliation publique avec une infinie souffrance, l'asphyxie finale étant provoquée par l'insoutenable sollicitation des muscles qui soutenaient le corps pendant sur la croix.

Cette peine infamante, réservée initialement aux esclaves, fut notamment utilisée lors de la révolte de Spartacus qui, après avoir soulevé les gladiateurs réduits à l'esclavage dans son école de Capoue, ravagea une bonne partie de l'Italie et finit par menacer l'ordre de Rome. En 72 avant notre ère, la République, effrayée par l'ampleur du soulèvement, envoya ses légions pour bloquer les insurgés. Spartacus mourut au combat en 71. La répression fut éminemment sanglante et cruelle : elle se solda par le crucifiement de six mille esclaves révoltés sur la *Via Appia,* entre Capoue et Rome. Avertissement exemplaire à l'encontre de tous ceux qui auraient envie de fomenter une révolte.

Horrifié par ce supplice, l'empereur Constantin interdira les exécutions patibulaires au IVe siècle. Bien avant, Jésus de Nazareth avait été mis à mort sur la croix par le préfet romain Ponce Pilate. C'est l'épisode de la Crucifixion, terme qui restera désormais attaché au martyre du Christ. La controverse existe encore aujourd'hui pour démêler si la Passion a eu lieu sur une croix patibulaire en « T » ou sur une croix latine, comme le figurent la plupart des peintures ou des enluminures. Plus tard, vers le XIIe siècle, la France rétablira ce supplice capital en créant les « fourches patibulaires » au service des grands seigneurs qui avaient droit de justice. Placées en hauteur, aux limites des divers duchés et comtés, elles remplissaient leur rôle exemplaire en glaçant d'horreur les passants qui frissonnaient devant les corps putréfiés livrés aux oiseaux de proie.

Victor Hugo, traumatisé par le spectacle des exécutions capitales publiques, alertera l'opinion en s'engageant contre la peine de mort dans *Le Dernier Jour d'un condamné*. Pour qu'enfin les nations arrivent à « jeter bas l'arbre patibulaire, le seul arbre que les révolutions ne déracinent pas ».

LACONIQUE

Le mot « laconique » ne trouve pas son ancrage dans la mythologie mais dans la géographie, car il désignait les habitants originaires de la Laconie, la région de l'antique Sparte, au sud du Péloponnèse. Il a ensuite qualifié un des traits caractéristiques des Spartiates : la brièveté de leur réponse, la sobriété de leur langage. Il faut dire que les Spartiates, souvent dépeints pour l'austérité de leur mode de vie, ont aussi été stigmatisés pour les lacunes de leur éducation intellectuelle, très éloignée de la rhétorique athénienne.

Athènes était une cité du débat, de l'éloquence politique, de la sagesse et de la beauté. Ces priorités de la cité se retrouvaient dans l'éducation proposée librement aux jeunes garçons : la cité valorisait, en effet, l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et de la musique, tout en cherchant à modeler au gymnase le corps des futurs citoyens. L'éducation spartiate était, elle, totalement sous le contrôle de la cité, collective et obligatoire, pour les garçons comme pour les filles. Fort sévère et très encadrée, elle avait pour but premier d'éprouver l'endurance, le courage et l'obéissance du futur citoyen pour le former à son destin : être un soldat dévoué à la défense de sa cité. Évidemment, par rapport à Athènes, l'instruction intellectuelle semblait très limitée, même si les enfants apprenaient à lire, à écrire et recevaient un enseignement musical. Quant à leur culture générale, elle se composait des poèmes d'Homère et de quelques chants militaires qui devaient attiser leur ardeur au combat.

Cette culture guerrière a été assurément très décriée, voire méprisée par Athènes. Plutarque écrivait que « leur étude des lettres se bornait au strict nécessaire » et l'orateur athénien Isocrate accusait même les Spartiates de ne savoir ni lire ni écrire ! Bien entendu, en l'absence d'historien spartiate, nous sommes tributaires d'une vision très athénienne, terre supérieure des longs discours et de la philosophie...

Mais le laconisme n'était pas seulement exposé à la critique. Car, on apprenait aux enfants à tenir des propos « piquants », des formules fortes, dont la brièveté était au service de l'efficacité : leur parole simple devait, comme le dit Plutarque, comporter « un sens riche et profond » et le silence réfléchi qui précédait la réponse était au service de la portée du verbe. La parole était méditée, loin d'un babil intempérant qui, derrière la cascade ininterrompue des mots, pouvait s'avérer vide de sens. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le style laconique atteignait à chaque fois son but. Comme les redoutables épées des Spartiates.

L'expression est restée. À la suite des anciens Spartiates, ceux qui s'expriment aujourd'hui de manière laconique adoptent un langage concis qui utilise peu de paroles et ne convoque guère de détails. Mais leur verbe lapidaire n'en est pas moins efficace.

PARTIR, REVENIR

Dans son poème Ithaque*, Cavafy nous invite au voyage : quitter au plus tôt famille et patrie et s'en revenir le plus tard possible. Un long voyage donc, de préférence par mer, car pour lui il n'est de villes que de ports, et plutôt méditerranéens. Mais pour Cavafy, Ithaque n'étant finalement que le symbole de toutes « les Ithaques », à tous les ports de toutes les mers du monde on peut désormais ajouter tous les aéroports.*

« Quand tu partiras pour Ithaque, souhaite que le chemin soit long, riche en péripéties et en expériences. Ne crains ni les Lestrygons, ni les Cyclopes, ni la colère de Neptune. Tu ne verras rien de pareil sur la route si tes pensées restent hautes, si ton corps et ton âme ne se laissent effleurer que par des émotions sans bassesse. Tu ne rencontreras ni les Lestrygons, ni les Cyclopes, ni le farouche Neptune, si tu ne les portes pas en toi-même, si ton coeur ne les dresse pas devant toi.

Souhaite que le chemin soit long, que nombreux soient les matins d'été, où (avec quels délices !) tu pénétreras dans les ports vus pour la première fois. Fais escale à des comptoirs phéniciens, et acquiers de belles marchandises : nacre et corail, ambre et ébène, et mille sortes d'entêtants parfums. Acquiers le plus possible de ces entêtants parfums. Visite de nombreuses cités égyptiennes, et instruis-toi avidement auprès de leurs sages.

Garde sans cesse Ithaque présente à ton esprit. Ton but final est d'y parvenir, mais n'écourte pas ton voyage : mieux vaut qu'il dure de longues années, et que tu abordes enfin dans ton île aux jours de ta vieillesse, riche de tout ce que tu as gagné en chemin, sans attendre qu'Ithaque t'enrichisse.

Ithaque t'a donné le beau voyage : sans elle, tu ne te serais pas mis en route. Elle n'a plus rien d'autre à te donner.

Même si tu la trouves pauvre, Ithaque ne t'a pas trompé. Sage comme tu l'es devenu à la suite de tant d'expériences, tu as enfin compris ce que signifient les Ithaques. »

CONSTANTIN CAVAFY

Ithaque, in *Poèmes*,
traduit du grec par Marguerite Yourcenar
et Constantin Dimaras
C Éditions Gallimard, 1958

Il existe plusieurs traductions de ce beau poème qu'est « Ithaque », du plus simple au plus lyrique ; en voici un autre sans doute traduit par Dominique Grandmont.

Quand tu entreprendras le voyage à Ithaque, prie pour que le chemin soit long, plein d'aventures, plein de découvertes.
Prie pour que le chemin soit long... et nombreux les matins où tes yeux découvriront un port ignoré, et nombreuses les villes où tu chercheras le savoir.
Garde toujours au cœur l'idée d'Ithaque.
Tu dois l'atteindre, c'est ton destin, mais ne force pas la traversée.
Mieux vaut qu'elle dure longtemps et que tu sois vieux quand tu jetteras l'ancre, riche de tout ce que tu auras amassé en chemin sans en attendre plus de richesses encore.
Ithaque t'a donné le beau voyage, sans elle tu ne serais pas parti.
Et si tu la trouves pauvre, ce n'est pas qu'elle t'a, trompé.
La sagesse que tu as acquise te permet de comprendre le sens des Ithaques.

Plus loin, vous devez aller plus loin que les arbres qui vous emprisonnent et quand vous les aurez dépassés tâchez de ne pas vous arrêter.
Plus loin, allez toujours plus loin plus loin que le présent qui vous enchaîne encore et quand vous serez délivrés reprenez la route à nouveau.
Plus loin, toujours, beaucoup plus loin, plus loin que le lendemain qui s'approche, et quand vous croyez être arrivés, sachez trouver de nouveaux chemins.

Bon voyage aux guerriers qui sont fidèles à leur peuple.
Que le dieu des vents soit favorable la voilure de leurs vaisseaux malgré leur vieux combat qu'ils trouvent le plaisir des corps les plus aimants.
Emplissez les filets d'étoiles convoitées plein de félicités, pleins de connaissances.
Bon voyage aux guerriers s'ils sont fidèles à leur peuple.
Malgré leurs vieux combats que l'amour comble leurs corps généreux qu'ils trouvent les chemins des vieux désirs pleins de félicités, pleine de connaissances.

Le « Beaujomot » nouveau est arrivé !

Peut-on dire « bonjoir » aux « attachiants »

Le vocable « attachiant » se propose de combler utilement un vide sémantique en désignant une personne assez insupportable mais dont on ne saurait se passer.

Ce terme, lauréat du festival XYZ du mot nouveau, qui s'est tenu les 26 et 27 novembre 2011 au Havre, a été préféré à « bonjoir », salut intermédiaire entre bonjour et bonsoir.

Ce feu d'artifice de néologismes a également fait émerger d'autres termes : « ordinosaure » pour désigner un ordinateur dépassé, « bête seller », un navet qui s'arrache dans les librairies, « textoter » pour écrire des textos, « aigriculteur » pour un agriculteur découragé par les difficultés de son métier. Sans oublier le verbe « eurogner » qui se rapporte aux mesures d'économies prises dans la zone euro.

Le festival, dont c'était la dixième édition, « défend une conception vivante de la langue qui, comme l'écrivait Victor Hugo, meurt si elle n'invente pas de mots nouveaux ».

En 2010 avait été consacré le « phonard », terme péjoratif caractérisant une personne en situation de dépendance à son téléphone (insup-)portable.

J.-M.N. Le magazine du Monde, 3/12/2011

Créé en 2002 par Éric Donfu, sociologue et écrivain français, le « Festival XYZ du mot et du son nouveau » célèbre la troisième semaine de novembre, à l'instar du légendaire beaujolais nouveau, un mot et un son nouveau.

Voici la liste des mots soumis au vote du jury en novembre 2011 :

Aigriculteur : Agriculteur découragé par les difficultés de son métier
Alphamonde : Un alphabet pour le monde
Attachiant : Personne difficile à vivre mais dont on ne peut pas se passer
Bête seller : Navet littéraire qui bat des records de vente
Cancanivore : Grand amateur de potins
Centagénaire : De plus en plus courant…
Chansonneur : Chanteur de variété peu scrupuleux sur la qualité de ses productions
Confire : Garder quelque chose longtemps, sans s'en servir
Enarcose : Sommeil profond qui gagne les parlementaires lors des longues séances de l'Assemblée Nationale
Eurogner : Faire des économies
Exgérer : L'art de gérer ses ex sans froisser personne
Gestimuler : Encourager vivement par le geste
Harmonihomme : Instrument de musique idéal pour s'entendre entre les humains
Humoureux : État subtil de celui ou de celle que l'amour et l'humour transcendent
Joliosité : État joyeux et jovial, inspiré ou inspirant
Kénosien : Personne qui, pour se faciliter la vie, fait semblant de s'humilier devant des personnes qu'elle méprise
Manipester : Une façon de protester (à l'occasion d'une manif, bien sûr)
Pléjouir : Plaisir complet
Pleurire : Pleurer de rire
Replicentrer (se) : Se retirer volontairement de la compagnie des hommes pour se retrouver
Submergeants (Pays) : Pays, qui, comme la Chine, ont dépassé le stade d'être des « pays émergeants »
Transpérer : Transpercer l'espoir
Textoter : Ecrire des textos

POÉSIE

Marie Noël

Marie Rouget, qui prit ce nom de plume, naquit à Auxerre le 16 février 1883 dans une famille très cultivée mais peu religieuse. Elle ne s'éloigna que très peu de cette ville natale, y demeura célibataire. Sa vie intime ne fut pas si tranquille : un amour de jeunesse déçu (et la vaine attente d'un grand amour), la mort de son jeune frère un lendemain de Noël (d'où son pseudonyme), les crises de sa foi... tout cela est en filigrane dans cette poésie empruntant volontiers de modestes airs de chanson traditionnelle.

Connais-moi...

Connais-moi si tu peux, ô passant, connais-moi !
Je suis ce que tu crois et suis tout le contraire :
La poussière sans nom que ton pied foule à terre
Et l'étoile sans nom qui peut guider ta foi.

Je suis et ne suis pas telle qu'en apparence :
Calme comme un grand lac où reposent les cieux,
Si calme qu'en plongeant tout au fond de mes yeux,
Tu te verras en leur fidèle transparence...

Si calme, ô voyageur... Et si folle pourtant !
Flamme errante, fétu, petite feuille morte
Qui court, danse, tournoie et que la vie emporte
Je ne sais où mêlée aux vains chemins du vent.

Sauvage, repliée en ma blancheur craintive
Comme un cygne qui sort d'une île sur les eaux,
Un jour, et lentement à travers les roseaux
S'éloigne sans jamais approcher de la rive...

— Si doucement hardie, ô voyageur, pourtant !
Un confiant moineau qui vient se laisser prendre
Et dont tu sens, les doigts serrés pour mieux l'entendre,
Tout entier dans ta main le cœur chaud et battant.

Forte comme en plein jour une armée en bataille
Qui lutte, saigne, râle et demeure debout ;
Qui triomphe de tout, risque tout, souffre tout,
Silencieuse et haute ainsi qu'une muraille...

Faible comme un enfant parti pour l'inconnu
Qui s'avance à tâtons de blessure en blessure
Et qui parfois a tant besoin qu'on le rassure
Et qu'on lui donne un peu la main, le soir venu...

Ardente comme un vol d'alouette qui vibre
Dans le creux de la terre et qui monte au réveil,
Qui monte, monte, éperdument, jusqu'au soleil,
Bondissant, enflammé, téméraire, fou, libre !...

Et plus frileuse, plus, qu'un orphelin l'hiver
Qui tout autour des foyers clos s'attarde, rôde
Et désespérément cherche une place chaude
Pour s'y blottir longtemps sans bouger, sans voir clair...

Chèvre, tête indomptée, ô passant, si rétive
Que nul n'osera mettre un collier à son cou,
Que nul ne fermera sur elle son verrou,
Que nul hormis la mort ne la fera captive...

Et qui se donnera tout entière pour rien,
Pour l'amour de servir l'amour qui la dédaigne,
D'avoir un pauvre coeur qui mendie et qui craigne
Et de suivre partout son maître comme un chien...

Connais-moi ! Connais-moi ! Ce que j'ai dit, le suis-je ?
Ce que j'ai dit est faux - Et pourtant c'était vrai ! -
L'air que j'ai dans le coeur est-il triste ou bien gai ?
Connais-moi si tu peux. Le pourras-tu ?... Le puis-je ?...

Quand ma mère vanterait
À toi son voisin, son hôte,
Mes cent vertus à voix haute
Sans vergogne, sans arrêt ;
Quand mon vieux curé qui baisse
Te raconterait tout bas
Ce que j'ai dit à confesse...
Tu ne me connaîtras pas.

Ô passant, quand tu verrais
Tous mes pleurs et tout mon rire,
Quand j'oserais tout te dire
Et quand tu m'écouterais,
Quand tu suivrais à mesure
Tous mes gestes, tous mes pas,
Par le trou de la serrure...
Tu ne me connaîtras pas !

Et quand passera mon âme
Devant ton âme un moment
Éclairée à la grand-flamme
Du suprême jugement,
Et quand Dieu comme un poème
La lira toute aux élus,
Tu ne sauras pas lors même
Ce qu'en ce monde je fus...
....
Tu le sauras si rien qu'un seul instant tu m'aimes !

Marie Noël
1908 , Les Chansons et les Heures

« Je fais le plus de choses que je peux par amour pour me reposer d'en faire tant par nécessité. »
Marie Noël, extrait de Notes intimes

HISTOIRES DE NAGUÈRE

ÉCONOMIE LIBÉRALE

Pedro, pêcheur dans un petit village de la côte mexicaine, rentre au port avec les quelques thons qu'il a pêchés. Un touriste états-unien le complimente sur la beauté de sa pêche mais s'étonne qu'il en ait si peu. « Oh ! dit Pedro, c'est parce que je ne reste pas longtemps en mer. Je veux rentrer pour le repas en famille. Et puis, dès que j'ai assez pêché pour nourrir ma famille...

— Mais... dit le touriste états-unien interloqué, qu'est-ce que vous faites de vos journées si vous travaillez si peu ?

— Eh bien ! Je fais la grasse matinée, je passe du temps en famille, je fais la sieste avec ma femme, je joue avec mes enfants quand ils rentrent de l'école ; le soir, je vais au café boire du vin avec les amis, on joue de la guitare. Mes journées sont bien remplies.

— Écoutez, dit l'Américain du Nord, je suis diplômé en économie de Harvard et je voudrais vous aider par quelques conseils. Tout d'abord vous devriez pêcher plus longtemps pour gagner plus d'argent. Vous pourriez alors acheter un bateau plus grand, donc pêcher plus de poissons et gagner encore plus d'argent. Ensuite vous pourriez acheter plusieurs bateaux et traiter directement avec une usine pour écouler votre pêche sans intermédiaire. Vous pourriez peut-être même acheter l'usine !

— Et après ? interroge Pedro, dubitatif.

— Après vous pourriez diriger votre entreprise de Mexico, Los Angeles ou même New York, introduire votre entreprise en bourse et gagner des millions !

— Oui, et après ?

— Après, dans quinze, vingt ans, vous seriez riche et vous pourriez mener la belle vie : vous pourriez vous installer dans un joli village sur la côte, faire la grasse matinée, passer du temps en famille, avec vos amis. Vous pourriez faire du bateau ! La belle vie, je vous dis ! »

POUR EN FINIR AVEC LES MÉCHANCETÉS SUR LES BLONDES...

Une très belle femme aussi élégante que blonde vient de garer sa Rolls-Royce devant l'agence bancaire. Quand elle entre dans l'agence, tous les regards convergent vers elle, les conversations s'interrompent. Elle demande à parler au directeur, mais il est déjà là, empressé, zélé. Il la fait entrer dans son bureau, s'enquiert de son souhait, et la divine créature lui explique qu'elle doit partir aux États-Unis pour quinze jours et qu'il lui faudrait un prêt de 5 000 euros.

Le banquier, obséquieux, lui donne quelques formulaires à remplir, puis, les réflexes professionnels reprenant, malgré tout, le dessus, il lui explique que, dans la mesure où elle n'est pas cliente connue de l'agence, il lui faut offrir des garanties. « Oui bien sûr, c'est normal, je comprends. Voyons, si je vous confie les clefs de ma voiture (elle est neuve, elle vaut 850 000 euros), est-ce que cela vous suffira ?

— Mais bien sûr », approuve le banquier qui eût été fort contrarié de ne pouvoir

satisfaire cette charmante personne.

La femme s'en va et un employé se charge de garer la voiture dans le sous-sol de la banque. Le charme opérant de moins en moins à mesure que le temps passe, le directeur et ses collaborateurs se mettent à ricaner sur cette personne qui laisse en garantie un véhicule de 850 000 euros pour un modeste prêt de 5 000 euros. Puis, les réflexes aiguisés, ils entreprennent de faire une discrète enquête sur la dame. Et, surprise ! ils découvrent que cette femme possède une grande fortune. Ah ! les blondes, décidément !

Quinze jours plus tard, ladite blonde est de retour à l'agence. Le directeur se précipite. Elle règle rubis sur l'ongle les 5 000 euros du prêt augmentés des 28,57 euros d'intérêts. Le directeur ne résiste pas au désir de satisfaire sa curiosité et, s'excusant platement, lui fait part de son étonnement : « Je sais que vous êtes riche. Pourquoi avoir demandé un petit prêt dans notre agence ? »

La dame blonde, délicieusement, merveilleusement blonde, sourit et lui dit : « Connaissez-vous dans Paris un autre endroit où je puisse garer ma Rolls quinze jours en étant sûre de la retrouver (et en bon état) pour 28,57 euros ? »

COMME LA LANGUE FRANÇAISE EST COMPLIQUÉE !

Interrogation demain matin sur le pluriel des jours de la semaine !

Se put-il que déjà vous le sûtes ? Le pluriel des jours de la semaine ?

Doit-on mettre la marque du pluriel aux jours de la semaine ? Tout bon commerçant s'est un jour posé cette question très légitime.

Eh bien oui ! Lundi, mardi etc. sont des noms communs soumis aux mêmes règles d'accord que les autres noms communs.

On écrit : tous les lundis et tous les dimanches.

Sauf que !... vous vous doutez bien que ça ne peut pas être aussi simple...

Lorsque ce même jour est suivi par une description de temps, la semaine par exemple, il faut compter le nombre de ces jours dans cet intervalle de temps.

Dans une semaine, il n'y a qu'un seul lundi et on écrit donc : tous les lundi de chaque semaine.

Vous suivez toujours ?

Donc si on passe au mois, il y a cette fois plusieurs jours qui sont un lundi dans un mois et on écrit donc : tous les lundis de chaque mois.

La réunion a lieu les premier et troisième lundis de chaque mois. Au passage, vous remarquerez que premier et troisième sont au singulier puisqu'il n'y a qu'un premier et un troisième dans un mois. Mais les deux ensemble sont un pluriel.

C'est dans ce même ordre d'idées qu'on écrit : tous les dimanches matin et tous les mardi soir de chaque semaine.

Dans le premier cas, matin est au singulier car il n'y a qu'un seul matin dans une journée par contre il y a plusieurs dimanches.

Dans le deuxième cas, il n'y a qu'un seul mardi dans la semaine d'où le singulier et il n'y a toujours qu'un seul soir dans un mardi.

Vous faillîtes ne point lire ces subtilités de la langue française. Ce jour vous le pûtes.

L'INSTANT PHILO

Ou comment entrebâiller la porte de la philosophie à partir du quotidien.

Intériorité

La tête agitée par des mouvements saccadés, le corps avachi sur le siège au dossier incliné, sans s'inquiéter de l'espace laissé au voyageur derrière lui, le jeune homme écoute une musique très rythmée — peut-être même n'est-elle que rythme — comme peuvent aisément s'en rendre compte tous les voyageurs, par-delà les écouteurs. En arrivant au terminus, il descendra du véhicule, les oreilles encore occupées, il passera devant les autres passagers et marchera sans élégance dans la rue, coupé du monde qui l'entoure. Qu'a-t-il fait de son intériorité ? Et si, comme tant d'autres personnes qui lui ressemblent, il était en train d'oublier ce qu'il a de plus précieux ? S'il avait perdu son trajet et son temps, aveugle au charme du paysage traversé, indifférent aux gens qui sont à ses côtés, sourd aux sollicitations de la pensée ?

L'homme est cet être bien particulier qui, transcendant l'ordre de la matière, s'ouvre en pensée à la richesse qui l'entoure, fait exister en lui un univers, analyse, assimile et fait sien le monde dans sa complexité. Ainsi se construit son intériorité, cette modification consentie de l'âme qui accueille, cette disponibilité qui se traduit en interrogation, acceptation, compréhension, admiration. Ainsi surtout il peut entendre en lui une voix tout intérieure, la voix de la conscience, une voix qu'il faut du courage pour écouter parce qu'elle exprime un devoir plus grand que soi, une exigence morale. Encore faut-il que l'homme offre au monde son attention, cette réceptivité pleine d'attente par laquelle, disait Simone Weil : « *On détruit du mal en soi* ». Alors l'âme acquiert une consistance, elle se tient debout, et la personne existe vraiment comme un sujet, dans la liberté et la responsabilité.

Peut-être l'homme a-t-il donc tout à gagner en abandonnant la marchandise frelatée des rythmes agressifs et saccadés écoutés dans un monde cloisonné, mécanisation de l'esprit et esclavage consenti, créateurs d'une humanité rabougrie qui n'atteint ni la rigoureuse soumission de l'animal à son instinct, ni la noble et libre obéissance de l'homme au bien. L'âme n'a-t-elle pas tout intérêt à chercher des nourritures plus consistantes : un paysage à contempler, un voisin avec lequel dialoguer, une musique qui élève en suggérant l'infini, une lecture apte à éveiller le monde de l'esprit, que sais-je encore ? Alors l'intériorité grandira, protégeant la personne contre les manipulations et lui permettant de tisser des liens à la hauteur de ses désirs les plus profonds.

Et si les transports partagés devenaient ainsi des espaces où peut grandir l'esprit et fleurir la convivialité ?

Marie-Bernard Goepfert

☙☙☙ ❧❧❧

Un optimiste est une personne qui commence à faire ses mots croisés à l'encre.

Vieillir, c'est collectionner les « *dernières fois* ».

Charlotte Corday. 1768 - 1793

C'est dans l'Orne, en campagne, au lieu-dit les Champeaux
Que naît Marie-Charlotte et son destin tracé,
Mais comment le savoir en jouant au croquet
Galopant les prairies et sautant les ruisseaux ?

Elle est heureuse ici mais elle écoute bien
Et sait qu'en France on est plus pauvre chaque jour,
Aussi est-ce en l'esprit autant que dans l'amour
Et la compassion que lui naît le dessein,

Nonobstant sa jeunesse et le confort qu'elle a,
D'être le bras porteur d'une odyssée tragique
Qui la mène bientôt, émissaire héroïque
Jusqu'à ce jacobin haï, jusqu'à Marat.



Arrive jusqu'à lui, couché dans sa baignoire,
Lui plante dans le cœur son couteau sans trembler
« N'ayant, a-t-elle écrit, que sa vie à donner »
Elle en fait un flambeau, elle en fait sa victoire.

Son destin n'eut qu'un but, un devoir, immanents
Ceux d'affranchir enfin le peuple d'un tyran,
Et lorsque l'échafaud tranche ses vingt-cinq ans,
Elle a le regard clair, et le cœur innocent.

Charlotte Corday est née en 1768 près de Vimoutiers, dans l'Orne.

Arrière-petite-fille de Pierre Corneille, elle reçoit une excellente éducation pendant 10 ans, à l'Abbaye aux Dames à Caen. Sérieuse, rigoureuse, absolue, elle lit beaucoup, notamment les philosophes et parmi ceux-ci Rousseau dont les préceptes ne la quitteront plus.
D'un caractère farouchement résolu, son frère disait d'elle : « *Elle a le goût du sacrifice, de la foi, de la liberté.* » Elle meurt guillotinée à Paris le 17 juillet 1793.

Irène Gaultier-Leblond
(Poés'Histoire)

LE CHEF-D'ŒUVRE
(Dédié aux correcteurs)

À quelques kilomètres de Paris, bien plus près de la capitale que certaines banlieues, il existe encore une grande ville de province de cent mille habitants. On y trouve de somptueux hôtels particuliers, des avenues si larges qu'on y circule aisément à n'importe quelle heure de la journée, un château historique, un parc interminable agrémenté de pièces d'eau, de bosquets, de théâtres de plein air.

Dans cette ville de province, chaque rue importante possède au moins un couvent et une caserne, cachés derrière des murs de trois mètres de haut. C'est peut-être cette abondance d'édifices religieux et militaires qui contribue à donner à l'ensemble de la cité son aspect sérieux et traditionnel, son atmosphère calme et triste.

Heureusement pour les amateurs de pittoresque, il survit à Versailles de nombreux métiers d'art. Les pierres historiques et les arbres multicentenaires constituent un cadre de calme et de beauté très favorable à la conservation d'activités à la fois techniques et artistiques. Si le dernier luthier a pris sa retraite sans laisser hélas de successeur, il reste cependant un miroitier très fier de participer à la restauration permanente du château, un fabricant de vitraux, un relieur, quelques imprimeries traditionnelles...

...Le patron de l'une de ces imprimeries rêvait il y a quelques années d'accomplir un chef-d'œuvre...

Bien longtemps avant, quand l'entreprise était encore dirigée par son père, il avait suivi pendant quatre ans les cours d'une école professionnelle. Il y avait reçu un enseignement assez déroutant. D'un côté, l'école se voulait tout à fait d'avant-garde : on y expliquait les techniques les plus récentes : photocomposition, emploi des ordinateurs... avec visites commentées des établissements les mieux équipés. Mais à l'inverse, toute une partie des cours concernant les méthodes et les habitudes de la profession avait un aspect vieillot propre à maintenir chez un fils d'imprimeur l'image d'une corporation rendant encore grâce à Gutenberg. Ce qui contribuait à maintenir cet aspect de clocher, c'était certainement la survivance d'un vocabulaire technique suranné en usage dans la profession seulement et qui jouait un peu le rôle d'un langage secret pour initiés.

Il apprit ainsi que les caractères typographiques ne se mesurent pas en millimètres, mais en points, qu'ils n'ont pas une dimension, mais un corps, qu'une lettre n'a pas de hauteur, mais un oeil... On lui enseigna que les minuscules se nomment des bas de casse, les majuscules capitales, et les italiques des *italiques.*

Mais c'est sûrement dans les dimensions de papier qu'il découvrit le vocabulaire le plus riche : tout le monde connaît le Raisin, le Jésus, le Grand-Aigle... mais il y a aussi l'Écu, le Procureur, la Cloche, l'Éléphant, le Colombier, l'Atlas, le Grand Monde, l'Univers, le Grand Univers et bien d'autres.

Après son service militaire, il passa trois années consécutives à effectuer son tour de France : il fit en tout une quinzaine de stages dans les imprimeries les plus variées et revint ensuite vivre avec son père. Avant de prendre part à la vie de l'imprimerie familiale, il devait accomplir son chef-d'œuvre, selon la vieille tradition des corporations. Le destin en décida autrement...

Durant ses trois années de stages, il était venu à plusieurs reprises à Versailles, et à

chaque séjour, son père, en discutant avec lui ou en lui confiant de menus travaux, avait pu apprécier ses connaissances techniques et sa conscience professionnelle. Le vieil imprimeur en était même arrivé à avoir des complexes vis-à-vis de son fils et à redouter d'avance la période où ils auraient à travailler ensemble. Son imprimerie était tout pour lui ; du moment qu'il sentait son fils capable de prendre seul l'affaire en mains, son œuvre pouvait continuer sans lui, sa présence n'était plus indispensable et il perdait sa raison de vivre.

Trois mois après le retour de son fils, il fut pris d'une mauvaise grippe, négligea de se soigner et fut emporté en huit jours... le moral a tant d'influence sur le physique ! Se trouvant brusquement responsable de l'entreprise, le fils abandonna aussitôt son projet de chef-d'œuvre pour se consacrer entièrement à la bonne marche de la maison familiale.

Au début, il dut travailler fébrilement : il s'appliqua à résoudre lui-même un par un tous les problèmes au fur et à mesure qu'ils se présentaient ; il n'avait pas le temps de penser et ses vues étaient par force à court terme. Il lui fallut quelques années de travail opiniâtre, de persévérance méthodique avant d'accomplir avec aisance l'ensemble des tâches quotidiennes.

Arrivé à ce stade, il eut du temps libre pour repenser à son chef-d'œuvre. Un beau matin, il réunit tout son personnel — une vingtaine d'employés — et leur tint à peu près ce langage :

« Vous savez qu'une crise frappe en ce moment notre corporation. Je vous ai réunis aujourd'hui pour vous dire que non seulement la diminution de notre plan de charge n'affecterait en rien les horaires de travail, les salaires et les effectifs de la maison, mais qu'au contraire je souhaitais mettre à profit les temps morts pour réaliser un travail exceptionnel par sa qualité. Ce chef-d'œuvre une fois réussi pourra, avec une publicité bien orchestrée, nous faire mieux connaître et augmenter notre clientèle.

Ce chef-d'œuvre sera un travail collectif : chacun d'entre vous aura sa part de labeur à fournir ; aussi, je ne veux pas vous imposer une idée, mais vous faire une proposition sur laquelle je vous demande à chacun votre avis, vos suggestions, vos critiques.

Que diriez-vous d'une bible imprimée sans aucune faute ? »

Pour mieux juger les réactions du personnel à un tel projet, il est bon de rappeler que le texte complet de la Bible comporte environ deux millions de mots, dont beaucoup de noms propres compliqués. Malgré tout le soin apporté aux milliers d'éditions dont la Bible avait déjà bénéficié, tous les spécialistes estimaient à cette époque qu'il ne s'en était encore jamais imprimé une sans aucune faute.

Réaliser une Bible parfaite semblait aussi difficile que de construire une horloge indéréglable ou un violon qui resterait juste sans jamais être accordé.

Malgré l'énorme difficulté du travail à entreprendre, le projet fut adopté avec enthousiasme et la discussion qui suivit porta seulement sur les modalités pratiques d'exécution.

Quitte à s'aliéner les protestants, on décida d'imprimer une version catholique des textes sacrés, de s'adresser à l'évêché tout proche pour résoudre le délicat problème du choix de la traduction et obtenir un texte de base à l'abri de toute critique.

On commença par photocopier la Bible-modèle en un grand nombre d'exemplaires : cela permit de ne plus toucher au précieux volume prêté par l'évêché, et par la suite de faire relire les compositions par beaucoup de correcteurs à la fois.

Ce n'est qu'après deux épreuves successives ne donnant lieu à aucune modification, si minime fût-elle, qu'on acceptait une composition. Beaucoup d'employés ne se contentaient pas de travailler seuls ; ils obtenaient l'aide de leur épouse, de l'aîné de leurs enfants, d'un ami. Jamais la Bible n'avait été autant lue à Versailles ; mais on ne pouvait guère parler de lecture tant il fallait concentrer son attention sur la forme au détriment du fond.

Avec une telle armée de lecteurs, ce fut un jeu d'enfants de distribuer correctement les accents :

Éçyôn-Guèber, Épître, Ésaü, Séméïn...

Il fallait écrire : Edna, Ève, Eqrôn, Elqana, mais aussi : Édom, Évodie, Éphrôn, Élyaqim.

Pas question de confondre les pécheurs et les pêcheurs ! Ni le dieu Adrammèlek avec Adrammélek, fils de Sennachérib.

On redoubla de précautions pour les mots les plus longs : anéantissement, ecclésiastique, persévérance, prosterneront, Thessaloniciens...

Avec de tels mots, il faut lutter contre une tendance naturelle à lire le début, deviner la suite, et passer au mot suivant sans vérifier les dernières lettres, d'où un risque de faute en fin de mot.

Contrairement à toute attente, il y eut peu de fautes dans les noms propres. Je ne parle pas des Asa, Éla, Er, Luc... mais des Asarhaddon, Hilqiyyahou, Melchisédech, Nabuchodonosor, Yeroubbaal... Cela s'explique très bien : ces noms propres inhabituels doivent être lus lettre par lettre pour être composés.

Le tirage s'effectuant en typographie, on fit très attention pour passer des compositions préparatoires tenues à la ficelle aux montages définitifs sur machine. Il ne s'agissait pas qu'un caractère bien en place sur le dernier bon à tirer fût absent sur machine au moment de "rouler".

Après l'impression, l'assemblage et la reliure, on préleva au hasard dix volumes qui furent relus en entier plusieurs fois chacun. Il fallait voir l'anxiété du personnel chaque fois qu'on rapportait un exemplaire et les sourires radieux détendre les visages quand on apprenait que les lecteurs n'avaient trouvé aucune faute de composition ou d'assemblage.

Avant d'annoncer le chef-d'œuvre à grand renfort de publicité, une ultime précaution fut prise : dans chaque exemplaire fut encarté un petit papillon rédigé comme suit : « Nous avons essayé de réaliser une bible sans aucune erreur. Nous vous serions très reconnaissants de nous signaler toute faute d'impression ou d'assemblage, si minime fût-elle. »

Venaient ensuite le nom et l'adresse de l'imprimerie.

Pour avoir d'emblée un grand nombre de lecteurs, le livre fut donné en plusieurs exemplaires à chaque église de la ville, à chaque couvent, à chaque école religieuse, à chaque bibliothèque bien-pensante... ; à Versailles, cela représente beaucoup d'exemplaires.

Plusieurs mois s'écoulèrent, pendant lesquels aucune erreur ne fut signalée.

Au bout de six mois, on reçut une lettre de félicitations d'un bénédictin affirmant qu'il avait relu soigneusement le texte en entier plusieurs fois et qu'il n'y avait décelé absolument aucune erreur.

Et puis à nouveau, pendant plusieurs mois, ce fut le grand silence.

On s'était donné un délai d'un an avant d'annoncer publiquement la réalisation du chef-d'œuvre. Au bout d'un an moins trois jours, on reçut une lettre de ce même bénédictin s'excusant d'avoir fait une fausse joie au personnel de l'imprimerie, parce que depuis l'envoi de sa première lettre, il avait relu plusieurs fois l'ouvrage et il avait finalement trouvé une erreur page 638, à la première ligne.

Au vu de cette lettre, le directeur se jeta sur son exemplaire et le feuilleta fébrilement.

Chaque page de gauche portait comme en-tête, au-dessus d'un filet, le numéro de la page, imprimé en coin, et au milieu, le titre général de l'ouvrage. Les pages de droite, en plus de leur numéro, portaient le titre particulier du livre ou chapitre ou évangile en cours.

Parvenu en quelques secondes à la page 638, le directeur s'empressa de lire la première ligne ; séparée en deux colonnes, elle comportait ces extraits de phrases :

En vain tu multiplies les remèdes Ainsi parle le Seigneur :

Par le plus grand des hasards, il n'y avait aucun mot coupé et les deux demi-lignes, bien qu'appartenant à des versets différents, pouvaient se lire ensemble. Le texte ainsi formé avait même une affreuse allure prophétique.

Cependant, il ne trouva pas d'erreur à la première lecture. Il se dit qu'il avait dû vérifier la ligne trop vite. Faisant un gros effort sur lui-même, il relut lentement : non, pas d'erreur apparente. Il s'arma alors d'une loupe et regarda les lettres une par une : décidément, cette ligne était parfaite, comme le reste de sa Bible.

Il allait ranger son chef-d'œuvre à la place d'honneur de son bureau, lorsqu'il reçut un coup au cœur : en plein milieu de l'en-tête, au-dessus du texte prophétique de la première ligne, il y avait un mot nouveau, étrange, insultant :

BILBE

Claude Koch



Bible ancienne enluminée

CULTURE AU DÉTAIL

Qu'est-ce qu'un aptonyme ?

Il y a quelque temps, Guillemette Mouren-Verret, directrice de publication de la revue *Défense de la langue française* (222 avenue de Versailles, 75016 Paris), s'interrogeait pour savoir comment on appelle les patronymes qui rappellent la profession de ceux qui les portent (par exemple le docteur Médecin). Dernièrement sur internet a circulé un vidéogramme consacré aux... *aptonymes*.

Défilait en l'ouvrant une série de photos d'enseignes de magasins, de plaques professionnelles, de cartes de visite... parmi lesquelles nous avons relevé la menuiserie Dubois, la charcuterie Éric Bacon, Alain Bidet, plombier, Michel Couenne, charcutier, Philippe Avare, expert comptable, le docteur Papa, gynécologue, Philippe Malaise, psychothérapeute, l'optique Le Borgne, Alain Robinet, plombier, ou encore Léon Labroche, rôtisseur...



C'est dans le *Grand Dictionnaire terminologique* de l'Office québécois de la langue française que nous trouvons une bonne définition de l'aptonyme : néologisme québécois formé sur *apte* (approprié, qui convient) et *onyme* (le nom) ; patronyme possédant un sens lié à la personne qui le porte, le plus souvent en relation avec son métier ou ses occupations.

QUI COLLECTIONNE QUOI ?

AÉROPHILATÉLISTE : enveloppes illustrées, cachets qui concernent l'aviation, les premiers vols

AUTOGRAPHISTE : autographes

AVRILOPISCICOLE : poissons d'avril, dessins humoristiques

BIBLIOMANE : livres en quantité

CANIVETTISTE : images pieuses, ajourées

CAPILLABÉLOPHILE : fonds de chapeaux

CAPSULOPHILE : bouchons, capsules de bouteilles

CARTOPHILE : cartes postales

CÉROPLASTIQUEUR : modelages de cire

CHOINODEULTOPHILE : cordes de pendus

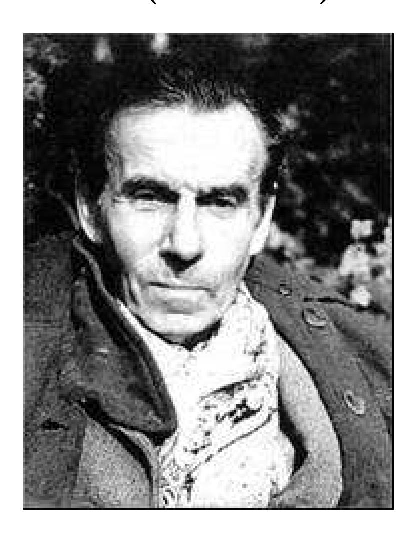
CHROMOPHILE : affiches

CIRCOPHILE : ce qui concerne le cirque

CLAVALOGISTE : clous
CONCHYOPHILE : coquillages
COPOCLÉPHILE : porte-clefs
ÉRINOPHILE : vignettes non postales
ÉTICOPHILE : étiquettes d'hôtels
ÉTHYLABÉLOPHILE : étiquettes de vins, de liqueurs
FERROVIPATHES : trains miniatures
FIBULAMÉNISTE : boutons militaires
GAZETOPHILE : journaux
GLACOPHILE : emballages de glaces, d'esquimaux
GLANDOPHILE : balles de frondes
GLYCOPHILE : emballages de sucre
JETONPHILE : jetons
MALACOLOGISTE : coquillages
MARCOPHILE : flammes postales
MARQUETTISTE : marqueterie
MAXIMÉCANOPHILE : flammes d'oblitérations
MAXIMAPHILISTE : cartes illustrées et cachets d'oblitérations illustrées en rapport avec le timbre-poste
MICROTYROSÉMIOPHILE : marques de crèmes de gruyère
MINÉROLOPHILE : minéraux
MNÉMOPHILE : souvenirs d'époques
NICOPHILE : paquets de cigarettes
NUMISMATE : pièces de monnaie, médailles, billets
OALAGISTE : coquilles d'oeuf
CENOSÉMIOPHILISTE : étiquettes de bouteilles
ODOLABÉLOPHILE : étiquettes de parfums
PÉRISACHOROPHILE : sucres publicitaires emballés
PÉTROPHILE : pierres
PHILATÉLISTE : timbres-poste
PHILUMÉNISTE : étiquettes, pochettes, boîtes d'allumettes
PLOMBOPHILE : plombs de douanes, d'octroi, d'huissiers et divers
SIGILLOGRAPHISTE : sceaux
TABACOPHILE : ce qui se rapporte au tabac
TÉGESTOLOGISTE : articles de brasserie, chopes, sous-bocks
TYROSÉMIOPHILE : étiquettes de fromages
VEXILLOPHILE : drapeaux.

LOUIS FERDINAND CÉLINE

(1894 — 1961)



Il n'y aura donc pas eu de célébration officielle pour le cinquantième anniversaire de la mort de Louis Ferdinand Céline. Si nous publions cet article, ce n'est pas par goût du contre-pied, mais pour tenter d'évoquer comment un petit bourgeois va faire de tous les éléments et les événements de sa vie, en les brassant dans un délire imaginaire puissant et fécond, une œuvre littéraire. Il va tordre, triturer la langue française, sa syntaxe, sa grammaire, ses mots, sa ponctuation comme rarement écrivain le fera. Dans le même temps, il commet trois ouvrages — jamais réédités en France —, les *Pamphlets,* dans lesquels le racisme le dispute à l'antisémitisme, et l'abject à l'ignoble.

Peu d'écrivains ont suscité dans le public, chez leurs confrères, chez les critiques, une telle ambivalence de jugements. C'est que l'écrivain lui-même est l'ambivalence incarnée.

Louis Destouches naît le 27 mai 1894 à Courbevoie. Son père, Fernand, est correspondant d'une compagnie d'assurances. Sa mère, Marguerite Guillou, tient une boutique de modes et lingerie. Jusqu'à son certificat d'études, qu'il obtiendra en juin 1907, le jeune garçon vit une enfance choyée, plutôt sage et solitaire. Au retour de séjours linguistiques en Allemagne et en Angleterre, Louis commence une "carrière" professionnelle. Il est employé quelques mois chez un marchand de tissus et ensuite chez un joaillier.

En 1912, il s'engage au 12e régiment de cuirassiers basé à Rambouillet. Il confie ses états d'âme à son carnet de moleskine. « Pris en grippe par un jeune officier plein de sang », il lui est arrivé de remonter du pansage pour pleurer sur son lit comme une première communiante « malgré ses dix-sept ans ». Il doute de lui : « Je cache un fond d'orgueil qui me fait peur à moi-même. »

À Rambouillet, Louis croise Sébastien Faure, le créateur, avec Louise Michel, du journal *Le libertaire.* Cette proximité n'empêchera pas le cuirassier Destouches de rester un soldat discipliné. Nommé maréchal des logis, il arrive avec son escadron à Sarcy-sur-Meuse le 1 er août 1914, premier jour de la mobilisation... qui n'est pas la guerre, comme le proclame le président Poincaré.

La guerre est effective le 4 août. Le 12 septembre, son régiment est près des forts de Verdun. Il écrit à ses parents : « Jamais je n'ai vu tant d'horreur ; [...] à certains endroits, on peut traverser la Meuse à pied ferme sur les corps allemands. » Le 27 septembre, blessé, le

maréchal des logis Destouches, du 2e escadron, est porté à l'ordre du régiment. Le 4 décembre, Fernand, le père, est averti que son fils va recevoir la Médaille militaire. En mai 1915, Louis Destouches est nommé délégué du Grand Quartier général au consulat de France à Londres. Il arrive dans cette ville avec deux médailles : à la Médaille militaire est venue s'adjoindre la Croix de guerre. Le 16 décembre, il est définitivement réformé. Le 19 janvier 1916, il se marie avec Suzanne Nehout. Le mariage n'est pas déclaré au consulat ; Louis rentre seul, donc célibataire, à Paris. La rencontre avec Londres marquera durablement Louis qui gardera pour cette ville une profonde fascination. En mars 1916, il est engagé dans une compagnie forestière du Cameroun. Cet épisode africain est essentiellement connu par sa correspondance. Il y contracte la dysenterie, rencontre les moustiques, avale de la quinine et ne touche plus à l'alcool. En mars 1917, mal en point, il quitte l'Afrique et rejoint Liverpool. L'écriture commence à le préoccuper. Il a rédigé une nouvelle, *Les vagues.*

Louis travaille ensuite pour une revue de vulgarisation scientifique dirigée par Raoul Marquis. Tous deux sont embauchés par la mission Rockefeller contre la tuberculose. De mars à novembre, ils parcourent la Bretagne. À Rennes, Louis rencontre le docteur Follet. Il quitte la mission et se rend à Bordeaux préparer le baccalauréat qu'il obtient en juillet 1919. Il a vingt-cinq ans et se marie avec Édith, la fille du docteur Follet. Le couple vit à Rennes. Louis s'inscrit à l'école de médecine en 1920. Le 15 juin naît Colette Destouches, qui sera le seul enfant du couple. Celui-ci s'installe en novembre 1923 à Paris où Louis poursuit ses études. Le 1er mai 1924, il soutient sa thèse qui est consacrée à Philippe Ignace Semmelweis, médecin hongrois, précurseur dans la lutte contre l'infection puerpérale.

Le 27 juin il entre à la Société des Nations. Nommé à Genève pour trois ans, il accompagne un groupe de médecins aux États-Unis, à Cuba, au Canada et en Angleterre. Ces déplacements, mais surtout sa farouche indépendance, conduisent le couple au divorce. Dans une lettre qu'il adresse à Édith, il professe : « ...Ne m'ennuie jamais plus avec l'attachement, la tendresse...[...] J'ai envie d'être seul, seul, seul, ni dominé, ni en tutelle, ni aimé, libre. Je déteste le mariage, je l'abhorre, je le crache, et il me fait l'impression d'une prison où je crève. » En 1927, il ouvre un cabinet médical à Clichy qu'il fermera en 1929 faute de patients. Il est alors nommé, toujours à Clichy, vacataire au dispensaire. Après avoir rencontré pendant son séjour à Genève une danseuse américaine de vingt-trois ans, Elizabeth Craig, il s'installe avec elle à Paris au 98 rue Lepic.

Une secrétaire du dispensaire commence la dactylographie du *Voyage au bout de la nuit* au printemps 1931. Les Éditions Gallimard acceptent de publier le roman à la condition qu'il soit allégé. Louis refuse et le présente à Robert Denoël qui le publie sans coupures. *Le Voyage,* mis en vente début octobre 1932, est dédié à Elizabeth Craig ; cinquante ans plus tard, elle confessera ne l'avoir jamais lu. Son auteur s'appelle désormais *Louis-Ferdinand Céline.* Double hommage aux parents : Fernand, le père tant regretté (mort en mars), qui se prénommait en vérité *Ferdinand,* et *Céline,* la grand-mère maternelle.

Le 7 décembre, le jury du prix Goncourt se réunit. Le romancier est grand favori, mais c'est pourtant, après de sourdes intrigues, Guy Mazeline qui obtient le prix, pour son roman *Les loups.* En lot de consolation, Céline reçoit le prix Renaudot.

Le moins que l'on peut dire, c'est que le romancier et son roman ne laissent pas indifférent, comme en témoigne les commentaires de Léon Daudet dans *Candide,* hebdomadaire bien marqué à droite de l'échiquier politique : « Voici un livre étonnant, par sa facture, sa liberté,

sa hardiesse truculente, qui, sous le débraillé apparent du style, cache une connaissance approfondie de la langue française, dans sa branche mâle et débridée. » ; et, de l'autre bord, la critique de Paul Nizan, alors journaliste à *L'Humanité* quotidien du Parti communiste français : « Cet énorme roman est une œuvre considérable, d'une force et d'une ampleur à laquelle ne nous habituent pas les nains si bien frisés de la littérature bourgeoise. »

Le Voyage, pour les amateurs, les adeptes, les amoureux, les idolâtres, c'est le roman absolu ; avec son héros Bardamu, son comparse Robinson, et tous les seconds rôles, notamment Molly, qui nous vaut, faut-il le souligner, une des plus belles déclarations d'amour de la littérature française : « Molly... Qu'elle sache bien que je l'aime encore et toujours à ma manière, qu'elle peut venir ici quand elle voudra partager mon pain et ma furtive destinée. Si elle n'est plus belle, eh bien tant pis ! Nous nous arrangerons ! J'ai gardé tant de beauté d'elle en moi, si vivace, si chaude que j'en ai bien pour tous les deux et pour au moins vingt ans encore, le temps d'en finir. » Tous ces personnages traversent ce début du XXe siècle en laissant le lecteur ébaubi par ce voyage erratique et initiatique à la fois. Un partisan de la lecture rapide pourrait décliner le *Voyage* ainsi : c'est l'histoire d'un homme qui va à la guerre, se rend en Afrique puis en Amérique et revient en banlieue.

Seulement voilà, la Première Guerre mondiale, ce charnier hideux, nationaliste à souhait, avec ses officiers généraux complaisants et cyniques, le héros, Bardamu, lucide, nous la raconte comme la noirceur du monde et en même temps, il se moque de lui-même, de sa veulerie. La guerre lui soulève le cœur et évidemment il la vomit. L'Afrique, Bardamu, il la sue par tous les pores de sa peau. Les combines des colons, les arrangements des autochtones, leurs complicités véritables ou feintes s'entremêlent dans les fièvres et la résignation. L'Amérique, au-delà du chant d'amour désespéré, c'est l'occasion pour Bardamu de contempler une ville, le peuple qui l'habite et celui qui la rejoint, l'investit et la hante. Une ville debout ! s'exclame-t-il lorsque du bateau il aperçoit New York.

Quant à la banlieue, cette verrue, c'est le lieu de la lâcheté, de l'hypocrisie, c'est aussi le temps où l'on ferme les yeux sur les turpitudes des envieux ou des biens pensants.

Cette épopée lyrique, cette errance, est racontée dans un style empruntant à la langue populaire, voire argotique, mais où surgit en contrepoint, comme pour la conforter, une précision implacable. Céline s'empare de la langue classique, la contourne, la pénètre, la gifle pour mieux la restituer, vive, vivante, vivifiée. En décembre 1932, il écrit à Léon Daudet : « Je ne me réjouis que dans le grotesque aux confins de la mort. Tout le reste m'est vain. »

En 1933, Louis Ferdinand Céline prononce l'hommage à Émile Zola à Médan. La même année, de retour d'Allemagne, il publie : *Pour tuer le chômage, tueront-ils les chômeurs* ? Entre 1932 et 1935, il voyage en Europe et aux États-Unis, tentant d'oublier le départ définitif d'Élisabeth Craig ; mais surtout il écrit *Mort à crédit.* En 1935, il rencontre Lucette Almansor, une danseuse encore, qu'il épousera. Elle sera sa compagne, protectrice, jusqu'à sa mort.

Après trois ans de travail, au printemps 1936, *Mort à crédit* est publié. Si le *Voyage* est le roman du tragique et du misérabilisme, ce nouveau roman est celui de la détresse et du désespoir, entraînés dans la fantaisie. Le lecteur observe l'enfance et l'adolescence de *Ferdinand* fantasmées comme une jeunesse prisonnière d'une famille déchirée. Dans la seconde partie du roman, notre *Ferdinand* partage avec son mentor des aventures rocambolesques. Le drame omniprésent est en permanence scandé par la tragicomédie.

Grand Guignol s'invite à la table de Kafka.

Mais c'est sur le style que la rupture entre les deux œuvres est manifeste. L'argot court tout au long du récit, la phrase est hachée, les points de suspension s'accumulent. L'obscénité est telle que le livre sera publié avec des blancs. « J'ai vu Denoël (l'éditeur) ; je lui parlais de l'édition *intégrale* de *Mort à crédit.* Il s'y refuse absolument et définitivement. Il redoute les poursuites judiciaires inévitables. » Zola, Baudelaire, Flaubert, Proust furent accusés de pornographie et d'obscénité ; décidément, Céline est en bonne compagnie.

Mais voilà qu'arrive le temps des *Pamphlets* publiés entre 1937 et 1942. Il n'est guère aisé de commenter ces ouvrages dans lesquels la haine envahit l'auteur. Tour à tour, Juifs, Noirs, francs-maçons, Français avachis, communistes, gaullistes, résistants sont vilipendés, agonis, condamnés. L'auteur semble frappé de paranoïa aiguë. Ce Céline-là est indéfendable.

Ce n'est qu'en 1942 qu'il reviendra au roman avec *Gulgnol's band.* Londres, qui l'a toujours fasciné, est évoqué là de manière magistrale. Les bas-fonds, la prostitution, la déchéance, jetés au lecteur dans une suite de phrases inachevées, rythmées d'incessants points de suspension. La suite de cet ouvrage, *Le pont de Londres,* ne paraîtra *post mortem* qu'en 1964.

Entre 1940 et juin 1944, il est successivement médecin-chef des dispensaires de Sartrouville et de Bezons. Après le débarquement en Normandie, il craint pour sa vie, à juste titre, car, durant la guerre, aux *Pamphlets* est venue s'ajouter une solidarité sordide, nauséabonde, avec l'occupant nazi. C'est alors, dans le sillage de Pétain, la fuite vers Sigmaringen, avec Lucette et le chat Bébert. Après la traversée de l'Allemagne sous les bombes alliées, ils se réfugient au Danemark. Ce pays refuse l'extradition de l'écrivain vers la France, mais l'emprisonne pendant onze mois. Il est jugé en France pour indignité nationale, et condamné le 21 février 1950, à un an de prison. Il est amnistié le 12 mars 1951 ; son avocat plaidera pour un certain Louis Destouches, titulaire de la Médaille militaire de la Grande Guerre...

Revenu en France, pratiquant de nouveau la médecine mais sans guère de malades, il consacrera les dix dernières années de sa vie à l'écriture, à ses amis, à Lucette et au perroquet Totor. L'exil sera raconté de magistrale façon dans la trilogie *D'un château l'autre, Nord* et *Rigodon.* Ce dernier ouvrage sera terminé le 30 juin 1961. Le lendemain 1er juillet, l'écrivain succombe à une rupture d'anévrisme.

L'existence de Louis Ferdinand Céline fut faite de plusieurs vies. Il les assuma avec délire, gloriole et cynisme selon les époques. Mais demeure l'écrivain. Paul Nizan est un de ceux qui dès 1932 avaient cerné, senti avec une presciente lucidité la complexité, les contradictions, l'ambiguïté et le génie littéraire de Céline. À propos du *Voyage,* il écrivait : « (...) Cette révolte pure peut le mener n'importe où parmi nous, contre nous, ou nulle part. Mais nous reconnaissons son tableau sinistre du monde : il arrache tous les masques, tous les camouflages, il abat les décors des illusions. »

Il était un de ces écrivains par qui le scandale arrive. Est-ce une surprise, lui qui a botté le train avec rage à tous les académismes et fait tant de pieds de nez aux conformismes ?

Alors faut-il lire, faut-il faire lire Louis-Ferdinand Céline. Oui, assurément oui.

Gérard Gonac'h — octobre 2011

SUBTILITÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE

Homographes non homophones, homographes homophones

En français : deux mots composés des mêmes lettres ne se prononcent pas toujours de la même façon !

Voici quelques exemptes d'homographes de prononciations différentes :

— **Homographes non homophones**

Sortant de l'abbaye où les poules du couvent couvent, je vis ces vis.

Nous portions nos portions, lorsque mes fils ont cassé les fils.

Je suis content qu'ils vous content cette histoire.

Mon premier fils est de l'Est, il est fier et l'on peut s'y fier.

Ils n'ont pas un caractère violent et ne violent pas leurs promesses, leurs femmes se parent de fleurs pour leur parent.

Elles ne se négligent pas, je suis plus négligent.

Elles excellent à composer un excellent repas avec des poissons qui affluent de l'affluent.

Il convient qu'elles convient leurs amis, elles expédient une lettre pour les inviter, c'est un bon expédient.

Il serait bien que nous éditions cette histoire pour en réaliser de belles éditions.

Voyons aussi quelques exemples d'homographes de même prononciation :

— **Homographes homophones**

Cette dame qui dame le sol. Je vais d'abord te dire qu'elle est d'abord agréable.

À Calais, où je calais ma voiture, le mousse grattait la mousse de la coque.

Le bruit dérangea une grue, elle alla se percher sur la grue.

On ne badine pas avec une badine en mangeant des éclairs au chocolat à la lueur des éclairs.

En découvrant le palais royal, il en eut le palais asséché, je ne pense pas qu'il faille relever la faille de mon raisonnement.

Bernard Bessonnies

Ce passé pas si simple... mais quand même éloquent

Pour les amateurs de la belle langue que nous parlons ou écrivons — parfois si mal — voici quelques plaisants exemples de l'emploi du passé simple. Un régal pour l'esprit...

Non ! Ce n'était pas chose évidente que cette conversation en langue morte. Et pourtant je la tins.

Hier, nous achetâmes le DVD d'un spectacle de Marcel Marceau et, tout de suite, nous le mîmes !

Vous avez mis à la casse votre vieille voiture allemande ? Vous souvient-il qu'un jour vous me la passâtes ?

Bien que vous ayez cessé d'être une prostituée, un jour vous le pûtes.

Merlin n'était qu'un simple mortel jusqu'à ce qu'enchanteur il devint.

Deux vieux acteurs hollywoodiens discutent : « *Te rappelles-tu ce western où nous jouions les Indiens ? Oh oui ! Et je sais que nous nous y plûmes.* »

Vous saviez que ce manteau était tout pelé... Alors pourquoi, à la réception d'hier soir, le mîtes-vous ?

C'est dans ce tonneau que notre vin vieux fut.

On nous offrit une augmentation et, bien sûr, nous la prîmes.

Les moines brassèrent la bière et la burent.

Comme tout bon musulman qui se respecte doit s'y rendre au moins une fois, cet été à La Mecque il alla.

C'est bien parce que vous m'avez invité à goûter votre Beaujolais que je vins.

Charlotte Corday cacha le poignard en son sein et, à l'idée du crime qu'elle allait perpétrer, elle se marra.

Que la crevette était un insecte, vous le crûtes assez.

Pour tes prochaines vacances, l'idée d'aller en Arabie Saoudite ils émirent.

Heureusement que vous avez retrouvé des capitaux ! Car mettre la clé sous la porte vous faillites.

Sylviane Lafargue

Les vers holorimes

Ce sont des vers qui sont phonétiquement semblables

Lucien Reymond

Dans cet antre, lassés de gêner au palais.
Dansaient entrelacés deux généraux pas laids.

Dans ton site sévère assistant sa prestance.
Danton cite ces vers, assis, stance après stance.

Jacques Prévert

Par les bois automnaux graves et romantiques.
Parle, et bois au tonneau Graves et rhum antique.

Luc Étienne

Danse, prélat ! L'abbé t'apprit l'air en plain-chant.
Dans ce pré-là, la bête a pris l'air en pleins champs.

Daniel Marmié

Célimène a tendu six roses, lasse, au thé.
C'est l'hymen attendu : Sire, ose la sauter.

Alphonse Allais

Par les bois du djinn où s'entasse de l'effroi.
Parle et bois du gin ou cent tasses de lait froid.

Ah ! Vois au pont du Loing : de là vogue en mer, Dante.
Hâve oiseau pondu loin de la vogue *ennuyeuse.*

Patrick Flandrin (Extrait d'un recueil : Scoop à la une)

Elle avait le français pour idéal.
Et lavait l'œuf rance pourri des Halles.

Valétudinaire valeureux.
Val étudie Nerval, heureux.

Laisse aussi à l'histrion.
Les sots ! Si, Alice ! Trions.
Les socialistes ! Trions.

Où vont tous ces enfants...

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?
Ces filles de huit ans qu’on voit cheminer seules ?
Ils s’en vont travailler quinze heures sous des meules
Ils vont, de l’aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.
Accroupis sous les dents d’une machine sombre,
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l’ombre,
Innocents dans un bagne, anges dans un enfer,
Ils travaillent. Tout est d’airain, tout est de fer.
Jamais on ne s’arrête et jamais on ne joue.
Aussi quelle pâleur ! la cendre est sur leur joue.
Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.
Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !
Ils semblent dire à Dieu : - Petits comme nous sommes,
Notre père, voyez ce que nous font les hommes !
Ô servitude infâme imposée à l’enfant !
Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant
Défait ce qu’a fait Dieu ; qui tue, oeuvre insensée,
La beauté sur les fronts, dans les coeurs la pensée,
Et qui ferait - c’est là son fruit le plus certain ! -
D’Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !
Travail mauvais qui prend l’âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d’un enfant ainsi que d’un outil !
Progrès dont on demande : Où va-t-il ? que veut-il ?
Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,
Une âme à la machine et la retire à l’homme !
Que ce travail, haï des mères, soit maudit !
Maudit comme le vice où l’on s’abâtardit,
Maudit comme l’opprobre et comme le blasphème !
Ô Dieu ! qu’il soit maudit au nom du travail même,
Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux,
Qui fait le peuple libre et qui rend l’homme heureux !

Victor Hugo. *Les contemplations*

Dans le bulletin précédent, n°211 page 60, il était question de l'ouverture d'un hôtel de luxe sur la falaise de Mers... . je terminais par ces mots :

> *C'est donc bien Paul Robin qui fit construire pour l'O.P. une maison de vacances sur un terrain appartenant ou à l'O.P. ou à lui-même. L'auteur de l'article a allègrement supprimé 20 années d'Histoire ! La genèse même de la maison.*

Dans son livre « *Paul Robin, Sa vie. Ses idées. Son action.* », Paris, Mignolet et Stortz, (1937), Gabriel Giroud nous dit ce qu'il en fut exactement :

...Ce n'était point assez cependant pour Paul Robin, que ses enfants vécussent à la campagne. Il leur voulut un séjour d'été à la mer. La stupéfaction administrative fut sans bornes quand il fit sa proposition. Les objections ne tinrent pas. Et tels des « bourgeois », les orphelins séjournèrent, en 1862, deux semaines au bord de la Manche, à Mers-les-Bains (Somme). Les plus grands s'y rendirent à pied,[1] par étapes, en suivant la vallée de la Bresle. À Mers, la petite troupe fut logée dans une maison louée et sommairement meublée[2]. Ainsi fut fondée la première colonie de vacances[3].

Paul Robin acheta de ses deniers un terrain sur la falaise de Mers, et y fit édifier, sur ses plans et à ses frais, une maison estivale réservée à ses élèves. Ce bâtiment des plus modestes, première aile d'une construction plus vaste projetée, existe encore. Son agencement ingénieux permettait d'y loger une cinquantaine d'enfants. Tous les élèves, à tour de rôle, y passaient chaque année une vingtaine de jours. Les moins robustes prolongeaient leur séjour. La vie y différait peu de celle de Cempuis. Active bien entendu, avec abondance de distractions. Il y avait d'ailleurs à ravitailler la maisonnée, à entretenir les locaux, à soigner les animaux, l'âne qui voiturait les provisions, la vache qui fournissait le lait à toute la troupe. Un petit atelier édifié par les élèves permettait les travaux d'utilité et d'agrément. On construisit une périssoire, on fabriqua des filets, des hamacs, on fit des aquariums, etc.

Pour les bains, on s'installa tout naïvement sur la plage. Au début les garçons se déshabillèrent en plein air (scandale abominable, véhémentement stigmatisé par les vertuistes de la presse) puis, plus tard, comme les filles, sous des tentes confectionnées à Cempuis.

Le terrain et la maison de Mers, inutilisables pour Paul Robin et sa famille, furent cédés, en 1896, au département de la Seine. Le Conseil Général a fait bâtir un autre pavillon, beaucoup plus vaste et quelque peu "prisonnoïde"[4]. On lui a donné le nom de *Pavillon Ernest Rousselle*[5]. En souvenir évidemment de Paul Robin !

---

[1] Ce récit fut intégralement publié dans le bulletin n° 207 pages 47 à 65.

[2] C'est Mme Jules Barni, femme du philosophe traducteur de Kant, qui signala à Paul Robin la location possible de cette maison.

[3] Une autre colonie serait, parait-il, antérieure. Elle aurait été fondée en 1881 par un pasteur, aux Bézards dans le Loiret.

[4] L'expression appartient à Paul Robin.

[5] M. Ernest Rousselle est un ancien conseiller général de la Seine qui fut membre de la Commission de Cempuis, et qui, en 1886, devint, aux lieu et place d'Aristide Rey, élu député, président de cette commission. Il favorisa libéralement toutes les tentatives de Paul Robin, mais il n'eut aucune espèce de part dans les fondations et créations, pédagogiques ou autres, de l'établissement. En particulier l'idée d'envoyer les enfants au bord de la mer ne lui appartient nullement, et encore moins si possible, la réalisation de cette idée.

« Morceaux choisis »

Extraits de l'ouvrage « *Mémoire de maîtres, paroles d'élèves* »

Ed. Librio, septembre 2001

Voici quelques lignes qui résument douloureusement certaines blessures d'élèves, mais aussi poétiquement des bonheurs d'enfance :

« La puissante poésie de l'école qui s'alimentait de l'odeur du vernis des règles et des plumiers, de la saveur délicieuse de la bretelle de son cartable qu'il mâchouillait longuement en peinant sur son travail, de l'odeur amère et rêche de l'encre violette, surtout lorsque son tour était venu d'emplir les encriers avec une énorme bouteille sombre. » *Albert Camus. Le Premier Homme, Ed. Gallimard, 1994*

&&&&&&&

« Cette cour d'école est aujourd'hui désertée. Le préau est à moitié démoli. J'y reviens quelquefois en évitant de respirer trop fort, frôlant des ombres disparues, à l'endroit même où mon instituteur, me serrant la main pour la première fois, me souhaita bonne chance en juillet 1958, l'année du départ. » *Christian Signol, Bonheur d'enfance, Ed. Albin Michel, 2000*

&&&&&&&

« … Il m'a dégoûté de la musique. Il aimait les cérémonials sadiques, les mises en scène qui me faisaient perdre tous mes moyens. Il nous pinçait la joue et la tordait entre deux doigts. Sa violence était verbale surtout, dans ces mots comme « nul », « lamentable », « minable » qu'il nous projetait au visage, la bouche déformée par un rictus de mépris. … J'écris ça pour tous ceux à qui l'école a fait perdre les mots, ceux qui ne pourront pas mettre ces douleurs en mot et qui gardent en eux cette violence qui les brise… J'écris ça pour l'écolier dont la blessure est toute fraîche, et pour le vieillard chez qui elle suppure encore. … Peut-être parce que je suis devenu un prof, ni meilleur ni pire que les autres, mais je reste à l'affût de ces mots, de ces mimiques qui nous échappent si souvent et se fichent dans les élèves. Je surveille l'écho de mes jugements, de mes attitudes, dans les épaules qui se tassent, les larmes qui mouillent les yeux. … On n'apprend pas dans la terreur et dans l'humiliation… Soit on ne garde rien, on rejette tout, soit ce qu'on a appris conserve encore, des années plus tard, un goût dégueulasse. » *François*

&&&&&&&

« Mademoiselle, Aujourd'hui encore je me souviens de cet après-midi de printemps… Je me souviens de cette classe sombre dans ce pensionnat catholique… Je me souviens de l'estrade grinçante, de votre ton menaçant… Je me souviens de l'odeur de la craie alors que, le nez collé au tableau, je tentais de comprendre ce qui m'arrivait… Je me souviens de ces larmes silencieuses coulant sur mes joues à chaque frappe de votre main trop lourde… Elles coulaient jusqu'à mes lèvres… elles avaient un goût salé… J'en ai appris des choses cet après-midi-là ! J'ai appris ce que c'était que l'humiliation, debout sur l'estrade, le short sur mes chaussures, offrant mon derrière rougi au regard de mes camarades… » *Régis*

&&&&&&&

« Te souviens-tu de cette gamine aux yeux rêveurs, silencieuse ; de cette fille d'étrangers, maigrichonne, au fond de la classe ? C'était en 1955 ; elle avait 6 ans. Te souviens-tu, maîtresse, que parfois tu m'appelais à ton bureau pour qu'elle t'apporte son cahier ? Les devoirs n'étaient pas faits. Voyais-tu son air de chien battu ? Sentais-tu son tremblement panique ? Non, je ne le pense pas. Tu écrivais sur le cahier aux pages blanches "Cette élève n'a pas fait ses devoirs". Tu lui épinglais le cahier dans le dos. Tu demandais à une autre enfant d'exhiber la fautive dans toutes les classes. Aux recréations, tu la punissais... Maîtresse dont je vois encore les cheveux noirs frisottés et dont le nom me brûle toujours, tu aurais pu, si tu avais eu un peu d'humanité, savoir que mon papa bien-aimé était parti en longue maladie et qu'il me manquait très fort. Moi à qui mes parents enseignaient de ne pas se faire remarquer, de ne jamais déranger les gens, j'avais trouvé ce seul moyen pour dire ma peine sans faire de bruit. … Et chaque matin dans ta classe, j'avais peur. Et les jours où tu disais mon nom, je me levais tandis que mon visage se vidait de son sang, et je marchais dans le brouillard jusqu'à ton bureau. La salle de classe aux murs très hauts, le plancher avec ses lattes entrecroisées, le silence terrifiant accompagnaient ma traversée vers toi, vers tes paroles qui ressemblaient à des gifles, maîtresse. » *Agnès*

&&&&&&&

« … J'attendais le moment où vos paroles me pousseraient à sortir et à reprendre la plume. En attendant, ce que je voyais sur le papier ressemblait à une grande tempête pleine de vagues et de nuages. Sous la table, je frottais mes doigts moites et violets les uns contre les autres. Je chavirais. L'eau était sombre et profonde. "*Ça vient, ça vient, continue comme ça, regarde, pour le M, tu fais comme un petit pont*", vous disiez. Alors, je montais sur le pont, j'affrontais les vents, je devenais capitaine et le bateau fendait les flots. Et puis, un jour, j'ai su écrire. Vous m'aviez appris à gouverner, à commander, à dresser les lettres et les mots dans un ordre impeccable. Et surtout à les aimer. Voilà, je n'ai pas oublié, Monsieur. J'ai mis mes pas dans les vôtres et, à mon tour, je tente aujourd'hui de devenir cette silhouette, cette voix et cette main que certains enfants attendent chaque matin, lorsque la cloche sonne. » *Michèle*

&&&&&&&

« Vous n'avez pas eu d'enfant, je crois, mais vous avez fait le bonheur d'une petite fille... La femme que je suis devenue vous doit beaucoup. Vous êtes la première personne qui m'ait aidée à croire en moi, vous m'avez éveillée à la lecture, à l'écriture, à la poésie, à la beauté... Pour toujours ! Avec vous, j'ai cessé d'être un vilain petit canard ! Je vous en remercie infiniment. » *Anne-Élisabeth*

&&&&&&&

« … Une phrase me vrille encore les oreilles : "*On travaille avec son intelligence, ma petite fille, et non pas avec une sensibilité et une imagination exacerbées !*" ». « … J'ai eu du mal à me décider à écrire cette histoire. Devant la feuille blanche, en évoquant ce souvenir, je retrouvais les sensations physiques de mon adolescence : les paumes moites, la bouche sèche, le tremblement qui part du ventre et gagne sournoisement les jambes, le cœur qui cogne jusque derrière les dents. Il m'aura fallu trente-cinq ans pour surmonter enfin le choc de cette petite phrase, qui non seulement m'a fait

cruellement douter de moi à l'âge où l'on se construit, mais a aussi rogné les ailes à l'imagination et à la sensibilité fautives. Ma vie n'en a pas été gâchée, mais je l'ai construite sur un élan boiteux. » *Martine*

&&&&&&&

« Les mots auront peut-être perdu de leur fraîcheur et de leur spontanéité, mais j'ai tant à vous dire. J'avais 17 ans et toute la vie devant moi. C'est ce que l'on dit normalement n'est-ce pas ? Je n'aimais ni les études, ni les professeurs, ni quoi que ce soit d'autre. Les chants d'oiseaux au printemps m'étaient indifférents. L'automne qui sentait déjà un peu la neige me faisait froid dans le dos. Mon regard désabusé balayait quotidiennement le monde, que je trouvais agité et vain... Un jour, votre vie a croisé la mienne. Vous étiez si jeune. Presque aussi jeune que moi. Vous enseigniez pour la première fois. Vous êtes entrée dans cette salle de classe et avez éclaboussé mon existence, détourné son chemin morne et plat. Votre robe d'été, je me souviens, ne cachait pas grand-chose de votre corps tendu vers la vie... Cette bouche si fraîche et appétissante. Elle s'est entrouverte pour laisser entendre une voix douce et chaude qui semblait sourire. Oui, même votre voix souriait. Elle a parlé de Gide, d'Orwell. Elle a lu Montaigne, Descartes, Voltaire et Diderot. Je les ai bus, je les avalés cul sec. Je les ai mangés, je m'en suis totalement gavé. Sans vous je ne les aurais pas digérés... Je ne le savais pas, mais, à la seconde où vous avez franchi le seuil de la salle de classe, je faisais des projets d'avenir, je vivais ma première histoire d'amour et être adulte devenait un jeu d'enfant. Je vibrais. Entre vous et la littérature, il n'y avait pas le moindre espace : j'étais fou de vous et fou d'elle. De cet amour infini est né mon premier roman. J'en étais le père et vous en étiez la mère sans le savoir. Insolite n'est-ce pas ?... L'année dernière, j'ai eu deux fois 17 ans. J'ai sorti le "bébé" de son tiroir. Un éditeur a accepté de le publier. Il s'est vendu à deux millions d'exemplaires et a même été traduit. Peut-être l'aurez-vous déjà lu ? Peu importe, c'est ce livre que je vous offre aujourd'hui en vous disant merci. Merci d'avoir permis que je vienne à la vie à l'âge de 17 ans, d'avoir été mon plus [*NDLR : grand ou beau ? le mot est manquant*] secret d'amour. Merci tout simplement. C'est tout contre mon cœur et mon âme que je vous serre dans mes plus audacieuses pensées. » *Claude*

&&&&&&&

« … La fin de l'année approchant, vous saviez, au vu de mes résultats désastreux dans les autres matières, quel sort me réserverait l'Éducation nationale. Et vous, rigoureuse par nature, autoritaire par choix, vous vous défendiez de parler de gâchis… Alors, puisqu'il n'existait plus d'enjeu entre nous, il n'y eut plus ni d'élève ni de professeur. Je suis monté sur l'estrade plus souvent qu'à mon tour lire à votre invite la somme noircie de mes nuits blanches. Des pages et des pages que je vous remettais ensuite en main propre comme votre part de butin. En échange, vous me livriez des titres à me procurer et dont, à coup sûr, la lecture me réjouirait. Aimables conseils que je m'empressais de dérober dans la librairie voisine. Il ne me restait plus que quelques jours de classe, quand j'ai décidé de quitter à jamais le collège. Je ne suis jamais revenu vous voir. Mais je garde en mémoire cette phrase de vous, annotée d'un rouge correcteur, au bas de ma dernière rédaction : "*Il n'y a que les imbéciles pour juger un homme au poids de ses diplômes.*" Cette évidence, cette vérité, je l'affectionne encore. » *Christophe*

&&&&&&&

« … Loin, je pense à elle. Et à ce nom qu'elle a tracé, à la craie, sur le tableau, ce premier jour : Mlle Paradis. Comme une grande fenêtre qui s'ouvrait tout à coup. Une envie d'oiseau à écrire sur mon cahier… » « … Professeur de littérature, elle enseignait le désir aux uns, et la poésie aux autres…. » « …Un soir après la classe, je suis allée la voir. J'ai ouvert pour elle ce cahier où je serrais, comme un secret, de très, très mauvais vers. Mlle Paradis n'a pas ri. Mes poèmes étaient aussi lourds, aussi riches qu'une vilaine pâtisserie viennoise. Je ne sais plus très bien ce qu'elle m'a dit. Il était question d'ailes, de légèreté, d'air. D'œufs battus jusqu'à la neige des mots. D'anges peut-être. Votre écriture est comme un roncier, disait-elle. Il fallait tailler, élaguer, croire en cette promesse de fleurs qu'elle sentait, intuitive. « Continuez ! il y a là quelque chose. » Depuis je jardine. Ah ! si seulement elle pouvait me dire ce qu'elle pense de ce jardin aujourd'hui. Si seulement je pouvais l'y inviter. » Françoise

&&&&&&&

« … J'ai longtemps regretté ma rose des sables. C'était le seul ornement de ma chambre d'enfant ; mon père l'avait ramassée dans le désert. Cette fleur de pierre, fille du vent, m'émerveillait. Il m'arrivait de croire que c'était un morceau d'étoile. J'étais un enfant heureux, j'allais en classe avec plaisir, je comprenais tout sans effort.

Mon maître paraissait sévère. Il venait de France, disait-on. Il avait les cheveux gris, les yeux gris. Il arrivait toujours en costume trois-pièces, et, avant d'enfiler sa blouse, posait sur le coin du bureau sa montre de gousset en or, qu'il consultait de temps à autre. Le soir, avant l'étude, il me disait de porter cette montre chez lui, je n'ai jamais su pourquoi. C'était pour moi le saint sacrement.

Un jour, il convoqua mes parents. Ils me rapportèrent, me voyant inquiet, qu'il n'avait aucun reproche à me faire, bien au contraire. Il leur avait dit que j'étais un enfant intelligent, qu'il ne faudrait jamais arrêter ma course, quelles que soient les circonstances. Il savait qu'ils étaient pauvres. Le soir même, bien que je n'eusse pas faim, ma part de purée augmenta, je compris que mon avenir était en route.

On était en juin. Mon père décida, sur les conseils d'un ami arabe, qu'il fallait quitter l'Algérie pour la France ; des événements graves se préparaient. Ce fut pour moi un coup de tonnerre. J'avais onze ans, j'avais lu dans les livres qu'il fallait être fort ; j'accusai le coup sans rien laisser paraître. Ainsi, il me fallait quitter ma terre, mes copains, mon instituteur, M. Coche. J'eus envie de lui faire un cadeau d'adieu. Mais quoi ? Je n'avais rien...

C'est alors que je pensai à ma rose des sables. Je l'enveloppai dans du papier journal, je la lui offris à la fin des cours. Il défit le papier, regarda avec intensité, très ému, sans rien me dire. Il posa simplement sa main sur mon épaule, ce fut pour moi comme une bénédiction.

Les années passèrent ; l'image de ce maître s'effaça dans ma mémoire, du moins je le croyais. Je regrettais même cette rose des sables qui résumait, à elle seule, mon enfance. Je devins professeur dans la banlieue parisienne. Dès la première année, j'eus la chance d'avoir un élève kabyle d'une intelligence lumineuse. Il venait de perdre son père, comme moi à son âge, il avait quinze ans. Je l'aidai de mon mieux à passer ce cap difficile. Je lui disais qu'il avait un bel avenir. Halam Yhaddadène est aujourd'hui médecin chercheur aux États-Unis. Le dernier jour de classe, comme il allait quitter le collège pour le lycée, il attendit que les autres élèves partent pour m'offrir un cadeau. Je défis le papier journal, sans deviner un seul instant ce qu'il pouvait contenir. C'était une rose des sables... » *Maurice*

MALENFANCE

L'enfance est un pays que je n'ai pas connu.
Racontez-moi l'enfance
Racontez-moi la tendresse
Racontez-moi la caresse

D'une main sur votre cou.
Racontez-moi l'indulgence
Du pardon sur les genoux.
Racontez-moi la corbeille

De deux bras doux comme un nid.
Racontez-moi l'émouvance
D'une chanson près du lit.
Racontez-moi le sourire

Qui s'apprend avant les mots.
Racontez-moi le regard
Où mirer son innocence
Et cet appel des fossettes

Comme autant de puits d'amour.
Racontez-moi le langage
De chaque doigt sur vos doigts.
Racontez-moi...
Et je vous dirai l'enfant
Qui cherchait une maman.

Irène Gaultier-Leblond
(En vers et avec tous)

&&&&&&

Lettre qu'Albert Camus envoya à son instituteur au lendemain de son prix Nobel :

Cher Monsieur Germain, 19 novembre 1957

J'ai laissé s'éteindre un peu le bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci avant de venir vous parler de tout mon cœur. On vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'en ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur. Mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève. Je vous embrasse de toutes mes forces.

Albert Camus

Dernière lettre que M Germain adressa à Albert Camus.

Alger, ce 30 avril 1959

Mon cher petit,

Adressé de ta main, j'ai bien reçu le livre *Camus* qu'a bien voulu me dédicacer son auteur, Monsieur J.-Cl. Brisville.

Je ne sais t'exprimer la joie que tu m'as faite par ton geste gracieux ni la manière de te remercier. Si c'était possible, je serrerais bien fort le grand garçon que tu es devenu et qui restera toujours pour moi « mon petit Camus ».

Je n'ai pas encore lu cet ouvrage, sinon les premières pages. Qui est Camus ? J'ai l'impression que ceux qui essayent de percer ta personnalité n'y arrivent pas tout à fait. Tu as toujours montré une pudeur instinctive à déceler ta nature, tes sentiments. Tu y arrives d'autant mieux que tu es simple, direct. Et bon par-dessus le marché ! Ces impressions, tu me les as données en classe. Le pédagogue qui veut faire consciencieusement son métier ne néglige aucune occasion de connaître ses élèves, ses enfants, et il s'en présente sans cesse. Une réponse, un geste, une attitude sont amplement révélateurs. Je crois donc bien connaître le gentil petit bonhomme que tu étais, et l'enfant, bien souvent, contient en germe l'homme qu'il deviendra. Ton plaisir d'être en classe éclatait de toutes parts. Ton visage manifestait l'optimisme. Et à t'étudier, je n'ai jamais soupçonné la vraie situation de ta famille. Je n'en ai eu qu'un aperçu au moment où ta maman est venue me voir au sujet de ton inscription sur la liste des candidats aux Bourses. D'ailleurs, cela se passait au moment où tu allais me quitter. Mais jusque-là tu me paraissais dans la même situation que tes camarades. Tu avais toujours ce qu'il te fallait. Comme ton frère, tu étais gentiment habillé. Je crois que je ne puis faire un plus bel éloge de ta maman.

Pour en revenir au livre de monsieur Brisville, il porte une abondante iconographie. Et j'ai eu l'émotion très grande de connaître, par son image, ton pauvre Papa que j'ai toujours considéré comme « mon camarade ». Monsieur Brisville a bien voulu me citer : je vais l'en remercier.

J'ai vu la liste sans cesse grandissante des ouvrages qui te sont consacrés ou qui parlent de toi. Et c'est une satisfaction très grande pour moi de constater que ta célébrité (c'est l'exacte vérité) ne t'avait pas tourné la tête. Tu es resté Camus : bravo.

J'ai suivi avec intérêt les péripéties multiples de la pièce que tu as adaptée et aussi montée : Les Possédés. Je t'aime trop pour ne pas te souhaiter la plus grande réussite : celle que tu mérites. Malraux veut, aussi, te donner un théâtre. Je sais que c'est une passion chez toi. Mais... vas-tu arriver à mener à bien et de front toutes ces activités ? Je crains pour toi que tu n'abuses de tes forces. Et, permets à ton vieil ami de le remarquer, tu as une gentille épouse et deux enfants qui ont besoin de leur mari et papa. À ce sujet, je vais te raconter ce que nous disait parfois notre directeur d'École normale. Il était très, très dur pour nous, ce qui nous empêchait de voir, de sentir, qu'il nous aimait *réellement.* « La nature tient un grand livre où elle inscrit minutieusement tous les excès que vous commettez. » J'avoue que ce sage avis m'a souventes fois retenu au moment où j'allais l'oublier. Alors dis, essaye de garder blanche la page qui t'est réservée sur le Grand Livre de la nature.

Andrée me rappelle que nous t'avons vu et entendu à une émission littéraire de la télévision, émission concernant *Les Possédés.* C'était émouvant de te voir répondre aux questions posées. Et, malgré moi, je faisais la malicieuse remarque que tu ne te doutais pas que, finalement, je te verrai et t'entendrai. Cela a compensé un peu ton absence d'Alger. Nous ne t'avons pas vu depuis pas mal de temps...

Avant de terminer, je veux te dire le mal que j'éprouve en tant qu'instituteur laïc, devant les projets menaçants ourdis contre notre école. Je crois, durant toute ma carrière, avoir respecté ce qu'il y a de plus sacré dans l'enfant : le droit de chercher sa vérité. Je vous ai tous aimés et crois avoir fait tout mon possible pour ne pas manifester mes idées et peser ainsi sur votre jeune intelligence. Lorsqu'il était question de Dieu (c'est dans le programme), je disais que certains y croyaient, d'autres non. Et que dans la plénitude de ses droits, chacun faisait ce qu'il voulait. De même, pour le chapitre des religions, je me bornais à indiquer celles qui existaient, auxquelles appartenaient ceux à qui cela plaisait. Pour être vrai, j'ajoutais qu'il y avait des personnes ne pratiquant aucune religion. Je sais bien que cela ne plaît pas à ceux qui voudraient faire des instituteurs des commis voyageurs en religion et, pour être plus précis, en religion *catholique.* À l'École normale d'Alger (installée alors au parc de Galland), mon père, comme ses camarades, était *obligé* d'aller à la messe et de communier chaque dimanche. Un jour, excédé par cette contrainte, il a mis l'hostie « consacrée » dans un livre de messe qu'il a fermé ! Le directeur de l'École a été informé de ce fait et n'a pas hésité à exclure mon père de l'école. Voilà ce que veulent les partisans de « l'École libre » (libre... de penser comme eux). Avec la composition de la Chambre des députés actuelle, je crains que le mauvais coup n'aboutisse. *Le Canard enchaîné* a signalé que, dans un département, une centaine de classes de l'École laïque fonctionnent sous le crucifix accroché au mur. Je vois là un abominable attentat contre la conscience des enfants. Que sera-ce, peut-être, dans quelque temps ? Ces pensées m'attristent profondément.

Mon cher petit, j'arrive au bout de ma 4e page : c'est abuser de ton temps et te prie de m'excuser. Ici, tout va bien. Christian, mon beau-fils, va commencer son 27e mois de service demain !

Sache que, même lorsque je n'écris pas, je pense souvent à vous tous.

Madame Germain et moi vous embrassons tous quatre bien fort. Affectueusement à vous.

Germain Louis

Je me rappelle la visite que tu as faite, avec tes camarades communiants comme toi, dans notre classe. Tu étais visiblement heureux et fier du costume que tu portais et de la fête que tu célébrais. Sincèrement, j'ai été heureux de votre joie, estimant que si vous faisiez la communion, c'est que cela vous plaisait ? Alors...

Éditions Gallimard, 1994. IBSN 2-07-073827-2



Pentecôte, Mai 1943
Photo : Colette Maire



Pentecôte 1948 les voyageurs du petit chemin de fer



Promotion 1942. Comme vous, j’ai du mal à imaginer que ces jolies filles ont aujourd’hui 85 ans passés !

Roland Léonard 1940

Années 60 : à gauche assis Christian Kuti, Robert Jacquel, xx, Daniel Juillet, xx, Jacqueline Borodine, Dominique Fouqueray, au dessus Claude Bertrand, Edith Zitouni, xx, Jean-Marie Strady, , en bas Michèle :Mesloub, la petite blonde à droite Jocelyne Duvert, à l’arrière xx, xx. Photo : Claude Bertrand.